

BULLETIN

DE

*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

La Légende de saint Julien l'Hospitalier et le problème du roman (<i>Communication de M. Eugène Vinaver, à la séance mensuelle du 19 septembre 1970</i>)	107
Deux rêveries devant le promontoire: Hugo et Rimbaud (<i>Communication de M. Roland Mortier, à la séance mensuelle du 10 octobre 1970</i>)	123
Séance extraordinaire du 21 octobre 1970, en présence de S.E. Monsieur Léopold Sedar Senghor, Président de la République du Sénégal	136
Allocution de M. Robert Goffin, directeur en exercice	137
Francophonie et francité (<i>Communication de M. Maurice Piron</i>)	139
Réponse de M. le Président Senghor	150
Séance publique du 7 novembre 1970	
Réception de M. Marcel Lobet et Mgr Charles Moeller	
Discours de M. Albert Ayguesparse	152
Discours de M. Marcel Lobet	165
Discours de M ^{me} Suzanne Lilar	177
Discours de Mgr Charles Moeller	192
Balzac et la Belgique (<i>Communication de M. Carlo Bronne, à la séance mensuelle du 14 novembre 1970</i>)	228
Séance publique du 5 décembre 1970	
La littérature et les moyens modernes de diffusion ...	241
Discours de M. Charles Bertin	241
Discours de M. Robert Escarpit	258
Le concours scolaire de 1970	
Rapport de M. Adrien Jans, secrétaire du jury, et proclamation des prix	271
Supplément à la correspondance de Max Elskamp à Jean de Bosschère, par M. Robert Guiette	274
CHRONIQUE	
Séances mensuelles de l'Académie	279
Un hommage à M. Marcel Lobet	280
Le Président Senghor et l'Académie	280
Table des matières	281
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	283

La Légende de saint Julien l'Hospitalier et le problème du roman

Communication de M. Eugène VINAVER,
à la séance du 19 septembre 1970

Le 11 décembre 1875, Flaubert écrivait à George Sand :

Vous savez que j'ai quitté le grand roman [il s'agit de *Bouvard et Pécuchet*] pour écrire une petite bêtise *moyennageuse* qui n'aura pas plus de trente pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien ; puis je cherche un roman contemporain ; mais je balance entre plusieurs embryons d'idées ; je voudrais faire quelque chose de serré et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

On sait que ce « roman contemporain » ne se réalisa jamais. Seule la « petite bêtise *moyennageuse* », c'est-à-dire *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, le deuxième des *Trois Contes*, fournit à Flaubert l'occasion de faire ce « quelque chose de serré et de violent » dont il rêvait dans les dernières années de sa vie. L'idée d'écrire un conte sur saint Julien n'était d'ailleurs pas récente. Il y pensait déjà en 1846¹ et, de façon assez précise, en 1856². En septembre 1875, abandonnant pour un temps *Bouvard et Pécuchet* qui l'exaspérait, il alla se reposer à Concarneau. « Se reposer » d'un roman voulait dire pour lui en faire un autre, et c'est ainsi qu'il se remit à songer à saint Julien. Mais il avait beau s'entourer de « bouquins sur la vie domestique

1. Voir Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, tome I (Paris 1883), p. 325.

2. Cf. sa lettre du 1^{er} juin 1856 à Louis Bouilhet (*Édition du centenaire, Correspondance*, t. II, pp. 18-19).

du moyen âge et sur la vénerie » où il y avait, selon lui, « des détails superbes et neufs » ; quelque chose d'essentiel y manquait — le « fil du collier » restait à découvrir. « Ce n'est pas commode à écrire, cette histoire-là », dit-il dans une lettre du 17 octobre. Quatre jours plus tard, nouveau cri de détresse : le *Saint Julien* n'avance guère. En désespoir de cause, au début de novembre, Flaubert décide d'aller à Paris. Il tient à compléter sa documentation, à consulter quelques livres à la Bibliothèque nationale. Et voici qu'au bout de quelques semaines, le ton de ses lettres change. Le travail s'accélère visiblement. A Concarneau, il avait mis quinze jours à faire une page ; de Paris, il écrit à George Sand pour lui dire que la « petite bêtise moyennageuse » ne devrait plus demander qu'une quinzaine de jours pour la première partie et que le tout serait achevé « vers la fin février ». ¹ Ce calcul même se trouve finalement dépassé, puisque le 18 février il déclare joyeusement avoir terminé le travail la veille.

Faut-il chercher à expliquer tout cela ? A définir l'obstacle qui avait d'abord rendu inutiles tous les efforts de l'écrivain, et dont il devait subitement triompher lors de son séjour à Paris ? Était-ce tout simplement le défi, enfin accepté, de la page blanche, ou quelque chose d'inhérent à la nature même du sujet ? Flaubert conclut son conte en disant : « Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve, sur un vitrail d'église, dans mon pays ». Toute la distance qui sépare un conte d'une vie de saint se résume en cet *à peu près*. Comment Flaubert l'a-t-il franchie ? Il avait treize ans lorsque son professeur de dessin au Collège de Rouen, Eustache-Hyacinthe Langlois, publia, à Rouen même, une description détaillée des célèbres vitraux de la cathédrale ainsi qu'un résumé de la vie légendaire de saint Julien fait d'après *la Légende Dorée* de Jacques de Voragine ². Déjà dans cet ouvrage si bien connu depuis des siècles ³, la transformation du récit hagiographique en œuvre romanesque avait été en partie réalisée. Jacques de Voragine avait cherché,

1. Édition citée, t. iii, p. 229.

2. *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre et sur les vitraux les plus remarquables*, Rouen 1832.

3. Rendu plus accessible encore, dès 1843, grâce à une nouvelle traduction française publiée par Gustave Brunet.

en effet, à rendre les vies de saints plus accessibles à la fois et plus pittoresques, à les embellir de détails tantôt réalistes, tantôt merveilleux. La version antérieure de la vie de saint Julien, composée aux environs de 1244 par Barthélémy de Trente, se contentait de dire que « quelqu'un » avait prédit à un homme nommé Julien qu'il tuerait ses parents¹. Rien de plus. A ce premier stade, la plupart des hagiographes ne se souciaient que de montrer le héros accédant à la sainteté par le martyre et la piété. Ils ne se demandaient point comment il était devenu parricide ; seul les préoccupait le passage du péché à la grâce, du crime au pardon du crime. *La Légende Dorée*², postérieure de moins d'un quart de siècle au récit de Barthélémy de Trente, y introduit un élément nouveau : elle s'attache aux *circonstances* du crime, cédant ainsi à la curiosité de certains lecteurs qu'une simple notation des événements n'eût point satisfaite. D'où cette belle invention, qu'ignorent les vitraux de Rouen : Julien, parti un jour à la chasse, poursuit un cerf. Brusquement, celui-ci, sur un signe de Dieu, se retourne vers lui et lui dit : « Comment oses-tu me poursuivre, toi qui es destiné à être l'assassin de ton père et de ta mère ? » Épouvanté par ces paroles, Julien s'éloigne. Dans la version de Barthélémy de Trente, il est dit seulement qu'il s'enfuit secrètement avec sa femme dans un pays lointain. *La Légende Dorée* raconte comment Julien traversa d'immenses régions et comment il parvint à un royaume où il se conduisit avec tant d'éclat, dans la guerre comme dans la paix, au service du roi qu'il fut créé chevalier. Il épousa la veuve d'un riche seigneur. Un jour ses parents, désolés de sa disparition, arrivèrent, après l'avoir cherché partout, au château qui était sa demeure. Le hasard fit qu'il se trouvât absent.

Ce fut sa femme qui reçut les deux voyageurs. Et quand ils lui eurent raconté toute leur histoire, elle comprit qu'ils étaient les parents de son mari [...] Aussi leur fit-elle l'accueil le plus tendre,

1. *Predixit ei quidem quod parentes suos esset occisurus*. Le texte intégral a été publié par M. Baudouin de Gaiffier dans sa *Légende de S. Julien l'Hospitalier* (*Analecta Bollandiana*, t. LXIII, pp. 168-9) d'après le manuscrit du Vatican.

2. Jacques de Voragine l'avait intitulée *Historia lombradina seu legenda sancta*. L'admiration de ses lecteurs la nomma plus tard *Legenda aurea*.

par amour pour son mari : elle les fit coucher dans son propre lit. Le lendemain matin, pendant qu'elle était à l'église, voici que Julien rentra. Il s'approcha du lit pour réveiller sa femme ; et, voyant deux personnes qui dormaient sous les draps, il crut que c'était sa femme avec un amant. Sans rien dire, il tira son épée et tua les deux dormeurs. Puis, sortant de la maison, il rencontra sa femme qui revenait de l'église.

On devine le reste. Le texte latin de Barthélémy de Trente dit seulement qu'« étant sorti du château et ayant compris qu'il était parricide, il fit ensevelir ses victimes ». *La Légende Dorée* tire de cette remarque la scène que voici :

... il rencontra sa femme qui revenait de l'église, et lui demanda, stupéfait, qui étaient les deux personnes qui dormaient dans son lit. Et sa femme lui répondit :

— Ce sont tes parents, qui longtemps t'ont cherché ! Je les ai fait coucher dans notre lit.

Ce qu'entendant, Julien pensa mourir de chagrin. Il fondit en larmes et dit :

— Que vais-je devenir, misérable que je suis ? Ce sont mes chers parents que j'ai tués ! J'ai accompli la prédiction du cerf pour avoir essayé d'y échapper ! Adieu donc, ma douce petite sœur, car je n'aurai plus de repos jusqu'à ce que je sache que Dieu a agréé mon repentir.

Elle répondit :

— Ne crois pas, mon frère bien aimé, que je te laisse partir sans moi. De même que j'ai participé à ta joie, je participerai à tes douleurs. ¹

La distance est déjà grande, on le voit, de la version de Barthélémy à celle de Jacques de Voragine. La légende en sort amplifiée et enrichie ; et cependant, si l'on voit mieux *comment* les choses se sont passées, on ne voit toujours pas *pourquoi*. Tout ce qui arrive a lieu « par la volonté secrète de Dieu » (*occulto Dei judicio*). Or, le rôle de tout exégète comme de tout romancier n'est-il pas d'entraîner le lecteur — ou l'auditeur — à l'adhésion ? Si diverses que soient leurs intentions profondes, ils n'ont l'un et l'autre qu'une seule ressource : la parole ; un seul terrain

1. Traduction de Téodor de Wyzewa.

d'action : la sensibilité de ceux qui les lisent ou les écoutent. De là vient que le processus d'amplification et d'enrichissement, inauguré par *la Légende Dorée*, se poursuit dans les recueils de vies de saints composés ultérieurement. Poètes et prosateurs français, loin de faire office de simples traducteurs, remanient les textes qui leur servent de modèles, exactement comme l'avaient fait, dès le douzième siècle, les auteurs de romans en langue vulgaire, adaptateurs de textes classiques et de légendes byzantines et bretonnes. Adapter, à l'époque, voulait dire donner un sens à ce que l'on empruntait aux autres, en introduire un là où il n'existait pas encore. Et c'est précisément parce que ces romanciers entendaient ainsi leur tâche qu'ils méritent d'être considérés comme les vrais fondateurs de ce genre narratif si difficilement définissable que nous appelons à tort ou à raison roman. Dès lors, aucune œuvre désignée par ce terme ne saurait se concevoir en dehors d'une interrogation sur les antécédents et les motifs des faits qu'elle nous présente. Que le romancier lui-même y réponde ou non, l'essentiel, c'est que cette interrogation traverse son esprit et le nôtre, et que tout s'en ressent : le rythme, le mouvement, je dirai même la couleur du récit. C'est déjà ce qui se produit lorsque, dix ou vingt ans après *la Légende Dorée*, un poète, puis un prosateur français, anonymes tous les deux, reprennent le thème de la légende de saint Julien avec l'idée de suppléer à l'insuffisance de la tradition antérieure ; et ce n'est pas une des moindres injustices de l'histoire littéraire que leur œuvre, surtout celle du prosateur inconnu, publiée, il y a 69 ans, dans une revue allemande de philologie, soit restée totalement inconnue du public lettré en France ¹. Le texte de la

1. Les deux textes ont été publiés dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, le poème par Adolf Tobler en 1899 (t. 102, pp. 109-78), la version en prose par Rudolf Tobler en 1901 (tome 107, pp. 79-102) d'après le ms. 6447 du fonds français de la Bibliothèque nationale, qui en possède trois autres : fr. 987, 1546 et 23112. Les bibliothèques municipales de Lyon, de Tours et d'Alençon possèdent chacune un manuscrit de ce même ouvrage. Le texte du manuscrit d'Alençon a été résumé par G. Lecointre-Dupont dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, année 1838* (pp. 190-210). Parmi les critiques qui se sont occupés du *Saint Julien* de Flaubert seuls Jean Giraud (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1919) et René Jasinski (*Revue d'histoire et de philosophie*, 15 avril 1935) ont parlé de la version en prose

version en prose, légèrement plus tardive que le poème, est d'une beauté peu commune. Son auteur, ayant remarqué que, dans *la Légende Dorée*, Julien « aimait la chasse » et qu'en outre c'était un animal — un cerf — par lui poursuivi qui lui avait prédit son malheur, eut l'idée d'établir entre ces deux faits un lien sensible. A l'instar des auteurs des grands cycles romanesques et épiques qui savaient si bien créer, à l'intérieur de toute matière héritée, des liens de causalité et de parallélisme, il cherchait avant tout à faire comprendre à ses lecteurs quelque chose de plus que le *comment* des événements qu'il rapportait. Il nous avertit dès le début que Julien aimait la chasse à l'excès : « il aimait *déduit de chiens et d'oiseaux* sur toute chose ». Nous apprenons ensuite comment Julien, un jour qu'il était parti à la chasse, avait beaucoup fatigué ses chiens. Ses compagnons « lui conseillèrent de rentrer [...] A quoi le jeune homme répondit : « Partez, je ne rentre pas encore ; j'ai envie d'aller chercher aventure dans la forêt ». Il prit son arc et s'en alla. Quelques-uns de ses compagnons le suivirent, mais bientôt il s'éloigna d'eux aussi [...] Il tendit son arc, car il avait vu dans un buisson une bête qu'il épiait [...] Et voici qu'au moment même où il allait décocher sa flèche, la bête se mit à crier en disant : « Enfant, ne me tue pas, je te dirai ta destinée : tu tueras d'un seul coup ton père et ta mère ». Julien retint d'abord sa flèche, puis, ayant réfléchi, la remit. L'animal éleva de nouveau la voix et parla comme avant. Ému et épouvanté, Julien tendit encore une fois son arc, et de nouveau il entendit l'animal qui disait : « Enfant, ne me tue pas. Je te dis vrai : tu tueras ton père et ta mère d'un seul coup où que tu ailles, et nul, si ce n'est Dieu lui-même, ne saura t'en détourner ¹. »

française de la vie de saint Julien avant la publication de mon étude intitulée *Flaubert and the Legend of Saint Julian* dans le *Bulletin of the John Rylands Library* (t. 36, septembre 1953). Cette étude doit l'essentiel de sa documentation au travail de M^{lle} Sheila M. Smith, dont la thèse dactylographiée sur les *Sources de la Légende de saint Julien l'Hospitalier de Flaubert* a été déposée à la bibliothèque de l'université de Manchester en 1944. Le « Cours de Sorbonne » d'Albert Pauphilet professé en 1936 et intitulé *Flaubert : La Légende de St Julien l'Hospitalier* ne mentionne même pas le texte édité par Rudolf Tobler et traite la *Légende Dorée* comme « l'état le plus parfait où la légende soit parvenue avant Flaubert ».

1. Voici ce texte d'après le ms. B.N. fr. 6447 et la transcription qu'en a donnée Rudolf Tobler : « Et quant il s'aperçut ke si compaignon l'orent perdu, si tendi

Transi d'angoisse et de terreur, Julien jura de ne jamais aller là où il eût quelque chance de rencontrer ses parents. Vêtu de haillons, il alla à Rome, puis en Terre Sainte, et deux mois après son retour se dirigea avec d'autres pèlerins vers Compostelle. Le pays qu'il traversait étant en proie à une guerre violente, un chevalier l'accueillit chez lui, l'engagea à son service. Sorti un jour sans armes, ce chevalier fut tué par ses ennemis, et sa veuve, ne pouvant soutenir seule les assauts de l'adversaire, épousa Julien, l'homme le plus vaillant de tout le pays. Grâce à Julien, la guerre s'acheva bientôt, et c'est alors que, « revenu à sa nature », Julien reprit sa vie d'autrefois : il ne cherchait plus à amasser du butin ; il fit venir des chiens de chasse de tous les coins du pays, car « nul déduit ne lui plaisait autant que d'être toujours en bois et en forêt ¹ ». Or, son père, le comte Geoffroi d'Anjou, décida vers ce temps-là d'aller lui-même en pèlerinage à Compostelle. Sa femme voulut l'accompagner, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent un jour tous deux au château dont leur fils était seigneur et comte. Julien était absent, et sa femme, ayant reconnu ses beaux-parents, leur céda son lit. Il faisait nuit lorsque Julien rentra. A la vue d'un homme couché près d'une femme, il tira son épée *com hors de sens* et égorga son père et sa mère.

Comment cela s'est-il fait ? D'après *la Légende Dorée*, lorsque les parents de Julien vinrent à son château, il était absent « par hasard » (*casu*). Le prosateur français, lui, introduit ici un détail capital. Ce jour-là, dit-il, Julien *eut envie d'aller à la chasse*. Il appela sa femme et lui dit : « Dame, faites préparer un bain

son arc et vit une beste en un buisson, et ala entor le buisson espiaint coment il le peust berser. Ensi com il vaut traire a li ele comença a crier et a dire : « Enfes, ne m'oci mie ! Je te dirai ta destinee ki t'avendra : tu occiras ton pere et ta mere a un seul colp. » Quant li enfes oï ensi parler la beste, si detint sa saïete et fu moit esbahis, tant qu'il se porpensa et entesa sa saïette et vaut traire a la beste. Et ele recommença a crier et dist autele raison com ele avoit dit devant. Si en fu li enfes molt esbahis et espoentés, et entesa derechief sa saïette et vaut ferir la beste quant elle commença a crier et dist : « Enfes, ne m'oci mie, car je te di voir : tu ocirras ton pere et ta mere a un colp ja cele part n'iras, ne nus ne le te puet destorner fors Dex » (f. 211 verso a-b).

1. « Or sera Juliiens en grant repos puis ke la guerre est finee, et ne quiert desoremais corre a proie, ains est revenus a sa nature : si fait chiens querre par tout le pais, car nus deduis ne li plaist tant come d'estre tous jors en bois et en forest » (ms. B.N.fr. 6447, ff. 214 verso b - 215 recto a).

pour mon retour. Je reviendrai plus tôt ». « Je le ferai, dit-elle, mais il faut que vous reveniez à temps ». Et le lendemain à midi, Julien, qui n'avait pas cessé de chasser depuis la veille, se rappela sa promesse. Il laissa donc ses compagnons et ses chiens et regagna le château par le chemin le plus court. Aucun écuyer ne vint lui tenir l'étrier : pour ne point déranger ses parents, tous ses hommes étaient partis et il n'y avait personne pour le prévenir lorsque, descendu de cheval, il se dirigea vers la chambre où dormaient le comte et la comtesse d'Anjou. Tout conspire à nous rendre attentifs à l'implacable logique du sort qui prépare ainsi le geste meurtrier de Julien en écartant tout ce qui eût pu l'arrêter. Mais cette préparation même ne devient efficace que grâce au parallélisme des deux mouvements, l'un aboutissant à la prédiction miraculeuse, l'autre à la scène du meurtre. Au parallélisme des situations s'ajoute encore celui des termes même de la narration. Dès le seuil, le prosateur nous apprend combien Julien aimait le *déduit des chiens et des bois*. Sa passion pour la chasse, dit-il, était telle qu'il ne pouvait s'en passer un seul jour. Et juste avant de rencontrer l'animal qui lui prédit son malheur, Julien abandonne brusquement ses compagnons de chasse. Ces deux motifs se retrouvent tels quels dans la partie du texte qui précède le récit du crime. La mère de Julien, avant même d'être reconnue par sa femme, dit à celle-ci qu'elle a perdu son fils il y a bien longtemps, et que ce fils *aimait le bois sur toute chose* : « Et je ne sais, dit-elle, par quelle mésaventure il est allé au bois il y a bien douze ans... Nous ne savons ce qu'il est devenu ». Toute à la joie d'avoir rencontré les parents de Julien, sa femme leur répond : « Votre fils est allé dans un bois. Il reviendra prochainement, car j'ai fait faire un bain pour lui »¹. Julien avait, en effet, promis à sa femme de ne pas s'attarder à la chasse. Se souvenant tardivement de cette promesse, il abandonne brusquement ses compagnons et ses chiens. Double reprise, qui assure l'imminence de l'événement. La première

1. « Il amoit boïç sor toute rien. Si ne sai par quel mesaventure il fu alés en bois bien a douze ans. Par tout le pais le feimes querre, mais nos n'en oïmes onques nule novele » [...] Quant la dame les oï ensi parler, si en fu molt lié [...] Si lor a dit : « Vostre fiux est alés en bois cachier. Si revendra ja assés tost, car j'ai fait faire un baing pour lui et un por moi » (ms. cité, f. 216 recto a-b).

fois, les deux motifs précèdent la prophétie ; la deuxième fois, non seulement ils précèdent son accomplissement, ils l'amènent et le justifient.

Du vivant de Flaubert, le texte intégral de ce récit n'était accessible qu'en manuscrit. Nous savons que Flaubert était allé à Paris en novembre 1875 et que dans le courant de l'hiver il avait passé de longues journées à la Bibliothèque nationale à la recherche de textes susceptibles de lui faciliter le travail. Et rien ne nous interdit de supposer que parmi ces textes il avait trouvé un des manuscrits de l'adaptation en prose française. Hypothèse d'autant plus séduisante que certaines particularités du texte de Flaubert ne sauraient s'expliquer autrement ¹. On y trouve notamment des phrases littéralement traduites du vieux français ², quelques erreurs de traduction ³ et même de simples fautes de lecture. La lettre de forme, bien que parfaitement lisible pour un Français cultivé de la génération de Flaubert, gardait encore pour lui quelques secrets, surtout lorsque le scribe avait

1. Cette hypothèse, adoptée à la suite de M^{lle} S. M. Smith par M. Colin Duckworth dans son édition critique du texte (Londres 1959 et 1963) et par M. R.A.F. Baldick dans la Préface à sa traduction (Londres 1961), n'a pas rencontré les suffrages de M. A.W. Raitt (*French Studies*, t. XIX, pp. 258 et ss.) ni ceux de M. Sergio Cigada (*Studi francesi*, t. XXII, janvier-avril 1964), qui estiment que Flaubert eût été incapable non seulement de lire un texte du XIV^e siècle, mais de se retrouver dans le dédale des catalogues d'une grande bibliothèque publique. Ils en jugent sans doute par l'état actuel des catalogues du département des imprimés. En 1875, pas plus qu'aujourd'hui, ce genre de recherche aux manuscrits ne présentait aucune difficulté, surtout lorsqu'il s'agissait de manuscrits français dont il existait déjà un catalogue imprimé. Il n'est certes pas impossible que, comme le veulent MM. René Jasinski et A.W. Raitt, Flaubert ait également consulté l'adaptation de Lecointre-Dupont. Les parallèles que cite M. Raitt à la p. 361 de son article ne sont pas sans intérêt. Chez Flaubert, « Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel ». Dans la version de Lecointre-Dupont, « rayonnant de lumière et de gloire, le Sauveur des hommes s'élevait majestueusement vers les cieus ».

2. *Ala tant par la glace et par plueve que sa char divint toute noire* se réduit, chez Flaubert, à *le vent lanna sa peau ; ele les couce et cuevre molt bien et puis ist de la chambre et clos l'uis ; cil sont maintenant endormi* devient *elle les coucha elle-même dans son lit, puis ferma la croisée ; ils s'endormirent*. Pour d'autres exemples voir les travaux cités ci-dessus, p. 109, note 1.

3. *Moustier*, employé par le prosateur au sens d'« église » (*les porterent au moustier et les enfouirent a grant honor*), devient, chez Flaubert, « l'église d'un monastère » : « On enterra les morts avec magnificence dans l'église d'un monastère ».

recours à des abréviations. Ainsi le Julien de Flaubert n'eût sans doute pas eu à se nourrir de *coquillages* si Flaubert ne s'était trompé sur la lecture du verbe *conquieillir* employé à l'imparfait et voulant dire simplement « ramasser »¹. Quant au récit lui-même, celui de Flaubert présente un judicieux mélange des deux versions tardives, celle de *la Légende Dorée* et celle du texte anonyme français. L'une et l'autre racontent que pour expier son crime Julien éleva un hospice où il accueillait les voyageurs qu'il faisait passer d'une rive à l'autre d'un grand fleuve. Un soir, vers minuit, il entendit la voix d'un homme l'appelant de la rive opposée. Il conduisit chez lui l'inconnu transi de froid et le mit dans son lit pour le réchauffer. Et voici que l'étranger, qui paraissait souffrant et tout couvert d'une lèpre vive, s'éleva vers le ciel en disant à Julien : « Notre Seigneur m'a envoyé près de toi pour te dire qu'Il t'accorde le pardon de ton crime ». A la version en prose française Flaubert doit l'idée que le mystérieux voyageur est Jésus-Christ lui-même. Selon *la Légende Dorée*, ce n'est pas Jésus-Christ, c'est un « messager de Dieu » qui, dans la scène de la transfiguration, apparaît à Julien « resplendissant de lumière ». D'où cette vision de Julien faite de deux images lumineuses, dont chacune emprunte à l'autre quelque chose de son éclat : « Alors le lépreux l'étreignit ; et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles ; ses cheveux s'allongèrent comme les rais du soleil [...] Le toit s'envola, le firmament se déployait ; — et Julien monta vers les espaces bleus face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel ».

Contempler ainsi l'écrivain à l'œuvre, ranimant la matière brute d'un conte sans rien y ajouter matériellement, telle est la plus haute récompense que puisse souhaiter un historien des lettres attaché à l'étude des sources. Je n'en nie pas pour ma part le charme et l'attrait. Mais la légende de saint Julien comporte, me semble-t-il, une leçon autrement significative et profonde. Que Flaubert se soit inspiré du texte français du 13^e siècle, nul ne saurait en douter ; qu'il ait utilisé un manuscrit du fonds français de la Bibliothèque nationale, paraît également

1. MS. B.N.fr. 6447, f. 217 recto a : « et autres fruis ke ils conquieilloient par les buissons ».

certain ; et cela n'exclut aucunement un recours possible à telle adaptation moderne publiée en 1839 d'après le manuscrit d'Alençon dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*¹. Ce qui compte, à mon sens, ce n'est pas de savoir de quelle version de sa source Flaubert s'est servi, mais de reconnaître que grâce à cette source, c'est-à-dire grâce à un texte français de la fin du treizième siècle enfin retrouvé, il découvrit pour la première fois ce qui lui manquait pour donner à son conte la forme voulue. Savoir cela, c'est comprendre ce qui faisait défaut aux versions antérieures de la légende et ce que Flaubert y avait d'abord cherché sans succès² ; c'est constater que le texte anonyme français lui révéla une certaine cohérence poétique possible, sans laquelle ni un conte ni un roman ne pouvait avoir de sens à ses yeux. Ce qui a dû surtout frapper son imagination, c'était la présence dans ce texte de deux mouvements parallèles sur lesquels reposait sa délicate structure. C'était bien là le *fil du collier*, qui remettait en valeur chaque pierre précieuse. Les deux mouvements reparaissent dans le conte de Flaubert, leur analogie et leurs contrastes mis au service d'un ensemble musicalement plus riche et plus complexe que jamais, et pourtant conforme dans ses grandes lignes au dessein qu'avait formé le grand prosateur de jadis.

Le premier mouvement commence, chez Flaubert, en sourdine, lorsque par un matin d'hiver Julien part à la chasse, une arbalète sur l'épaule et un trousseau de flèches à l'arçon de sa selle. Il entre dans un bois. « Au bout d'une branche, un coq de bruyère engourdi par le froid dormait la tête sous l'aile. Julien, d'un revers d'épée, lui faucha les deux pattes et sans le ramasser continua sa route [...] Puis il s'avança dans une avenue de grands arbres [...] à l'entrée d'une forêt. Un chevreuil bondit hors d'un fourré, un daim parut dans un carrefour, un blaireau sortit

1. Voir ci-dessus p. 109, note 1 et p. 115, note 1.

2. Il faut écarter comme dénuée de tout fondement l'idée d'une lecture des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* antérieure à 1875. M. Raitt la situe en 1856 (art. cité, pp. 363 et 365) : « It was probably at that time that he discovered Lecointre-Dupont's article and that he settled in his mind the outlines of the interpretation of the story ». L'impossibilité où nous sommes de prouver le contraire ne constitue pas à vrai dire une « probabilité ».

d'un trou, un paon sur le gazon déploya sa queue ; — et quand il les eut tous occis, d'autres chevreuils se présentèrent, d'autres daims, d'autres blaireaux, d'autres paons, et des merles, des geais, des putois, des renards, des hérissons, des lynx, une infinité de bêtes, à chaque pas plus nombreuses. Elles tournaient autour de lui, tremblantes, avec un regard de supplication. Julien ne se fatiguait pas de tuer. » Puis, brusquement un spectacle extraordinaire l'arrêta. « Des cerfs emplissaient un vallon ayant la forme d'un cirque ; et, tassés les uns près des autres, ils se réchauffaient avec leurs haleines que l'on voyait fumer dans le brouillard. L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de plaisir. »

« Au sifflement de la première flèche, tous les cerfs à la fois tournèrent la tête, Il se fit des enfonçures dans leur masse ; des voix plaintives s'élevaient, [...] et les flèches tombaient comme les rayons d'une pluie d'orage. Les cerfs rendus furieux se cabraient, montaient les uns par-dessus les autres ; et leurs corps avec leurs ramures emmêlées faisaient un large monticule qui s'écroulait en se déplaçant [...] Julien s'adossa contre un arbre... De l'autre côté du vallon [...] il aperçut un cerf, une biche et son faon [...] L'arbalète encore une fois ronfla. Le faon, tout de suite, fut tué. Alors sa mère, regardant le ciel, brama d'une voix profonde, déchirante, humaine. Julien, exaspéré, d'un coup en plein poitrail, l'étendit par terre. Le grand cerf l'avait vu, fit un bond. Julien lui envoya sa dernière flèche. Elle l'atteignit au front et y resta plantée. Le grand cerf avançait toujours, allait fondre sur lui, l'éventrer ; et Julien reculait dans une épouvante indicible. Le prodigieux animal s'arrêta ; et, les yeux flamboyants, solennel comme un patriarche et comme un justicier, pendant qu'une cloche au loin tintait, il répéta trois fois : « Maudit ! maudit ! maudit ! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère ! » Il plia les genoux, ferma doucement les paupières et mourut. » Et du coup disparaît l'éblouissant décor d'une scène de chasse : le destin arrête le jeu, s'avance à visage découvert et daigne enfin parler le langage des hommes.

Quelques pages suffirent à décrire l'exil volontaire de Julien, le succès qu'il remporta sur le champ de bataille, son mariage avec la fille de l'empereur d'Occitanie et leur vie heureuse.

« Un soir du mois d'août qu'ils étaient dans leur chambre, Julien s'agenouillait pour sa prière quand il entendit le jappement d'un renard, puis des pas légers sous la fenêtre ; et il entrevit dans l'ombre comme des apparences d'animaux. La tentation était trop forte. Il décrocha son carquois. »

C'est là que commence le deuxième mouvement, annoncé, comme le premier, par un grand silence qui règne sur la terre. Julien marche sans rencontrer aucune des bêtes qui semblaient d'abord errer à l'entour du château. « Tout à coup, derrière son dos, bondit une masse plus noire, un sanglier. Julien n'eut pas le temps de saisir son arc [...] Puis il aperçut un loup qui filait le long d'une haie. Julien lui envoya une flèche. Le loup s'arrêta, tourna la tête pour le voir et reprit sa course [...] Des formes remuèrent dans l'ombre indécise [...] Il en surgit des hyènes, tout effarées, pantelantes... Elles vinrent à lui et le flairaient avec un bâillement qui découvrait leurs gencives. Il dégaina son sabre. Elles partirent dans toutes les directions, et se perdirent au loin sous un flot de poussière [...] Ça et là, parurent, entre les branches, quantité de larges étincelles [...] C'étaient des yeux d'animaux, des chats sauvages, des écureuils, des hiboux, des perroquets, des singes. Julien darda contre eux ses flèches ; les flèches, avec leurs plumes, se posaient sur les feuilles comme des papillons blancs. Il leur jeta des pierres ; les pierres, sans rien toucher, retombaient ».

« Et tous les animaux qu'il avait poursuivis se représentèrent. Les uns étaient assis sur leur croupe, les autres dressés de toute leur taille [...] Par un suprême effort de volonté, il fit un pas ; ceux qui perchaient sur les arbres ouvrirent leurs ailes [...] et tous l'accompagnaient. Les hyènes marchaient devant lui, le loup et le sanglier par derrière. Le taureau, à sa droite, balançait la tête ; et, à sa gauche, la panthère, bombant son dos, avançait à pas de velours et à grandes enjambées... Tout en l'observant du coin de leurs prunelles, ils semblaient méditer un plan de vengeance ; et, assourdi par le bourdonnement des insectes, battu par des queues d'oiseau, suffoqué par des haleines, il marchait les bras tendus et les paupières closes comme un aveugle. Sa soif de carnage le reprenait ; les bêtes manquant, il aurait voulu massacrer les hommes. »

Quelques instants seulement séparent cette scène de celle où Julien voit ses parents étendus devant lui, percés au cœur par son poignard, alors que retentit au loin une voix plaintive, celle où Julien reconnaît le brame du grand cerf noir. Ainsi s'achève le deuxième mouvement, dont l'horreur se précise à mesure que nous prenons conscience de tout ce qui le rapproche du premier. Il y a entre eux une étrange symétrie : au réalisme brutal du massacre des animaux succède la prophétie surnaturelle ; au rêve terrifiant du monde animal qui prépare une surnaturelle vengeance, succède l'horreur réelle des flaquas de sang qui s'étalent sur les draps du lit, par terre, le long d'un christ d'ivoire suspendu dans l'alcôve. Ce n'est certes pas tout. Flaubert allonge à dessein le récit de l'initiation de Julien au plus cruel des divertissements, et tout se passe comme si ce *cœur féroce* était le produit de sa vie de jeune prince, comme si le conte tout entier devait répondre à la fameuse formule concentrique du roman naturaliste, où l'événement existe en fonction des caractères et les caractères en fonction de leur milieu. Faut-il donc y voir après tout le triomphe de la méthode qui subordonne les actes humains à ce que l'on sait de la nature des personnages, et cette nature même aux conditions dans lesquelles elle s'est constituée ?

La vérité, j'ose ici l'affirmer, est tout autre. Le « déterminant » psychologique est certes là, mais il est là surtout pour sauver les apparences. On y distingue ces deux plans : celui, visible à tous, de la cohérence psychologique, et celui, plus secret, où l'œuvre s'organise poétiquement. Et il faut bien l'avouer : les apparences sont si bien sauvées qu'aujourd'hui encore seul le plan psychologique est généralement reconnu par la critique ¹. Baudelaire

1. L'exemple le plus récent de ce déplacement de la perspective nous est fourni par l'article déjà cité de M. A.W. Raitt qui dit entre autres : « Flaubert [...] set about making the portrayal of character as convincing as he could by means of the progression of ever more serious incidents in which the boy discovers the involuntary pleasure which he derives from killing. From that point of view, Flaubert clearly wishes Julian to be a serious study of a man uncontrollably lusting for blood. » M. Raitt croit donc avec Francisque Sarcey — il le dit lui-même — que *Saint Julien* « est une fort belle étude sur l'homme dominé par la passion du sang ». Si tel était le cas, s'il s'agissait vraiment d'une étude de caractère dans son développement organique, l'homme « uncontrollably lusting for blood », « dominé par la passion du sang », le serait d'un bout à l'autre

avait beau essayer d'épargner à son ami la « dégoûtante injure » d'être traité d'observateur réaliste ; il voulait qu'on accordât à Flaubert le seul titre digne de lui : celui de poète. Proust à son tour avait revendiqué — en vain, semble-t-il — pour Flaubert (il songeait surtout à l'*Éducation sentimentale*), le mérite d'avoir créé, au lieu d'un roman d'action, quelque chose d'infiniment plus rare : un roman d'impression. La critique, elle, reste sourde à de tels propos. Attachée aux catégories par elle établies, elle est convaincue qu'il existe, dans le domaine de l'art, une création qu'elle appelle « réaliste ». « Chacun comprend, affirme Georges Blin, que réaliste est le romancier qui prétend rendre compte du monde « tel qu'il est », qui travaille sur observation directe et rabaisse jusqu'à l'éteindre la flamme de son imagination ; qui établit [...] une causalité sans rupture du dehors au dedans de l'homme, régit l'individu tant par l'hérédité que par le groupe, voire réalise dans le roman [...] une comédie assez plaisamment circulaire de l'« expérimentation »¹. On ne saurait mieux définir le concept traditionnel de réalisme ; mais ce qui se trouve ainsi défini, ce n'est pas une forme de roman, c'est quelque chose qui dans certains cas pourrait empêcher l'œuvre de devenir roman. Et l'intérêt de la réflexion à laquelle nous engage l'histoire de *Saint Julien* est de nous montrer un Flaubert ayant à opter entre la tentation d'une causalité psychologique « sans rupture » et celle d'un mouvement intérieur libre de tout souci de causalité, un Flaubert tout prêt à se dispenser du principe même de l'action motivée. S'il choisit la flamme de l'imagination, si c'est à elle qu'il demande en dernière analyse d'éclairer les péripiéties de son conte, c'est que jamais sans elle il n'eût osé récrire la légende de saint Julien. Le jour où il a vu un texte vieux de six siècles préfigurer sa démarche, le pas était franchi. Une étincelle,

et sa passion irait sans cesse grandissant. Chez Flaubert, il n'y a rien de tel : ni continuité, ni progression. Il y a un poème en prose dont Julien traduit le rythme et le mouvement. C'est ce qu'a si bien vu M. Sergio Cigada dans son étude intitulée « I *Trois Contes* nella storia dell'arte flaubertiana » (*Contributi del seminario di filologia moderna, serie francese*, t. II, Milan 1961, pp. 252-260) et c'est à quoi songeait sans doute déjà Marcel Schwob dans sa belle esquisse critique sur *Saint Julien* (*Spicilège*, Paris 1896).

1. Georges Blin, *Stendhal et les problèmes du roman*, Paris (Corti), 1954, pp. 15-16.

à peine visible à l'œil nu, avait traversé cet espace infini pour se poser là où l'attendait un des grands visionnaires du réel.

On a dit que quatre-vingts ans avant les modernes Flaubert les a devancés. Si cela est vrai, c'est qu'en lui s'était réveillé quelque chose qui n'est ni ancien ni moderne, ni même médiéval : un chant qui n'est jamais tout à fait le même, ni tout à fait autre. Si proche que Flaubert romancier semble être parfois des grands romanciers de son siècle, il l'est davantage encore des poètes que son époque a en grande partie ignorés : Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé¹ ; et plus encore de ceux qu'elle n'a pas connus du tout. Qu'un des plus obscurs parmi ses prédécesseurs l'ait mis sur la voie du roman-poème, voilà qui ne saurait manquer d'émouvoir une Compagnie comme la nôtre : poètes, romanciers et philologues, ceux qui savent comment on écrit et ceux qui comme moi cherchent à le savoir, reconnaîtront là un bel exemple de ce dont nous parlait ici même, dans une séance mémorable, notre confrère Constant Burniaux. « La poésie, disait-il, ne subsiste dans la nouvelle comme ailleurs qu'en se cachant dans les mots écrits, en se cachant tant bien que mal dans la structure même de la nouvelle, structure dont la dualité l'accueille et la fait vivre »². C'est bien ce que Flaubert eût été tenté de se dire si devant sa légende de saint Julien, toute sonore d'un rythme enfin retrouvé, il avait mesuré ce qu'elle devait au travail du poète.

1. Cf. Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert écrivain*, Paris (Denoël), 1969, p. 328.

2. Voir *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, tome XL (année 1962), N° 2, p. 96.

Deux rêveries devant le promontoire : Hugo et Rimbaud

Communication de M. Roland MORTIER
à la séance du 10 octobre 1970

Un poète se définit le plus souvent par la nature et par la fréquence de ses images. Le choix de ses thèmes, celui de ses opinions esthétiques (fussent-elles implicites) et a fortiori de ses références idéologiques importe moins, en définitive, que la constance de certains recours à l'imaginaire. Il va de soi qu'à ces relations métaphoriques, à ce système visionnaire, correspondent aussi de significatives constantes verbales.

Les images se rapportant au vide, à la fuite, à l'absence constituent la trame invisible de la poésie mallarméenne. Les images d'écrasement, d'oppression et leur corollaire inversé, celles du rêve et du voyage, tissent un réseau souterrain à travers l'œuvre de Baudelaire. Un phénomène similaire apparaît dans le lyrisme hugolien, et la critique n'a pas manqué de le souligner. Il est vrai que l'exégèse hugolienne a fait, depuis vingt ans, de remarquables progrès. Sous l'impulsion d'Henri Guillemin, de Jean-Bertrand Barrère, de Pierre Albouy, de Jean Gaudon, de Léon Cellier, de Jacques Seebacher, un nouveau Victor Hugo a émergé des morceaux d'anthologie, des idées reçues, des clichés traditionnels. La fantaisie du poète, sa mythologie, sa thématique, sa variété et sa richesse y éclatent d'un lustre tout nouveau. Je n'ai pas l'intention de discuter ici leurs pénétrantes analyses, ni de revenir sur leurs pertinentes conclusions.

Mon propos se situe dans une autre perspective, à la fois limitée et précise. Il consistera à mettre en relief une image privilégiée et, à mon sens, hautement révélatrice, dont l'importance ne semble pas avoir frappé les nombreux commentateurs de Hugo.

Je serais trop heureux si je pouvais, du même coup, dégager concrètement la modernité d'une œuvre injustement décriée depuis la cinglante boutade de Gide et les sarcasmes de Claudel, et illustrer la survie d'un de ses repères favoris à travers, et par delà, la révolution poétique inaugurée par Arthur Rimbaud.

* * *

Faut-il encore le répéter ? L'imagination de Hugo est avant tout visuelle, et le même regard qui fait de lui un visionnaire le mue parfois en voyeur¹. Mais la vision a, chez lui, cette particularité qu'elle absorbe les choses en les déformant. En prose comme en vers, la rêverie hugolienne est en définitive l'expression d'un regard qui joue avec les formes. Dans l'architecture des nuages, l'œil

« ... croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée... »².

L'imagination de Hugo est déformante et volontiers animiste. Elle peuple la nature de divinités antiques et modernes, de dryades et de stryges, de signes étranges et d'êtres insaisissables. Mais elle est, surtout, — et peut-être est-ce là un des aspects les plus singuliers et les plus originaux de sa nature poétique — une imagination de plein air, qui aime faire face à l'infini. Au-delà du monde tellurique auquel l'homme appartient de plein droit et où il entre de plain-pied, le regard lui fait découvrir deux formes d'immensité, deux univers à la fois étrangers et fascinants : en haut, l'infinie profondeur du ciel où les nuages découpent des formes toujours changeantes, monde de lumière aux vertus apaisantes ; en bas, l'énormité de l'Océan, tourmentée et sombre, évocatrice de l'Érèbe et du monde des ténèbres.

Les grands poèmes des *Contemplations*, ces sommets du lyrisme hugolien, sont d'incessantes variations sur ce double registre,

1. Voir J.-B. Barrère, *La fantaisie de Victor Hugo*, t. III, Paris, Corti, 1950, les chap. « *Venus in Sylvis* » et *Faune voyeur*.

2. Exemple tiré des *Feuilles d'Automne* et cité par M. Albouy dans *La création mythologique chez Victor Hugo*, p. 311.

lié intérieurement à l'élargissement de l'expérience vitale, existentielle de l'artiste. Je songe ici à des morceaux tels que *Magnitudo Parvi*, *Paroles sur la Dune* ou *Ce que dit la bouche d'ombre*.

Que le poète lui-même en ait été conscient, je n'en veux pour preuve que ces vers du poème *A Jules J[anin]*, au livre V des *Contemplations* :

23. « Aujourd'hui, dans une île, en butte aux eaux sans nombre,
Où l'on ne me voit plus, tant je suis couvert d'ombre,
25. Au milieu de la vaste aventure des flots,
Des rocs, des mers, brisant barques et matelots,
Debout, échevelé sur le cap ou le môle
Par le souffle qui sort de la bouche du pôle,
Parmi les chocs, les bruits, les naufrages profonds,
30. Morne histoire d'écueils, de gouffres, de typhons,
Dont le vent est la plume et la nuit le registre,
J'erre, et de l'horizon je suis la voix sinistre. »

Le comportement du poète à Jersey est explicitement opposé par lui à sa vie sédentaire de Bruxelles. Ainsi se dessine une nouvelle attitude caractéristique, que vulgariseront la gravure et la photographie : celle du promeneur solitaire, scrutant l'horizon infini du ciel et de la mer du bout d'un cap, d'un môle ou d'un promontoire : « Debout, échevelé sur le cap ou le môle » (*supra*, vers 27).

Souvenons-nous de l'ouverture solennelle de *Magnitudo Parvi* (Livre III, XXX) :

« Le jour mourait ; j'étais près des mers, sur la grève.
.....

La terre, s'inclinant comme un vaisseau qui sombre,
En tournant dans l'espace allait plonger dans l'ombre ;
La pâle nuit montait.
.....

On sentait à la fois la tristesse descendre
Et monter la douleur.
.....

Les nuages rampaient le long des promontoires... »

Dans *En Voyage, II : France et Belgique* (éd. Hetzel-Quantin, p. 185), on retrouve la même association :

« En général, je les [nuages] aime mieux le soir. Ils dessinent alors dans l'air des baies et des promontoires qui font du ciel comme

un immense miroir où la mer se réfléchirait avec ses côtes sombres et découpées. »

Cette fois pourtant, l'image habituelle de l'eau-miroir est inversée et c'est la carte de la mer, avec son découpage irrégulier, qui se reflète dans le ciel.

* * *

L'obsession du promontoire, qui apparaît à partir des poèmes de l'exil, correspond à des mobiles profonds qui vont bien au-delà de l'explication anecdotique ou biographique. A la différence de la plage, ou de la grève, le promontoire représente une avancée de la terre dans la mer, donc du connu dans l'inconnu, du tellurique dans l'insondable.

L'observateur, juché sur une éminence ou sur un rocher, n'a plus clairement conscience de son attachement au sol. Perdant même, sur cet éperon, le support latéral d'un repère stable, il se sent envahi par une sorte d'insularité. Son regard ne perçoit plus que l'air et l'eau, de telle sorte que son imagination l'y projette par anticipation.

Le promontoire est donc le lieu idéal du contact de deux mondes (ceux-là mêmes qu'il évoque dans la II^e partie de *Magnitudo Parvi*), le point tangent de divers éléments, l'endroit rêvé où l'homme peut se croire non plus ici, mais ailleurs.

Lieu de la songerie, tremplin vers l'infini, il est aussi, par excellence, un lieu dramatique. Point de contact entre l'eau, la terre et le ciel, il est au même degré un point de rupture : les flots s'y déchirent ¹. Sa forme est, le plus souvent, irrégulière, torturée, brisée. C'est à cette fin que Hugo aime à l'évoquer dans des images dramatisées où la subjectivité animiste du poète peut se donner libre cours ².

1. « Devant eux, comme un cap où les flots se déchirent,
L'angle de la terrasse apparut ».

(*Les quatre vents de l'esprit*, II, 304).

2. Nous avons puisé ces exemples dans le répertoire établi par Edmond Huguet au chapitre VIII de son livre sur *Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*, Paris, Hachette, 1904, qui est davantage un précieux catalogue qu'un essai d'explication.

Dans *Le Rhin* (I, 257) : « une place tortue, faite par des blocs de maisons tombés du ciel au hasard, qui a plus de baies, d'îlots, de récifs et de promontoires qu'un golfe de Norvège ».

Image similaire dans *Notre-Dame de Paris* (I, 13-14) : « Les ondes de cette foule, sans cesse grossies, se heurtaient aux angles des maisons qui s'avançaient, çà et là, comme autant de promontoires, dans le bassin irrégulier de la place ».

Mais c'est surtout dans *Les Misérables* que l'image du promontoire se met à foisonner.

— A propos d'une barricade : « Poussant des caps çà et là, puissamment adossée aux deux grands promontoires de maisons du faubourg, elle surgissait comme une levée cyclopéenne » (V, 8).

— A propos d'un galetas : « Cela avait des saillies, des angles, des trous noirs, des dessous de toits, des baies et des promontoires » (V, 307).

— Dans la description de la bataille. « Les fronts des armées ondoient, les régiments entrant ou sortant font des caps ou des golfes, tous ces écueils remuent continuellement les uns devant les autres » (II, 28).

Enfin, dans *Quatre-vingt-treize*, il évoquera une « grande vieille rue gothique, toute bordée... de maisons à piliers, point alignées, qui font des caps et des coudes dans la rue... La ville ne pourrait soutenir un siège, mais la rue en peut soutenir un. Les promontoires de maisons qu'on y voyait il y a cinquante ans... en faisaient un lieu de combat très solide et très résistant » (p. 287).

Plus originale, l'association du navire au promontoire dans *Ce que c'est que l'exil (Pendant l'exil, p. 27)* : « Tout à coup, dans la brume, une noirceur surgit, fantôme et montagne, un promontoire d'ombre courant dans l'écume et trouant les ténèbres. »

Mais il s'agit là de simples références à fonction descriptive, limitées d'ailleurs curieusement à des œuvres en prose. Dans la poésie de Hugo, le promontoire se dégage de ce fourre-tout métaphorique pour devenir le point de départ de la vision, véritable poste de vigie d'où le voyant scrute l'infini et interroge l'abîme.

Il est significatif, à cet égard, que le mot *promontoire* évince peu à peu son quasi-synonyme *cap*. Mais Littré est là pour nous rappeler que le promontoire est élevé et escarpé, alors que le cap ne comporte pas nécessairement ces caractéristiques. Les

exemples de cette évolution sont sensibles dans les corrections du poète et leur valeur est d'autant plus probante qu'elle va de pair avec d'autres changements.

Reprenons le vers 19 de *Magnitudo Parvi*

« Les nuages rampaient le long des promontoires ».

Il s'est substitué, en 1855, au vers assez banal de la version de 1846

« Les nuages montaient le long des caps superbes »¹

et l'on voit assez ce que l'image a gagné en signification et en puissance.

On connaît aussi le poème dédié en 1852 à Juliette Drouet (Livre V, XXIV)

« J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
 Dans l'âtre escarpement qui sur le flot s'incline,
 Que l'aigle connaît seul et seul peut approcher,
 Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
 L'ombre baignait les flancs du morne promontoire... »

La correction, dans ce cas, ne porte pas sur le mot « promontoire », mais sur toute la finale, qui évoque un état d'âme associé au décor tourmenté :

1^e version :

« Ah ! comme dans mon âme abordaient les pensées,
 Tandis que je songeais, laissant errer les yeux
 Sur la mer où tombait le soir silencieux. »

2^e version :

« Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée
 Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
 M'entraînait dans l'âme avec tous les frissons du soir ! »²

1. Voir sur ces remaniements l'ouvrage un peu vieilli d'Arthur Franz, *Aus Victor Hugo's Werkstatt. Auswertung der Manuskripte der Sammlung « Les Contemplations »*, 2 vol., Giessen, 1929 et 1934, mais surtout les travaux remarquables de R. Journet et G. Robert, *Autour des « Contemplations »*, 1955, *Manuscrit des « Contemplations »*, 1956 et *Notes sur les « Contemplations »*, 1958.

2. Toutes nos citations des *Contemplations* sont empruntées à la savante édition de Léon Cellier, Paris, Garnier, 1969.

Cette fois encore, une touche d'horreur, un frémissement devant le mystère de l'Océan et de la nuit se substitue à une conclusion prosaïque faite de lieux communs. Et ce n'est certes pas simple hasard si le dernier livre du recueil, intitulé primitivement *Au bord de la mer*, se transforme plus tard en *Au bord de l'infini*.

A la fois terrifiant et grandiose, le promontoire est par excellence le lieu géométrique hugolien de tous les infinis. C'est lui que hante de préférence le poète exilé, hors-la-loi solitaire, mage et *vates* fasciné par le mystère :

« Car le proscrit est seul ; la foule aux pas confus
Ne comprend que plus tard, d'un rayon éclairée,
Cet habitant du gouffre et de l'ombre sacrée. »

(*A vous qui êtes là*, L. V, VI).

Dans la mythologie hugolienne des années d'exil, dans les poèmes de Jersey, de Guernesey ou de Serk, le promontoire joue un rôle analogue à celui du dolmen, autre lieu privilégié où souffle l'esprit, un esprit plus convaincant d'ailleurs que celui des tables parlantes.

Écoutons le début de *Ce que dit la bouche d'ombre* (L. VI, XXVI)

« L'homme en songeant descend au gouffre universel.
J'errais près du dolmen qui domine Rozel,
A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île.
Le spectre m'attendait... »

C'est du haut du promontoire que le poète interroge les esprits d'un univers « plein d'âmes », c'est de là que s'élançait « l'invisible escalier des ténèbres », de là aussi qu'il sonde « le gouffre monstrueux plein d'énormes fumées ».

Le promontoire invite le regard à plonger au-delà du visible, à se détacher du quotidien et de la petitesse du moi pour scruter l'infini. Tendue vers l'horizon, la vision se fait hallucinatoire : les formes s'interpénètrent, l'animé et l'inanimé se fondent dans un mouvement inversé. Il arrive dès lors que la nature s'humanise, abolissant la classique distinction des règnes.

Ainsi, dans *Pasteurs et Troupeaux* (L. V, XXIII)

« ... le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,
Le pâtre promontoire au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis... »

* * *

Une étape décisive reste à franchir, ultime avatar de l'image, et non le moins révélateur. Après le pâtre-promontoire, le *poète-promontoire*.

Hugo a pris soin d'expliquer, dans l'admirable morceau de « poésie critique » qu'est *William Shakespeare*, comment il faut entendre cette équation :

« Avez-vous quelquefois regardé un cap avançant sous la nuée et se prolongeant à perte de vue dans l'eau profonde ? Chacune de ses collines le compose. Aucune de ses ondulations n'est perdue pour sa dimension. Sa puissante silhouette se découpe sur le ciel, et entre plus avant qu'elle peut dans les vagues, et il n'y a pas un rocher inutile. Grâce à ce cap, vous pouvez vous en aller au milieu de l'eau illimitée, marcher dans les souffles, voir de près voler les aigles et nager les monstres, promener votre humanité dans la rumeur éternelle, pénétrer l'impénétrable. Le poète rend ce service à votre esprit. *Un génie est un promontoire dans l'infini.* »

Mais c'est surtout dans la prose admirable et trop peu connue du *Promontorium Somnii* que l'idée atteint son développement le plus large ¹. Ce texte, dont la genèse est étroitement liée au précédent, rapporte une visite du poète en 1834 à l'Observatoire de Paris où l'illustre Arago lui révéla, à la lunette, un extraordinaire serpent de feu invisible à l'œil nu sur la surface lunaire. Au fur et à mesure que l'observateur s'accoutumait à son instrument, il discernait mieux les détails d'un paysage tourmenté : des caps, des promontoires, des gorges, des cols, des précipices,

1. R. Journet et G. Robert en ont donné une admirable édition critique dans les *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 42, Paris, Belles-Lettres, 1961. Nos citations renvoient à ce texte.

des spirales, des cratères, des cônes. Presque aussitôt, la vision astronomique se mue en rêverie poétique. Comme les cratères lunaires, le chef-d'œuvre est longtemps invisible au regard, mais qu'éclate un jet de lumière, et il se révèle dans toute sa splendeur.

« Dans le monde mystérieux de l'art, comme dans cette lune où notre regard abordait tout à l'heure, il y a la cime du rêve... Cette cime du Rêve est un des sommets qui dominent l'horizon de l'art... Le promontoire du Songe quelquefois submerge de son ombre tout un génie... Il emplit une œuvre entière, et alors cela est redoutable, c'est l'Apocalypse. »

A la limite, le poète se définit par son aptitude au rêve (358-359) : il est cette avancée dans la nuit, cette percée dans le monde des ténèbres. Il obéit à une loi mystérieuse : « aller au delà » (384). « La pensée du poète doit être de plain-pied avec l'horizon extra-humain » (404-405). Aussi conseille-t-il à ses adeptes : « Lestez votre raison de réalité, et jetez-vous à la mer ensuite. La mer, c'est l'inspiration » (415-416) ; et plus loin : « La rêverie est un creusement. Abandonner la surface, soit pour monter, soit pour descendre, est toujours une aventure » (467-468).

Le grand poète, pour Hugo, sera donc le rêveur effaré sur qui se projette l'ombre du promontoire du Songe. Il se conforme, en cela, à la grande loi de nature. « Le monde ne s'est-il pas ébauché par un songe ?... La matière à l'état de cauchemar, c'est Béhémoth. Le chaos fait bête, c'est Léviathan... Oui,... le tâtonnement terrible du rêve est mêlé au commencement des choses (1280-1315) ». En ce sens, Dieu rêve et le poète est Dieu à sa manière : il est « ce dormeur qui a les yeux de l'âme ouverts » (6-7).

* * *

On comprend que le jeune Rimbaud de la « lettre du voyant »¹ ait inclus Hugo dans la liste des romantiques « voyants », mais son admiration ne va pas sans d'expresses réserves : Hugo est « trop cabochard » ; si « *Les Misérables* sont un vrai poème »,

1. A Paul Demeny, de Charleville, le 15 mai 1871. Rimbaud avait alors seize ans et demi.

il y a dans *Les Châtiments* « trop de Belmontet, de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées ».

Ces foucades d'adolescent ne devraient cependant pas nous égarer sur la dette de Rimbaud à l'égard du vieux poète. La personnalité de Hugo, écrasante et universelle, l'a obsédé de la même façon qu'elle a obsédé Baudelaire. L'un et l'autre auront à se définir par rapport à lui, à délimiter leur domaine en dehors du sien. C'est dans la mesure où Hugo les fascine qu'ils doivent se dégager de son emprise, pour se réaliser contre lui.

Reste que bon nombre de critiques, — et tout particulièrement M. Antoine Fongaro — tendent à rechercher dans les textes hugoliens postérieurs à l'exil la clé de certaines énigmes rimbaldiennes. Ce n'est pas parce qu'il réagit avec violence contre Hugo que Rimbaud n'est pas subjugué par son univers visionnaire. S'il ironise sur « les Jéhovahs et les colonnes », les Léviathan et les Béhémoth du *Bateau Ivre* n'en sont pas moins des références typiquement hugoliennes, et l'on pourrait sans peine les multiplier.

Mais on se ferait de la notion d'influence une idée un peu courte si l'on attachait trop d'importance à ces réminiscences éparses, à ces reprises d'images. Rimbaud développe une autre poétique, en rupture radicale avec le discours lyrique traditionnel, lors même qu'il en reprend des thèmes et des éléments de détail. Le côté « Belmontet » qu'il dénonce dans Hugo, c'est la grandiloquence, le goût de la rhétorique, la facilité des effets, l'usure des procédés. Une bonne part du meilleur Rimbaud procède sans doute de Hugo, mais se retourne contre le vieux maître, prisonnier de formes désuètes. Ceci vaut pour les poèmes, bien sûr, mais aussi, jusqu'à un certain point, pour les *Illuminations*. Ne soyons donc pas surpris d'y lire un poème en prose intitulé *Promontoire*¹.

Rappelons-en le texte :

« L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick en large en face de cette villa et de ses dépendances, qui forment un promontoire aussi étendu que l'Épire ou le Péloponnèse, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie ! Des fanums qu'éclaire la

1. Ed. Suzanne Bernard, Paris, Garnier, 1960, p. 249.

rentrée des théories, d'immenses vues de la défense des côtes modernes ; des dunes illustrées de chaudes fleurs et de bacchanales ; de grands canaux de Carthage et des Embankments d'une Venise louche ; de molles éruptions d'Etnas et des crevasses de fleurs et d'eaux des glaciers ; des lavoirs entourés de peupliers d'Allemagne ; des talus de parcs singuliers penchant des têtes d'Arbre du Japon ; et les façades circulaires des « Royal » ou des « Grand » de Scarbro' ou de Brooklyn ; et leurs railways flanquent, creusent, surplombent les dispositions dans cet Hôtel, choisies dans l'histoire des plus élégantes et des plus colossales constructions de l'Italie, de l'Amérique et de l'Asie, dont les fenêtres et les terrasses à présent pleines d'éclairages, de boissons et de brises riches, sont ouvertes à l'esprit des voyageurs et des nobles — qui permettent, aux heures du jour, à toutes les tarentelles des côtes, — et même aux ritournelles des vallées illustres de l'art, de décorer merveilleusement les façades du Palais-Promontoire, »

Il ne fait pas de doute, à mes yeux, qu'il s'agit là d'une référence directe à Hugo, mais en même temps d'une création totalement originale, procédant d'une autre méthode et d'un autre dessein. La situation, d'abord, est inversée. Le regard n'a plus le promontoire comme point d'appui, mais comme objet. Le poète observe la terre à distance, et le promontoire s'élargit dans la vision hallucinée jusqu'aux dimensions d'une péninsule : « L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick en large en face de cette villa et de ses dépendances, qui forment un promontoire aussi étendu que l'Épire ou le Péloponnèse, ou que la grande île de Japon, ou que l'Arabie ! » Le reste du poème se réduit à une seule phrase, d'une telle longueur qu'un des plus récents exégètes rimbaldiens, Albert Py, la tient pour monstrueuse¹.

La vision s'y précise dans les détails, tout en se diffusant dans le temps et dans l'espace (Carthage et Venise, des « fanums » antiques, les grands hôtels de Scarborough et de Brooklyn). Ce serait rétrécir dangereusement la signification du poème que d'y voir, comme on l'a fait, une enfilade de souvenirs d'escale ou l'écho d'un séjour (hypothétique d'ailleurs) dans la ville d'eaux anglaise. Il est plus conforme à la pensée et à l'esthétique de Rimbaud d'y voir un exercice de « voyance », une de ces hallucinations provoquées dont Baudelaire avait donné la recette et les effets

1. *Illuminations*, Genève, Droz, 1967, p. 199.

dans *Les paradis artificiels*. « Depuis longtemps », proclame Rimbaud dans *Délires II*, « je me vantaï de posséder tous les paysages possibles... Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations,... déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements. »

Le fait a été maintes fois observé : alors que la vision de Hugo, statique au départ, débouche sur l'infini pour s'y fondre, la vision rimbaldienne a tendance à dériver, à se couper de son point de départ ou, si l'on veut, de son lieu d'amarrage. Le processus poétique ressemble assez à la démarche du *Bateau Ivre* : les « péninsules démarrées »¹ du poème préfigurent le sort qui sera fait au promontoire dans *Illuminations*. La volonté d'arrachement exprimée un peu partout n'aboutira d'ailleurs à rien, sinon à la réintégration dans l'ordre ancien : « l'Europe aux anciens parapets », « la flache noire et froide ». Mieux encore, dans *Mauvais Sang*, « on ne part pas ». Dans *Promontoire*, tout finit par se résumer en un « Royal » ou « Grand Hôtel » dont les aménagements, les éclairages, la musique et les boissons symbolisent la civilisation, le confort, la richesse et le luxe. Si l'on en doutait, il suffirait de se rappeler la prose *Après le Déluge* : « Et le Splendide-Hôtel fut bâti dans le chaos de glaces et de nuit du pôle ». Celui de *Promontoire* s'inspire « des plus élégantes et des plus colossales constructions de l'Italie, de l'Amérique et de l'Asie », l'association « de boissons et de brises riches » voile à peine l'ironie de l'observateur et les « tarentelles des côtes » évoquent irrésistiblement (influence ou non) celle que danse Corinne avec le prince d'Amalfi dans un livre qui fut, pour beaucoup de Français cultivés du XIX^e siècle, le meilleur guide littéraire d'Italie².

Pour Rimbaud et pour Hugo, le promontoire tient donc lieu de tremplin au rêve et à l'imagination fabuleuse. Mais la vision qui s'en dégage est loin d'être similaire. Sans même parler des

1. N'est-il pas piquant — et séduisant pour notre explication — de constater que divers commentateurs rapportent cette expression à un article que Rimbaud aurait lu dans le *Magasin pittoresque*, et qui s'intitulait précisément *Promontoire flottant* ?

2. *Corinne*, Livre VI, chap. 1. Sur la connaissance de l'Italie et la conception du voyage dans ce roman, voir l'ouvrage de M^{me} Geneviève Gennari, *Le premier voyage de Madame de Staël en Italie et la genèse de « Corinne »*, Paris, 1947.

différences formelles, qui seraient décisives à elles seules, il faut distinguer entre chacune de ces démarches de l'imaginaire. Hugo s'élançe en esprit du promontoire pour interroger les forces vives de l'univers, pour arracher aux éléments l'énigme de la création et le sens de la vie. Rimbaud, quant à lui, prend ses distances, historiquement, puis géographiquement, devant un spectacle qui atteint rapidement à des dimensions insolites (corollaire de la vision hallucinée), avant de se résoudre en une image qui résume paradoxalement la séduction et l'artifice, la fausseté et le luxe d'un modernisme tapageur¹. La vision du promontoire, à partir de la mer, devient ainsi la synthèse du monde d'hier et de celui de demain, combinaison de tous les continents, résidu de toutes les civilisations uniformisées dorénavant dans un « modern style » à l'usage des nantis. Selon une technique qui ne manque pas de précédents chez Rimbaud², l'angle du regard se distancie ou se rapproche, se fait planétaire ou quasi myope, s'élève vertigineusement pour redescendre bientôt au niveau du concret. De même, dans *Villes I*, la vision ascensionnelle retombe dans le réel, allant à la rencontre des ouvriers sans perdre pour autant l'envoûtant souvenir des paradis entrevus : « Et une heure je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver. » Rêve de fraternité humaine ? perspectives futures ? obsession d'un ailleurs ? Tout cela peut-être à la fois. Mais pourquoi vouloir à tout prix rationaliser une poésie foncièrement onirique, destinée à « fixer des vertiges » ? Mieux vaut rappeler ici la conclusion d'*Une Saison en Enfer*, la prose amère et ferme d'*Adieu* : « J'ai créé toutes les fêtes... J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres... J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels... je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à êtreindre ! ».

1. Le même modernisme, à la fois banal et attachant, qu'il évoque dans *Ville*, où il se dit « un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne parce que tout goût connu a été éludé... ».

2. Cf. *Villes I* et *Villes II*, avec leur thématique obsessionnelle de l'altitude et du vide, « les passerelles de l'abîme », « les plates-formes au milieu des gouffres ».

SÉANCE EXTRAORDINAIRE
DU MERCREDI 21 OCTOBRE 1970

EN PRÉSENCE DE

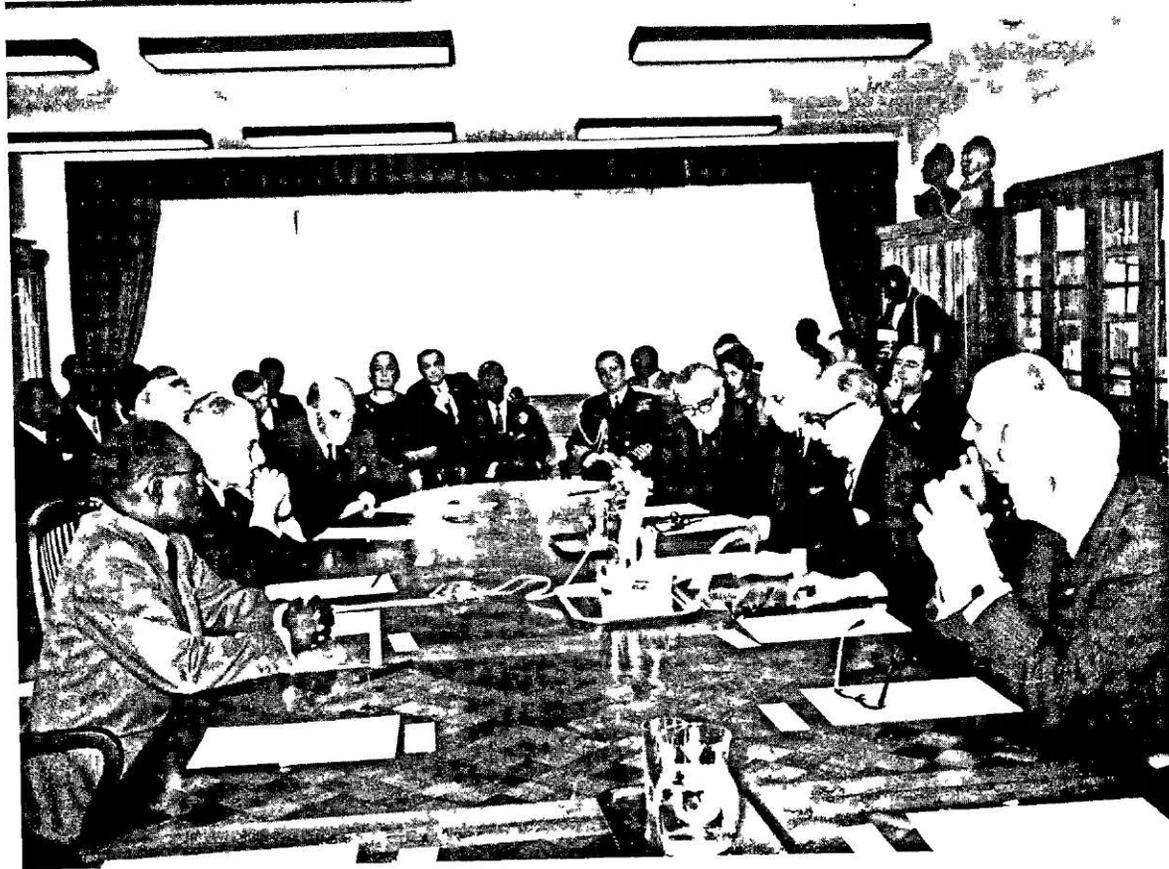
S. E. Monsieur Léopold Sedar Senghor

Président de la République du Sénégal

Du 20 au 22 octobre, le Président de la République du Sénégal a fait en Belgique une visite officielle. Le 21 eut lieu en son honneur au Palais Royal un dîner de gala auquel le Roi et la Reine avaient tenu à convier, en même temps que le monde officiel et que des membres de l'Académie, de nombreux jeunes poètes.

Ami ancien de la poésie de nos provinces, témoin attentif des études que nos philologues et nos grammairiens vouent à la langue française, le poète-chef d'État que l'on considère à bon droit comme patronnant de son double prestige l'idée et l'évolution de la francophonie avait exprimé le souhait que dans le programme de son séjour lui fût ménagée une rencontre avec certains de ceux qui partagent son zèle pour la langue française. L'Académie eut ainsi l'honneur de le voir s'asseoir à sa table de travail. Le Président était accompagné de M^{me} Senghor, de M. Albert Parisis, Ministre de la Culture française, et des personnes de sa suite ainsi que du service d'honneur. MM. Maurice Grevisse, Jacques Pohl, Albert Doppagne et André Goosse, membres du Conseil international de la langue française, que préside M. Joseph Hanse, s'étaient joints à leurs collègues membres de l'Académie.

Après les présentations, le directeur en exercice, M. Robert Goffin, s'adressa au Président.



Séance extraordinaire du 21 octobre 1970. A la table de travail de l'Académie, de gauche à droite : le Président Senghor, M. Parisi, Ministre de la Culture française, Mme Noulet (en partie cachée), MM. Vandercammen, Burniaux, Bronne, Piron, Goffin, Hanse. Au fond, la suite du Président et les personnalités du service d'honneur.

Allocution de M. Robert GOFFIN

Monsieur le Président,

L'Académie est heureuse de vous recevoir, grand poète et grand homme d'État ! Platon excommunait le poète de la Cité, mais vous, vous nous apportez, poète, cet exemple rare d'être à la fois le citoyen que refusait le philosophe, le chef d'État, et l'âme vivifiante de la cause noire qui nous est chère.

Les souverains-poètes sont rares ! Au delà de Hiro-Hito qui cisèle des haïs-Kaïs et de Mao-Tsé-Toung, le poète de *La Longue Marche*, vous avez prouvé qu'on peut assumer ces deux fonctions. Et nous sommes fiers que votre Excellence ait accepté d'assister à une de nos séances.

Je vous ai connu, il y a longtemps, aux Biennales de Knokke où vous avez été photographié simplement avec plusieurs d'entre nous ; et aujourd'hui, nous sommes émerveillés de retrouver parmi nous ce même poète, Président de la République du Sénégal.

Il est vrai que le Feld-Maréchal Gneisenau, l'adjoint de Blucher, avait écrit à son roi, Frederic-Guillaume, que la sécurité des trônes trouvait son fondement dans la poésie !

Ce qui explique votre présence à l'Académie, c'est cette immarcescible solidarité que votre Excellence et nous-mêmes dédions au rayonnement de la langue française, où vous êtes expert.

Nous louons cet attachement de votre noblesse car nous savons que, premier agrégé de l'Université de France, fin grammairien, vous auriez le droit de vous asseoir à côté de nos philologues, vous qui avez corrigé la constitution française, tandis qu'ayant rejoint la ligne de crête des poètes français, vos vers sont démocratiquement publiés dans l'Anthologie des *Poètes d'Aujourd'hui*, à côté de quelques uns de ceux qui vous accueillent en ce jour.

Et à nous, de Belgique et de Wallonie, qui redoutons de mêler, à notre usage du français, les termes « impurs » du terroir, vous

nous avez montré l'audace de votre autorité en employant des mots africains qui sonnent haut dans vos poèmes.

Et cela n'est seulement compréhensible que si l'on sait que votre enfance, à Joal, s'est exprimée d'abord en parler *Sérère*, et que vous avez passé aisément à un autre langage africain le *Woloff*, et de celui-ci au français le plus pur, moins par un phénomène de l'adaptation nécessaire que par la lucidité de l'intelligence.

Et il nous plaît, Monsieur le Président, que ce soit par l'itinéraire de la poésie que vous ayez accédé à votre palais de Dakar où vous chantez toujours la nécessité de la liberté et la grandeur de la négritude.

Le souci de votre vie a été de lutter pour la libération de vos frères africains, et, Président, vous continuez le combat que vous avez inauguré à Paris à côté de mon ami le grand Césaire et de Léon Damas dont je me flatte d'avoir préfacé les poèmes. Et celui qui vous parle a lutté, loin de vous, pour cette grande cause du respect de l'intégrité humaine, puisqu'il a collaboré à la première encyclopédie noire *Negro*, publiée par Nancy Cunard, et qu'il a écrit, en 1930 déjà, que la race noire, par le jazz, avait donné une nouvelle musique au monde, et un nouveau génie au peuple américain !

N'avez-vous pas rendu hommage à mes chers Louis Armstrong et à Duke Ellington à diverses reprises, notamment en vous adressant au second dans un de vos poèmes :

« Joue-moi la seule *Solitude*, Duke, que je pleure jusqu'au sommeil ».

Laissez-moi, à travers vous, rendre hommage au génie de votre race qui a donné à la beauté du monde, les masques dogons et du Bénin, les peintures rupestres de l'Afrique du Sud et la sculpture des humbles artisans noirs, qui a inspiré Apollinaire et Cendrars, Picasso et Matisse, sans oublier cette forme, populaire mais universelle, du jazz que j'ai chanté et dont j'ai tâté le pouls dans les blues de la Nouvelle-Orléans et dans les candomblés du Brésil !

Monsieur le Président, nous vous félicitons, comme vous l'avez dit, d'avoir « lié amitié avec les princes proscrits de l'esprit et les princes de la forme ».

A vous qui avez institué les distinctions honorifiques d'une nouvelle noblesse, notre Compagnie ne peut qu'offrir une médaille académique, mais sachez qu'en souvenir de votre présence parmi nous, et en l'honneur de votre œuvre qui est le fer de lance de la grandeur noire, nous marquons ce jour béni d'une pierre blanche.

Le Président et M^{me} Senghor, le Ministre de la Culture française et les membres de l'Académie ayant pris place autour de la table ovale, le directeur donna la parole à M. Piron.

Communication de M. Maurice PIRON :

Francophonie et francité

Tout fait de langue, a dit Antoine Meillet, représente un fait de civilisation. A plus forte raison, lorsqu'il revêt la forme d'un mot nouveau qui cristallise un phénomène d'opinion où s'inscrit l'histoire des sociétés humaines.

M. le Président Senghor nous éclairera tout à l'heure, je le suppose, sur les origines exactes de la *francophonie* à laquelle il a attaché son nom. Qu'il me suffise, d'entrée de jeu, et en ne recourant qu'à des témoignages connus, de rappeler les circonstances qui ont permis à cette grande idée de se manifester avec éclat pour la première fois en 1962.

C'est en novembre de cette année que la revue *Esprit* lance un numéro spécial sur « le français, langue vivante ». Important recueil où se trouve rassemblée une somme d'informations et de réflexions relatives au nouveau destin de la langue française dans notre continent et surtout, puisque nous sommes à l'heure de la décolonisation, en dehors de l'Europe.

On n'est donc pas surpris que les éditorialistes, Jean-Marie Domenach et Camille Bourniquel, annoncent, dès l'avant-propos,

leur intention de « prendre mesure de la francophonie » qu'ils se défendent d'« enfermer dans une visée nationale ». L'un d'eux, Camille Bourniquel, reviendra à la charge dans une série de considérations, *Distance du semblable*, où, aussitôt se retrouve *francophonie* qui réapparaîtra dans la suite de l'article, toujours employé comme nom commun et entre guillemets. C'est que l'auteur a conscience d'user d'un néologisme et, comme on sait que tout Français bien né répugne au néologisme (auquel il préfère l'emprunt, surtout s'il est anglo-saxon), Bourniquel, parlant de l'étrange portulan qui dessine au long des terres et des mers la géographie de la langue française, évoque « ce destin en archipel que, faute d'un meilleur mot, nous nommons ici ' francophonie ' ». « Faute d'un meilleur mot » : ainsi, dès sa naissance, le nouveau venu est marqué d'une disgrâce dont nous verrons qu'il aura quelque peine à se remettre.

Mais voici qu'une autre voix, bien différente celle-ci, s'élève dans la même revue avec Léopold Sédar Senghor. Avant de répondre à la question : « Que représente pour un écrivain noir l'usage du français ? », le président Senghor déclare que, s'il existe des raisons politiques de maintenir ou de renforcer l'enseignement du français dans les nouveaux États africains, la principale raison cependant « de l'expansion du français hors de l'hexagone, de la naissance d'une Francophonie, est d'ordre culturel ». Et après avoir donné sur le « merveilleux outil trouvé dans les décombres du régime colonial » le beau témoignage qu'on attendait du poète d'*Hosties noires*, l'auteur nous livre, en conclusion, la définition depuis lors tant de fois répétée : « La Francophonie, c'est cet humanisme intégral qui se tisse autour de la terre : cette symbiose des ' énergies dormantes ' de tous les continents, de toutes les races qui se réveillent à leur chaleur complémentaire ». Aussi, pour nommer cette francophonie qui se manifeste à lui comme l'épiphanie d'une culture française mondiale, Léopold Senghor use de la majuscule de révérence.

Je présume que les animateurs d'*Esprit*, une fois rassemblée la copie de leur fascicule et avant de rédiger leur propre article, ont trouvé dans le texte du président Senghor le terme *francophonie* et l'ont repris, bon gré mal gré, parce qu'ils le jugeaient commode pour représenter ce que leur enquête leur faisait

découvrir : la communauté en voie de formation des pays de langue française.

C'est du moins ce que je me disais quand un quatrième texte du même numéro d'*Esprit* m'a fourni, sous la plume d'Auguste Anglès, directeur de l'Institut franco-japonais de Tokio, trois attestations inattendues de *francophonie* (toujours entre guillemets) dont l'une mérite assurément d'être citée dans son contexte :

L'abandon par la France de sa souveraineté politique sur ses anciennes colonies, devenues États souverains, est en train d'agir à la façon d'un « révélateur » : il a rendu visible la « francophonie » d'une bonne partie du monde, avec laquelle l'autre partie se met en état de négocier et de commercer librement.

L'apparition simultanée de notre néologisme dans quatre textes dont deux au moins sont indépendants l'un de l'autre a de quoi nous rendre perplexes. Faut-il supposer que des auteurs différents l'aient inventé chacun de leur côté pour répondre à un identique besoin d'expression qui ne trouvait à se réaliser que dans la même création lexicale ? Ou bien, ces emplois remonteraient-ils à une source commune qui nous est restée inconnue — ce qui reviendrait à établir que Léopold Senghor ou un autre ait fait usage du mot avant novembre 1962 ?

Quoiqu'il en soit, *francophonie*, chez trois de nos témoins, désigne une réalité visible qui se situe dans la géographie des langues et des cultures. On aura remarqué que ce n'est pas tout à fait ainsi que l'entend le président Senghor.

En douterait-on ? Franchissons quelques années et, sans quitter ce dernier, reportons-nous au discours qu'il prononça à Québec, à l'Université Laval, en septembre 1966 : *La Francophonie comme culture*. Dans ce texte capital¹, où Senghor revendique d'avoir « pris l'initiative de la Francophonie », il rappelle la conception de celle-ci : c'est, dit-il, « un mode de pensée et d'action : une certaine manière de poser les problèmes et d'en chercher les solutions. Encore une fois, c'est une communauté spirituelle : une *noosphère* autour de la terre. Bref, la

1. On le trouvera dans le premier fascicule de la revue *Études Littéraires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, pp. 131 ss.

Francophonie, c'est, par-delà la langue, la civilisation française ; plus précisément, l'esprit de cette civilisation, c'est-à-dire la Culture française. Que j'appellerai la *francité* ».

Et plus loin :

« Or donc, comme je le disais en commençant, la Francophonie — plus précisément la *francité* —, c'est une façon rationnelle de poser les problèmes et d'en rechercher les solutions, mais toujours par référence à l'Homme ».

Arrêtons-nous un instant à ces deux passages. Nous voici pour la première fois confrontés aux deux mots, *francophonie* et *francité*, devenus depuis lors, l'un à cause de l'autre, objets d'une contestation à laquelle il conviendrait de mettre un terme.

Le rapprochement que l'orateur a opéré entre ces deux mots au point de les rendre quasi synonymes semble provenir d'une hésitation quant au choix de l'un d'entre eux. Ne pouvant ni ne voulant renier *Francophonie* dont l'idée s'est répandue grâce à lui depuis 1962, le président Senghor tend à lui substituer un terme qui lui paraît plus précis, plus adéquat. Car en lançant *francophonie*, il avait davantage en vue une réalité spirituelle qu'un ensemble socio-culturel, les propriétés d'un objet plutôt que l'objet même. Dans son discours de 1966, il rectifie le tir — si je puis ainsi m'exprimer — et dégage de la notion de *francophonie* la composante sémantique qui en est l'essentiel à ses yeux, c'est-à-dire la *francité*, autrement dit l'esprit de la *francophonie*. Si j'avais l'audace de remplacer un glissement opératoire par un raccourci brutal, je dirais : « En nommant la francophonie, c'est à la francité que je pense ».

Mais pourquoi cette équivalence qui n'en est pas une, cette hésitation qui risque d'ouvrir la porte à l'ambiguïté ? C'est que, depuis 1962, le terme de *francophonie* a échappé aux mains de Senghor et a suivi une voie que lui indiquaient déjà, nous l'avons vu, les promoteurs du numéro d'*Esprit*. Moins de deux mois après la publication du célèbre fascicule, un journal bruxellois reprend ce néologisme qu'il a trouvé, dit-il, dans un de nos grands périodiques où il désigne la Belgique de langue française en face de la Flandre ¹. Nul doute que la francophonie appliquée à la Belgique

1. *Le Soir* du 24 janvier 1963, sous la signature de Marcel THIRY.

ne soit une réalité qui s'inscrive dans l'espace : une francophonie belge, définie par un contenu qualitatif, est naturellement impensable. En 1965, dans une revue française, un linguiste du Québec se penche sur « les sources françaises du vocabulaire canadien », au moment « où la francophonie entreprend de faire l'inventaire de ce que ses membres ont en commun » en matière de lexique ¹. Parlant la même année à Porrentruy de *La nouvelle universalité de la langue française*, notre excellent confrère Joseph Hanse insiste sur un fait nouveau : « la solidarité du monde francophone », pour ajouter aussitôt : « Les quelque cent-vingt-cinq millions de citoyens qui le constituent forment désormais une grande patrie, qu'on appelle depuis peu la francophonie » ². Il fixait ainsi un sens que l'usage allait lui-même ratifier, comme le montre le Supplément de 1968 du *Grand Larousse Encyclopédique* où le mot « francophonie » est inséré avec cette définition : « ensemble des pays francophones ; ensemble de ceux qui parlent français ». Sans vouloir multiplier ici les témoignages, on me permettra de faire appel, en raison de son importance, à celui de Habib Bourguiba, lors d'une allocution prononcée à l'Université de Dakar en novembre 1965. « La francophonie représente en Afrique une réalité », déclarait le président. « Non seulement parce qu'elle met en contact privilégié les pays où le français est langue officielle et ceux où elle est langue de travail, mais aussi parce qu'elle rend les uns et les autres de ces pays participant à un même univers culturel (...) C'est donc une sorte de Commonwealth que je voudrais voir s'établir entre eux, une sorte de communauté qui respecte les souverainetés de chacun et harmonise les efforts de tous » ³. Cette communauté des pays francophones appelés par les vœux du président Bourguiba, un essayiste français, Hyacinthe de Montera s'efforçait d'en établir la doctrine, à l'échelle intercontinentale, dans son ouvrage *La « francophonie » en marche*, sorti de presse en juin 1966.

« Je tiens beaucoup à la francophonie » avait répété le 8 juillet 1965 le président Senghor. Mais le mot lui-même, allait-il y

1. J. Cl. CORBEIL dans *Vie et Langage*, n° 160, p. 400.

2. *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, 1966, p. 9 du tiré à part.

3. Je cite d'après *Le Monde* du 26 novembre 1965.

renoncer, au lendemain de son discours de Laval, pour lui préférer *francité* ? Je relève qu'en janvier 1969, dans une conférence à Kinshasa, il évoque les initiatives nées depuis peu « pour donner à la Francophonie un contenu concret » et rappelle, afin de dissiper toute équivoque, que « la Francophonie n'est ni une soumission à un quelconque impérialisme français, ni une arme de guerre contre les autres mondes culturels ». Dans cet exposé, il n'est question que de *Francophonie*, et toujours employé comme nom propre.

Mais alors qu'est devenu, que devient *francité* ?

Comme *francophonie* en 1962, *francité* va connaître, après le discours de 1966, un succès qu'atteste la concurrence qu'il fait à son aîné. Ceux qui n'aiment pas *francophonie* adoptent *francité*, et d'autant plus volontiers que ce dernier a pour lui la caution de Léopold Senghor. Il arrive même que la francité rapproche des adversaires politiques sur le dos de la francophonie. On en a eu l'exemple au Sénat de Belgique, le 20 mars 1969, au cours d'une discussion où le Ministre de la Culture française demanda à ses interpellateurs d'« abandonner ce terme barbare de *francophonie* ! Parlez-moi plutôt de *francité* qui est le terme dont use M. Léopold Senghor ». A quoi un membre de l'opposition — qui n'était autre que le Secrétaire perpétuel de cette Académie — répondit : « Je suis d'accord avec le ministre en ce qui concerne *francophonie* et *francité*. Cependant, l'auteur même du terme *francité*, M. Léopold Senghor s'est rallié à *francophonie*. Le terme n'est certes pas beau, mais il est maintenant installé et nous devons le reconnaître. Si j'avais eu la parole [à Niamey], j'aurais cependant défendu, comme le ministre, le terme de *francité* ».

M. Senghor est-il le père de *francité*, comme il semble bien qu'il le soit de *francophonie* ? Oui et non. Remarquons tout d'abord qu'il est souvent délicat de dresser l'acte de naissance d'un mot. Et la langue le sait bien qui, en matière de création lexicale, ne parle jamais que de paternité, sans doute parce qu'on est toujours moins sûr de son père que de sa mère... Et s'agissant de *francité*, comment être sûr du père ? On a relevé le mot chez Roland Barthes. Vérification faite, il se trouve au moins deux fois dans *Mythologies*, recueil d'articles paru en 1957.

C'est d'abord, à propos de la nourriture nationale, ce commentaire curieux :

Match nous a appris qu'après l'armistice indochinois le *Général de Castries pour son premier repas demanda des pommes de terre frites*. (...) L'appel du Général n'était certes pas un vulgaire réflexe matérialiste, mais un épisode rituel d'appropriation de l'ethnie française. Le Général connaissait bien notre symbolique nationale, il savait que la frite est le signe alimentaire de la « francité » (p. 89).

Le second emploi relève de la même... anthropologie culturelle :

« Sur la couverture d'un magazine, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela, c'est le sens de l'image. (...) Il y a un signifiant, formé lui-même déjà, d'un système préalable (*un soldat noir, fait le salut militaire français*) ; il y a un signifié (c'est ici le mélange intentionnel de francité et de militarité)... (p. 223).

Avec ou sans guillemets, la francité de Barthes a pour pendant la *basquité* ou encore la *sinité* (« ce mélange spécial de clochettes, de pousse-pousse et de fumeries d'opium »). Nous avons affaire ici à des mots créés sur nouveaux frais pour répondre aux besoins momentanés de la parole, à des néologismes que les chasseurs de mythologies doivent bien inventer — l'auteur nous l'avoue — pour traduire des « concepts éphémères, liés à des contingences limitées ».

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Car ce néologisme de Barthes, voici que je le découvre, une quinzaine d'années avant lui, chez un écrivain suisse, Henri de Ziegler, dans son roman autobiographique, *Aller et retour*, paru en 1943. A la fin du 1^{er} chapitre, le personnage qui se raconte paraphrase en quelque sorte le mot célèbre, attribué à tant d'auteurs différents : « La langue française est aussi une patrie ».

Mon père — écrit-il — avec tout son patriotisme avait fait de la France une élection (...) J'en avais hérité de son vivant comme d'un patrimoine. Il y a partout des catholiques dont l'Église est le véritable pays. De même, je devais peu à peu concevoir, en dehors de ma patrie, ou plus exactement en elle et en dehors d'elle à la fois, une idéale nationalité : la langue, la culture française, la « francie » ou la « francerie » ou la « francité », comme on voudra (p. 29).

Le mot, ici, naît sous nos yeux, au cours d'une opération qu'on appelle l'essayage des termes. Mais pas plus chez de Ziegler que chez Barthes, *francité* n'a eu de lendemain. C'est le moment de rappeler que la date d'émergence d'un mot n'est pas nécessairement sa date d'adoption. *Volcan* s'est répandu en français, au XVI^e siècle, à partir des récits de voyageurs espagnols qui avaient vu les « montagnes ardentes » de l'Amérique ; mais au XIV^e siècle, le *Voyage* de J. de Mandeville appliquait le nom commun *vulcans* à l'archipel volcanique de l'Etna ; puis le mot était retombé dans l'oubli. Cas un peu analogue pour *francité* dont il nous faut admettre qu'il a eu trois pères successifs¹, et que le troisième a été le bon, je veux dire : le vrai. Car, après le discours de septembre 1966, les emplois de *francité* se multiplient. Jean-Marc Léger titre, le 21 décembre 1966, un éditorial du *Devoir* (Montréal) : *La « francité » et les tâches de coopération*. En 1967, Gérard Tougas parle de « l'avenir de la francité » c'est-à-dire de l'esprit de la culture française, dans un livre qui s'intitule par ailleurs *La francophonie en péril*. Presque en même temps, un autre Canadien-français, Jacques Brault écrit dans *Parti-Pris* : « Le Québec se trouve au confluent de deux courants de civilisation — appelons-les « francité » et « américanité » — qui le mettent en demeure d'opérer une synthèse ».

Mais à côté de ces emplois corrects, d'autres usages du mot semblent bien aberrants. Peut-on parler d'un prix littéraire créé à « l'intention des écrivains de la ' francité ' », en entendant par là les écrivains francophones en dehors de la France ? Peut-on parler de la place du théâtre belge « au sein de la francité » ?

1. Et même quatre (sinon davantage...). En effet, au lendemain de cet exposé, j'ai eu connaissance de textes de Marcel CARPIAUX publiés en 1962 et 1963 dans un petit journal mensuel de Liège, *Le bloc wallon* : le terme *francité* s'y trouve employé, quatre ans avant Senghor, avec la même valeur que chez celui-ci. Bornons-nous à citer le premier de ces textes : « Ne se classant évidemment pas première à tout coup ni d'une manière continue, on s'en doute, dans le concours international où s'affrontent les jeux les plus variés de la civilisation et de l'histoire, la France et, disons-le, la *Francité* y est cependant présente en permanence »... (n^o d'octobre 1962, p. 3). Pas plus que L. S. Senghor, M. Carpiaux n'était informé des emplois antérieurs du mot, dont les contextes sont d'ailleurs passablement différents. Ceci prouve que la création de *francité* répondait chez plusieurs à un besoin d'abstraction que ne pouvaient satisfaire les termes trop approximatifs de *civilisation française* et d'*esprit français*.

Récemment, a eu lieu en Belgique le lancement des « éditions de la Francité » dont le but est de répondre à un besoin d'expression et de connaissance » lequel « se manifeste dans toute la francophonie, ou pour mieux dire, dans toute la Francité ». Comme exemple de mieux dire, je préfère la distinction qu'a faite ces jours-ci, l'annonce d'un essai sur *La Wallonie dans le monde français* de Joseph Boly: « Notre vocation spirituelle: La Francité. Notre dimension mondiale: la Francophonie ».

C'est qu'en effet entre *francophonie* et *francité*, il y a, comme l'observait le professeur Jean Darbelnet au lendemain du discours de Québec, « une nuance qui justifie leur existence à tous deux »¹. Et même plus qu'une nuance. *Francité* est dérivé de *France* au moyen d'un suffixe (actuellement très productif) qui sert à la formation de termes abstraits, et c'est bien à un concept qualitatif que nous renvoie ce mot qui signifie la spécificité de ce qui est français. Quitte à se demander en quoi consiste cette spécificité: problème que l'on peut aborder sous des angles fort divers. Marcel Thiry a finement observé, que, dans *francité*, il « semble que c'est la France qui apparaît comme l'assembleuse plutôt que le français »². C'est la langue française, en revanche, qui est au centre de *francophonie* puisqu'il s'agit d'un dérivé de *francophone*. La francophonie, c'est donc, au sens absolu, l'ensemble des pays entièrement ou partiellement de langue française, le mot pouvant d'ailleurs, lorsqu'il est suivi d'un déterminant, se rapporter à une partie de cet ensemble (la francophonie belge, la francophonie de l'Afrique, etc.). Et ce sens est bien celui qu'atteste un usage constant depuis 1962, confirmé par l'excellent résumé d'histoire culturelle des pays francophones qu'Auguste Viatte nous a donné, en 1969, sous le titre, simple et clair, de *La francophonie*³.

1. Dans *L'enseignement secondaire*, t. 45, Québec, nov.-déc. 1966, p. 214.

2. *Francophonie faite d'autre mot* dans la *Revue de Paris*, oct. 1969, p. 24.

3. Il faut cependant convenir qu'entre *francophonie* et *francité*, la limite n'est pas toujours aisée à tracer, la francophonie supposant d'ordinaire la francité. De là vient que, dans certains contextes, l'un des deux termes (c'est souvent le cas de *francité*) se distingue mal de l'autre. A preuve, cet exemple tiré de *Vie et Langage* n° 223 (oct. 1970): « Ce qu'on nomme littérature française est le fait de toutes les littératures de la francophonie. Il arrive cependant que, passant de l'un à l'autre pays francophone, une œuvre change de visage, monte ou descende dans la hiérarchie des valeurs, soit moins ou mieux comprise. (...) »

D'où vient alors l'opposition à ce terme ? Certains ont fini par comprendre qu'on ne pouvait lui substituer celui de francité, mais d'autres continuent à résister. Au nom de quoi ? Au nom de l'esthétique de la langue. Critère subjectif, s'il en est, et sur ce terrain, impossible de départager les adversaires. Mais, au fond, est-ce bien à *francophonie* que l'on en veut ? N'est-ce pas plutôt à l'adjectif dont il dérive ? « Pourquoi, écrivait Jacques Pohl, en 1964, n'a-t-on trouvé jusqu'ici, pour désigner les gens de langue française que le vilain mot de *francophones* ? »¹. Nous y voilà. Cependant, même s'il a parfois mauvaise presse, il est trop tard pour tenter un procès à *francophone*. Maurice Grevisse, qui lui a consacré quelques pages bien documentées dans ses excellents *Problèmes de langage*², reconnaît que, pour nommer les « parlants français », aucun autre mot ne pourrait être préféré à ce néologisme correctement formé, apparu dans la langue écrite vers 1930.

* * *

Querelle de langage qui a pris parfois l'allure d'une affaire de famille, ce débat auquel, Monsieur le Président, et vous, mes chers confrères, voulez bien vous montrer attentifs, appelle, pour finir, une réflexion plus générale.

S'il désigne la communauté de langue et de culture françaises, le mot *francophonie* évoque cette communauté comme un ensemble conscient et dynamique. La connotation est d'importance, car c'est par elle que s'explique et se justifie notre néologisme. Des pays francophones, il y a longtemps qu'il en existe

Curieux phénomènes où se révèlent les mille facettes de cette vaste patrie spirituelle qu'on nomme la *francité*, et qui devrait donner une certaine humilité à ceux de l'hexagone, trop confiants en l'universalité de leur goût ». (anon., p. 560). — On signalera ici comme une curiosité la répartition sémantique proposée par Guy HERAUD et selon laquelle on passerait de « la *francité* proprement dite (les populations européennes de langue française : Belgique et Suisse françaises, Val d'Aoste, Iles normandes, Québec) pour parvenir à la *francophonie* plus large (monde antillais, Océan indien, Afrique noire... » (Compte rendu de l'ouvr. cité d'A. VIATTE, dans *L'Europe en formation*, janvier 1970).

1. *Vie et Langage*, n° 148 (juillet 1964), p. 414.

2. 4^e série, Gembloux, 1967, pp. 360 ss.

hors de France, mais pour qu'on leur donnât un nom collectif, il a fallu attendre qu'on s'avisât de l'existence entre eux d'un lien spirituel né de l'usage d'une même langue porteuse de certaines valeurs de civilisation et de culture. Or, comment ce lien se serait-il formé, sinon dans et par la certitude que l'idée française pouvait être vécue autrement encore qu'en étant citoyen français ? C'est là le fait nouveau surgi au lendemain de la dernière guerre mondiale, lorsque des pays colonisés par la France et d'autres où le français s'était implanté ont accédé à l'indépendance, tout en décidant que la langue de leurs anciens maîtres deviendrait leur langue officielle à eux, leur langue de communication nationale et internationale. Toute une partie de l'Afrique a ainsi basculé dans une... francophonie (comment dire autrement ?) qui n'aurait pu se dégager à partir de pays comme la Belgique ou la Suisse, trop proches voisins de la France. Il a donc fallu le contraste des ethnies et des nations pour que s'accomplît une nouvelle fois le prodigieux destin que saluait le poète des Gaules, quand il s'adressait à Rome, mère du latin unificateur de l'Empire : *Fecisti patriam diversis gentibus unam*. La conscience de cette patrie nouvelle fédérée au milieu du XX^e siècle par la langue française, c'est de cela que témoigne la fortune de la francophonie. Et cette fortune se réalise non seulement dans cette partie du monde français à présent distincte de l'Hexagone, mais également dans l'Hexagone lui-même. Car ce nom que s'est choisi la métropole repliée sur ses frontières géographiques signifie, on serait peut-être tenté de l'oublier, que la francophonie, c'est aussi l'affaire de la France qui a compris qu'en donnant au monde la langue française, elle ne pouvait garder pour elle le monopole de la francité.

Dans un discours qu'il prononça devant notre Compagnie, Pierre Emmanuel louait ceux qui travaillent « à réconcilier la France et la Francophonie ». Je serais heureux, quant à moi, si, en faisant rentrer la francité dans le giron de la francophonie, mon modeste propos pouvait réconcilier, dans l'usage honnête de notre langue, ces deux mots. Deux mots-clefs chargés d'un sens qu'il nous appartient tous d'illustrer, mais dont vous êtes désormais, Monsieur le Président, le premier responsable devant l'Histoire.

Réponse de M. le Président SENGHOR

Le Président Senghor, dans une improvisation qu'il prolongea jusqu'à dépasser très amicalement l'horaire prévu par le protocole, loua tout d'abord une « gentillesse belge » et fit allusion au Grand Prix des Biennales de Poésie, qui, décerné en septembre, lui avait été remis le matin même, au Palais royal, par une délégation du jury que conduisait M. Arthur Haulot. Enchaînant ensuite avec les propos de M. Maurice Piron, il en vint aux faits de langue ; il releva leur évolution rapide, signalant au passage tel indice comme celui de la « minusculation » : on écrit aujourd'hui « le président de la république », et c'est très bien... Le francophone, dit-il, est un pionnier qui rencontre tous les jours des expressions à acclimater, des occasions d'enrichir la langue. Une telle aventure doit raison garder, et la raison est de ne pas perdre de vue les guides sûrs qui signalent la ligne de partage entre l'extension moderne et la licence sans contrôle ; à plus d'une reprise, en référence à un tel guide, M. Léopold Sedar Senghor cita M. Maurice Grevisse. Il donna des exemples de cet élargissement du lexique auquel tendent plus volontiers encore que les autres les pays neufs de la Francophonie. Le Sénégal, par exemple, après consultation du Conseil international de la Langue française, adopte le mot « gouvernance » pour désigner les services d'administration d'un gouverneur, et pense à « primatie » pour les services d'un Premier ministre.

Quant à la double présence des mots « francophonie » et « francité », M. Senghor dit n'avoir rien à reprendre à l'étude de M. Piron, qu'il félicita vivement de sa recherche étayée de solides constatations historiques et riche de découvertes amusantes. M. Senghor indiqua que selon lui « francophonie » provient de l'anglais, par « francophone », adapté de « frenchspeaking ». C'est en 1966 que M. Senghor s'aperçut que le Canada employait « francité », vocable auquel il ne fit pas de résistance. Mais il lui semble qu'alors que « francophonie » traduit l'idée d'une collection des

pays qui emploient la langue française, dans « francité » on trouve l'aspiration à un certain génie commun de la pensée, — génie cartésien ?

Le Président termina en évoquant les possibilités de la solidarité eurafricaine, qui pourrait, entre l'Est et l'Ouest, et pour le plus grand bien de la paix universelle, constituer une monde intermédiaire de 500 millions d'habitants.

SÉANCE PUBLIQUE DU 7 NOVEMBRE 1970

RÉCEPTION DE M. MARCEL LOBET
ET DE Mgr CHARLES MOELLER

Réception de M. Marcel Lobet

Discours de M. Albert AYGUESPARSE

Monsieur,

Ne soyez pas étonné si, tout au long de ce discours, je vous donne du « monsieur ». Tel est l'usage. Si libérale qu'elle soit, notre Compagnie, vous vous en serez déjà aperçu, reste attachée à un certain cérémonial. Ainsi s'explique peut-être le grand honneur qui m'échoit aujourd'hui, celui de vous recevoir. Parmi nos éminents collègues, il s'est trouvé sans doute quelqu'un pour se rappeler, avec un grain de malice, les deux premiers vers du poème d'Aragon, *la Rose et le Réséda* ; ou bien s'est-on bonnement souvenu que je me mêle de critique littéraire depuis bientôt un demi-siècle et que j'essaye, comme vous, dans une mesure plus modeste, de deviner et de définir le destin de notre littérature. Mais ce qui n'a jamais été pour moi qu'une aimable pratique d'amateur est apparu bien vite, chez vous, comme une vocation impérieuse. Toujours est-il que me voilà chargé par nos pairs de parler de votre œuvre et des raisons qu'elle nous a données de vous appeler à siéger parmi nous. Cette œuvre n'est point de celles qu'on peut résumer en quelques appréciations conventionnelles. Diverse, profuse, elle révèle un écrivain au talent sûr et un esprit plein de ressources et de persévérance. Mais je dirai plus loin et à loisir ce que je pense de l'œuvre et de l'écrivain.

Vous êtes né à Braine-le-Comte le 28 juin 1907. Vous avez soixante-trois ans, le bon âge pour faire un académicien. Aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, cette consécration ne va pas sans quelques inconvénients. Vous entrez à l'Académie au moment même où rien n'est contesté comme l'Académie, et pourtant c'est l'âme légère et le cœur tranquille que vous venez nous rejoindre — qu'on me pardonne mon irrévérence — sur ce cocotier que secouent des mains impatientes.

Votre enfance sera celle d'un petit villageois qui connaîtra l'odeur émouvante de l'aube et du crépuscule, le goût du vent et la saveur de l'herbe mâchonnée, qui interrogera le ciel et ses nuages, la terre et ses sources. Vous saccagerez les vergers, Monsieur, vous vous enfoncerez au cœur des bois, mais cela ne vous empêchera pas d'être compté parmi les meilleurs élèves des divers collèges où vous passerez. Enfant d'abord, puis adolescent, c'est à travers tout le Hainaut que vous nomadisez. De là vient sans doute votre tendresse pour le beau et pathétique pays hennuyer auquel vous rattachent les plus anciennes racines familiales.

Comme chacun de nous, vous avez commis des poèmes. « Mon premier poème, avez-vous écrit, me fut inspiré à Haine-Saint-Pierre par une haute flamme d'usine qui, chaque nuit, illuminait de ses volutes la désolation d'un coron. » Votre *premier* poème ? Cela signifie donc que vous en avez écrit d'autres. Mais vous ne vous êtes pas laissé aveugler par les sortilèges de la poésie. Vous n'en faites d'ailleurs aucun mystère ; vous m'avez avoué que, très jeune, vous avez eu la certitude que votre vocation était celle du critique.

Au vrai, vous avez toujours eu le goût, ou mieux, l'amour de la chose littéraire ; le mot n'est pas trop fort, même s'il vous déplaît. Pour susciter cette passion qui sommeillait en vous, il ne fallait qu'un appel venu de l'extérieur, la découverte d'une œuvre où vous vous seriez reconnu. Cette découverte, qui ressemble à un coup de foudre, vous n'allez pas tarder à la faire, et son retentissement se prolongera à travers tous vos écrits. « Quel jeune homme n'a trouvé, dites-vous, au sortir de l'adolescence, à l'âge des ferveurs spontanées, le livre inconsciemment attendu, pour qui il réservait secrètement toutes les grâces

d'accueil, le livre qui étreint et arrache l'adhésion de l'être entier, le livre qui prend vie dans le cœur et qu'on ne pourrait renier sans déchirement ? » Ce livre qui « arrache l'adhésion de l'être entier » ne sera pas *les Fleurs du mal*, ni *Une saison en enfer* ou *les Chants de Maldoror* sur lesquels vous vous pencherez longuement plus tard, ni *Alcools* ou *l'Annonce faite à Marie*. Ce sera *Sous le soleil de Satan*, ouvrage — je vous cite encore — « pénétrant comme un météore parmi les murs gris de notre collège », et vous ajoutez : « *Sous le soleil de Satan* nous délivrait, étanchait notre soif d'absolu, et cela suffisait à notre curiosité d'âme ». La chance n'a pas été donnée à tout le monde d'avoir, au collège ou au lycée, un professeur peu conformiste qui lise et commente en classe des passages de *Sous le soleil de Satan*. Je n'étonnerai personne si je rappelle que votre premier article de critique littéraire, publié dans *la Nouvelle Équipe*, était consacré au roman de Bernanos.

A cette époque, *la Nouvelle Équipe*, que dirigeait l'entrepreneur Yvan Lenain, était peut-être la seule revue catholique qui défendît avant la lettre une manière d'œcuménisme littéraire et philosophique. A *la Nouvelle Équipe*, vous rencontrez Adrien Jans ; vous devenez des amis et vous n'avez cessé de le rester, si bien qu'on vous retrouve ensemble au *Soir*, et aujourd'hui à l'Académie.

Comme beaucoup de jeunes écrivains, vous avez fait vos premières armes dans une revue. A peine entré à *la Revue belge*, vous en devenez le secrétaire de rédaction. Vous voilà pris dans l'engrenage. Le moins qu'on puisse dire de votre activité à *la Revue belge*, c'est qu'elle fut pour vous un précieux apprentissage, la pierre de touche de votre talent. Elle vous a permis de découvrir les richesses natives d'un style qui ne cessera de gagner en force et en finesse, qui deviendra entre vos mains cet outil précis et sensible grâce auquel vous aborderez tous les genres littéraires en écrivain accompli.

Il advint qu'un jour Roger Kervyn de Marcke ten Driessche vous parla et vous fit faire la connaissance d'un prêtre qui écrivait des poèmes d'une simplicité candide et des textes d'une prose lumineuse. Camille Melloy fut pour vous le poète que seule « intéresse la découverte des trésors de l'âme ». Dans une

étude où s'affirment vos dons d'essayiste et avec laquelle vous entrez de plain-pied dans la critique littéraire, vous comparez à fort bon escient l'auteur de *Retour parmi les hommes* à Guido Gezelle et à Francis Jammes. Dicté à la fois par l'amitié et par l'admiration, ce premier livre — on s'en apercevra plus tard — constitue l'amorce de la substantielle suite d'essais où vous vous êtes attaché à analyser quelques-uns des phénomènes les plus signifiants et les plus déroutants de notre littérature. Ou je me trompe fort, mais c'est dans cette monographie, solide et déjà brillante, que vous employez pour la première fois la saisissante formule, *Chercheurs de Dieu*, qui deviendra le titre de l'un de vos meilleurs essais et qui résume l'essence même de votre œuvre.

Écartelé entre les innombrables travaux qu'exige votre tâche de secrétaire de rédaction à *la Revue belge*, chaque jour vous remettez au lendemain les fastueux projets qui hantent votre esprit. De *la Revue belge* vous émigrez à *l'Indépendance belge*, et ce passage de la presse périodique à la presse quotidienne va donner à votre activité une nouvelle orientation, inattendue et combien fructueuse.

En ce temps déjà lointain — nous sommes à la veille de la deuxième guerre mondiale — dans les salles de rédaction on parlait de plus en plus souvent de la libération des peuples coloniaux. Des vocables étranges, rébarbatifs, voire inquiétants, tombaient sous les téléscripteurs : Istiqlal, Maghreb, Destour, Néo-Destour. Chargé de décrypter ces appellations, de déchiffrer les réalités politiques, géographiques et sociales qu'elles recouvraient, vous devenez bientôt le spécialiste des affaires arabes de *l'Indépendance belge* et, de découverte en découverte, vous vous familiariserez avec une civilisation millénaire perdue aux confins des déserts de sable. Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois que le journalisme pèsera sur votre inspiration et sur votre travail littéraire. Par le détour de l'information journalistique, vous venez de déceler, enfouies sous les souvenirs historiques, une littérature et une poésie restées vivaces, éclatantes, dont vous vous attacherez à faire connaître et admirer la splendeur retrouvée.

Ainsi vient s'insérer dans votre œuvre ce qu'on pourrait appeler la veine arabe. Bien que fortuite, elle n'en sera pas

moins d'une étonnante fécondité. La guerre, qui a interrompu votre activité de journaliste, va vous permettre assez paradoxalement de composer un large éventail d'œuvres où voisinent un choix des plus beaux poèmes de Camille Melloy, une introduction à la poésie musulmane (*Au seuil du désert*), des contes arabes et plusieurs récits historiques qui relatent les exploits des Croisés et des Templiers. Si captivants que soient ces ouvrages, ce ne sont là que travaux occasionnels ; au demeurant, ils n'obéissent pas à vos préoccupations majeures. Ce que vous avez à dire, vous l'exprimerez plus tard, dans un ensemble de onze études critiques, écrites, elles, en marge du cycle islamique, et que vous coifferez avec bonheur d'un titre qui atteste l'ambition de votre propos, *Chercheurs de Dieu*.

Sous leur disparate, ces études présentent une grande unité d'inspiration, et les écrivains que vous avez réunis dans ce livre vous sont tous également chers. Vous y faites voisiner Pascal, Racine, Baudelaire, Rimbaud, Péguy, Bloy, Rivière, Bernanos, Rilke, Dostoïevski et Claudel qui sont, à vos yeux, d'irremplaçables éveilleurs de conscience. Ces écrivains ont connu l'inquiétude métaphysique et appartiennent à une même famille spirituelle. Parmi les centaines d'auteurs que vous avez lus, commentés et jugés — car vous avez été et êtes resté, Monsieur, un insatiable liseur —, dans votre œuvre, qui présente comme la montagne, un côté soleil et un côté ombre, ils ont pris place sur le versant le plus ensoleillé.

Attardons-nous d'abord sur ce versant lumineux ; c'est le plus accessible et c'est aussi, selon l'ordre chronologique, celui que vous avez abordé en premier.

Chercheurs de Dieu, comparé à *la Ceinture de feuillage* et au *Feu du ciel*, apparaît comme une œuvre sans mystère, de facture toute classique. Mais ce n'est là qu'un faux semblant, car le lecteur y a tôt deviné, sous l'apparente simplicité du style, la témérité de votre dessein. Et quand vous inscrivez *Chercheurs de Dieu* en tête de vos essais critiques, ce n'est pas par hasard. Ce livre a une fermeté de ton que je place très haut, une droiture de jugement qui éclate dans chacune des pages. « Moins que de critique, il s'agit ici de témoignage », affirmait Daniel-Rops. Il ne se trompait pas, et votre témoignage est resté aussi limpide

qu'il y a trente ans, lorsque vous le jetez sur le papier, d'une plume frémissante et inspirée.

Chercheurs de Dieu paraît en 1941, aux heures les plus sombres de l'Occupation. Cette route hautaine que vous venez d'ouvrir, vous l'abandonnez pour entamer votre cycle arabe, et il faudra attendre la fin de la guerre pour que vous repreniez le chemin de la critique. Vous nous donnez alors un essai intelligent, mais tout compte fait, quelque peu conventionnel, *la Poésie et l'Amour*, et vous crayonnez allégrement de Daniel-Rops un portrait de bon aloi, ce qui indique que vous avez de la suite dans les idées, et que la critique reste une de vos préoccupations constantes. Il serait pourtant excessif d'affirmer de ces deux ouvrages qu'ils expriment une forme achevée de votre talent. Vous retrouverez votre rigueur, votre originalité véritable dans *la Science du Bien et du Mal*. Là vous êtes vraiment vous-même, vous rejoignez la ligne profonde de votre inspiration, vous rentrez dans votre domaine de prédilection. De but en blanc, vous affirmez votre volonté de vous en tenir aux problèmes de la connaissance de l'homme et à la valeur humaine du témoignage littéraire. Je vous cite : « Il y a toute une part de la littérature actuelle qui se situe en dehors des perspectives de ce livre. L'engagement, la littérature orientée vers le politique ou vers le social et les succès saisonniers ou commerciaux relèvent de la contingence et non de l'absolu ». Vous précisez ainsi, dès le départ, les thèmes et la fin de votre activité critique, et vous ne cesserez d'établir une distinction de plus en plus sévère entre ce contingent et cet absolu, entre le bien et le mal, entre les écrivains qui décrivent le mal pour le condamner et ceux qui le peignent par complaisance. La science du bien et du mal reste pour vous la raison d'être de la littérature. Votre essai est bâti en fonction de ce postulat et c'est comme de biais que vous y abordez les techniques romanesques et les problèmes purement littéraires. Dans les dernières pages, vous reprenez sous un angle nouveau l'exégèse amorcée dans *Chercheurs de Dieu*, celle des auteurs que vous placez en tête de votre hiérarchie personnelle ; mais, détail curieux, Mauriac occupe maintenant la place de Jacques Rivière.

Sans être votre maître livre, *la Science du Bien et du Mal* marque une étape décisive de votre activité littéraire. Vous

venez de pénétrer au cœur même du procès que vous avez engagé contre certains courants littéraires, et vous n'hésitez pas à jeter dans le débat des données qui remettent en question le sens et le destin de la littérature. Mais hélas ! une fois de plus, vous allez fausser compagnie à ceux qui vous suivaient sur cette voie royale. La guerre finie, vous avez repris votre métier de journaliste, et vers les années 55 nous vous retrouvons, vous, Monsieur, le contempteur du mal, du côté de la place Pigalle, dans les studios et les écoles de ballet où le directeur de votre journal vous envoie pour vous initier à l'art de la danse. Pendant cinq ans, vous écrirez uniquement des ouvrages consacrés à la danse. Bien que vous n'en tiriez aucune gloire, vous avez découvert Béjart quand personne encore ne parlait de ce prestigieux chorégraphe.

Des cinq livres que vous consacrez à la danse, *le Ballet français d'aujourd'hui* est celui où vous poursuivez la chronique des mœurs de ce temps, votre propos essentiel. Je n'ai pas eu comme vous le privilège de fréquenter les milieux de la danse, milieux plus fermés qu'on ne l'imagine aux ardélions et aux indiscrets. Je ne m'attarderai pas à ces ouvrages bien faits, parfois savants, mais qui n'ont qu'un lien fort mince avec la littérature. Pas plus que sur la période islamique de votre œuvre, je ne vous chercherai querelle sur cet intermède chorégraphique ; je les tiens pour de vénielles infidélités à votre véritable vocation. Mais en 1960, vous revenez à vos problèmes majeurs avec *J.-K. Huysmans ou le Témoin écorché*. Que l'œuvre de Joris-Karl soit une œuvre exemplaire pour l'espèce de démonstration que vous avez entreprise tombe sous le sens. Elle offre précisément ces deux versants que vous vous attachez à délimiter dans la littérature contemporaine, le versant noir et luciférien, qui va jusqu'à la conversion de Joris-Karl, et le versant radieux de la foi chrétienne. *J.-K. Huysmans ou le Témoin écorché* est sans doute celui de vos livres que je préfère. Une vie généreuse y circule, et le brillant essayiste que vous êtes a su montrer, sans jamais verser dans le pathos, l'homme déchiré qu'était Joris-Karl. Il vous a suffi pour cela d'analyser son œuvre, puisque c'est dans son œuvre que s'est accompli ce personnage déconcertant. Alors qu'on le croyait tombé dans le décri, par un insigne retour

des choses, il aiguise la curiosité des connaisseurs, suscite des admirations et des ferveurs nouvelles. Maniaque, atrabilaire, misogyne, pessimiste, l'homme de la vie quotidienne ne sortait pas du commun. On sait qu'au lendemain de sa conversion qui se fit en une nuit, l'auteur de *Là-bas* se rendit à son bureau du ministère comme tous les jours. A ceux qui s'en étonnèrent, il donna cette réponse pour le moins surprenante : « La conversion, c'est un changement d'aiguillage, mais le train reste le même ». Vous décrivez fort bien comment ces médiocres vertus vont le pousser à se dépasser et à favoriser son passage du réalisme au mysticisme, de « la culture de l'esprit à la culture de l'âme », pour reprendre vos termes, et comment l'art a été pour Huysmans une issue efficace et salutaire.

Votre essai sur Joris-Karl démontre — s'il était encore nécessaire de le démontrer — que le problème de la connaissance littéraire est avant tout celui de l'homme, que l'essentiel pour un écrivain est d'atteindre, à travers son œuvre, la signification de la vie.

La lecture de vos derniers ouvrages va indiquer à suffisance comment la littérature deviendra pour vous l'instrument privilégié de la recherche du bien et du mal. Cette métamorphose apparaît en pleine lumière lorsque vous vous attachez à cerner l'œuvre d'écrivains aussi différents que Rimbaud et Kafka, que Baudelaire et Julien Green, que Dostoïevski et Sartre. « On part de l'art pour l'art, dites-vous, et on débouche toujours sur l'art pour l'homme. » L'art pour l'homme, l'expression est heureuse, mais surprend. De fait, à mesure que vous élargissez votre champ d'investigation, vous glissez de l'esthétique à l'éthique parce que, de plus en plus, importent à vos yeux le contenu humain et la portée morale d'une œuvre. Ainsi s'explique votre curiosité de la littérature que j'appellerai de confiance, et que vous vous soyez attaché à analyser, dans *Écrivains en aveu*, quelques-uns des nombreux auteurs qui ont fait le récit de leurs errements et de leurs fautes sous la forme d'une confession ou d'un journal intime. Certes, vous vous défendez de faire délibérément profession de moraliste, mais dans les ouvrages des écrivains que vous choisissez, c'est surtout le cheminement du bien vers le mal, ou inversement, du mal vers le bien qui vous

passionné. Et cette préoccupation va devenir une constante de votre réflexion, l'étoile polaire de vos itinéraires dans ce domaine bien départagé de la littérature. En somme, la grande affaire, en l'occurrence, serait de savoir s'il sied de juger les œuvres littéraires sous le rapport de cette notion du bien et du mal, et dans quelle mesure un auteur qui s'attache à peindre le mal à travers ses personnages doit être considéré ou non comme un écrivain luciférien. Dans cet ordre d'idées, oserais-je vous rappeler, Monsieur, que Mauriac, que vous rangez parmi vos chercheurs de Dieu, avoue, dans *le Romancier et ses personnages*, qu'il ratait (c'est son propre terme), qu'il ratait presque toujours ses personnages vertueux, et que plus il s'efforçait d'élever leur niveau moral, plus ces personnages « se refusaient obstinément à toute espèce de grandeur » ? Vous devrez en prendre votre parti : les écrivains, même les écrivains bien pensants, ne sont pas de purs esprits.

Il reste que *Écrivains en aveu* nous éclaire singulièrement sur vos intentions. A ceux qui s'étonnaient de trouver côte à côte saint Augustin et Kafka, Abélard et Gide, François Villon et Marie Noël, vous répondiez qu'ils « sont contemporains par la chair, par le cœur et par l'âme ». Personne ne s'y est trompé : vous placez la littérature d'aveu, confession écrite ou journal intime, bien au-dessus du roman. Celui-ci, selon vous, laisserait toujours l'impression superficielle d'un jeu, alors que « les confessions, fussent-elles timides, incomplètes ou sans repentance », font participer le lecteur à une révélation plus véridique de l'homme. Pour ma part, je n'ai pas votre assurance. Je crois que beaucoup de narcissisme, de gratuité et même d'hypocrisie peuvent s'introduire dans une confession ou tout au long des pages d'un journal intime. Et je ne parle pas ici des innombrables fragments caviardés mentalement. Les exégètes et les historiens, amenés à confronter les faits et la version qu'en donnent certains de vos « écrivains en aveu », ne laissent pas d'être interdits par les inexactitudes, les lacunes, les travestissements et les rétractations qui altèrent et gauchissent, consciemment ou non, maints récits intimes. Vous savez comme moi que les mots, les phrases, les images, en mettant les choses au mieux, ne sont que des reflets fallacieux de notre conscience, les débris

ambigus de nos naufrages intérieurs. Permettez-moi donc, Monsieur, de ne pas partager toute la confiance que vous placez dans cette littérature de confession. Si un journal intime ou une confession peuvent être d'une vérité exemplaire, bouleversante, ils peuvent aussi n'être qu'un habile amalgame de sincérité et de rouerie, de réalité et d'artifice. Vous-même en apportez la preuve dans les pages que vous consacrez à Chateaubriand, à Benjamin Constant, à Stendhal, aux meilleurs écrivains français du XIX^e siècle. Où finit la vérité, où commence le mensonge dans *Mémoires d'outre-tombe* ? Dans quelle mesure madame de Staël est-elle Corinne ? Benjamin Constant se décrit-il sans retouche dans *Adolphe* ? Est-ce dans *la Vie de Henri Brulard*, dans *Souvenirs d'égotisme* ou dans son *Journal* qu'il faut chercher le vrai visage de Stendhal ? Des critiques, et non des moindres, nous assurent que nous aurions les meilleures chances de le découvrir dans *la Chartreuse de Parme*. Et Martineau nous rappelle que « peignant Lucien Leuwen à sa propre ressemblance, Beyle se souvient de ce qu'il était lui-même à vingt ans ». Mais pas plus que Chateaubriand et que Benjamin Constant, Stendhal ne trouve grâce à vos yeux puisque vous l'accusez d'élever l'hypocrisie à la dignité de l'art. Et, dans *la Ceinture de feuillage*, vous n'hésitez pas à rapprocher du marquis de Sade le vendéen et très catholique Barbey d'Aureville, à embarquer dans la même galère Musset et Jouhandeau, Verlaine et Valéry Larbaud.

Pour user d'une image familière, je dirai que *Chercheurs de Dieu* est l'aubier de cet arbre de la connaissance du bien et du mal autour duquel chacune de vos œuvres importantes va ajouter un cercle. A peine venez-vous, dans *la Science du Bien et du Mal*, de préciser l'esprit et le but de votre activité critique que, dédaignant les écrivains d'imagination, vous entreprenez, dans *Écrivains en aveu*, de décrire la genèse et le déroulement psychologique de la confession littéraire. Vous quittez les grandes eaux lustrales des classiques pour vous aventurer dans un univers de ténèbres. Vous ne soupçonnez pas les abîmes que vous alliez sonder.

Mais vous vous engagez toujours plus avant. Déjà, dans les études de *la Ceinture de feuillage*, vous gardez vos distances à

l'endroit de la critique traditionnelle. Vous ne craignez pas de rompre avec les admirations moutonnières, de remettre en cause, non le talent d'écrivains réputés, mais leur valeur spirituelle et leurs apports éthiques. Que Rimbaud, le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, l'inspirateur du « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », qui va pousser la poésie dans l'hermétisme et la révolte, ait échappé à votre férule, que vous vous soyez abstenu de faire passer son génie sous la toise commune, me réconcilie avec la sévérité de certains de vos jugements.

Votre dernier essai, *le Feu du ciel*, va couronner un infatigable travail de chercheur, de critique, de clinicien de la littérature. Il est juste que tant d'efforts pour élucider la confusion littéraire aboutissent à cette œuvre d'une cohérence remarquable dont on ne peut qu'admirer la richesse de pensée, l'extrême rigueur intellectuelle. Moment plénier qui marque le point culminant de votre réflexion. Intraitable sur ce que vous tenez pour sacré, pénétrant et tenace, vous flétrissez dans *le Feu du ciel* le nihilisme spirituel, l'érotisme sordide et systématique, la démission de l'intelligence, toutes les puissances négatives qui, à vous entendre, régissent les lettres d'aujourd'hui. Vous vous interrogez sur la place que Dieu occupe encore dans la littérature française contemporaine, car vous ne pouvez concevoir une littérature dont serait absente l'idée de Dieu.

Quand on dresse le palmarès des écrivains que vous passez au crible, on reste surpris de constater que se trouvent rassemblés là les créateurs les plus originaux de la littérature moderne. Vous vous êtes attaché à établir comment chacun de ces écrivains a été amené à utiliser les ressources de son art pour dénaturer, sinon pour détruire, quelques-unes des valeurs permanentes de la littérature. Voilà trente ans que vous luttez contre ce laxisme. Très tôt, vous avez pressenti la gravité d'un phénomène qui remet en cause, non seulement les formes de la littérature, mais sa raison d'être et son avenir. Vous n'avez pas hésité à tourner le dos aux critiques qui, se voulant au goût du jour, applaudissent à cette entreprise de destruction du langage et des lois de la création littéraire.

Que cette crise de la littérature soit cruciale et, à travers elle, la crise de toute la culture, vous avez été parmi les premiers

à le comprendre. Comment — je vous cite encore — comment « le roman sans romanesque, le poème sans poésie, la théologie sans la foi, finissent par composer un humanisme sans l'homme », vous en faites la démonstration dans ce livre. Cette entreprise où l'intelligence critique et l'imagination vont de pair, vous la menez à bien dans *le Feu du ciel* avec une parfaite sûreté. Je partage vos admirations, mais souffrez que je ne souscrive pas à tous vos verdicts, souvent sans appel. Pour séduisante qu'elle soit, votre dialectique ne me convainc pas toujours. On peut être académicien, Monsieur, et admirer l'originalité presque insolente d'un Mandiargues, prétendre sans déchoir que l'œuvre de Jouhandeau, plus qu'un fastidieux assemblage de ressassements, est une confiance inquiète, une méditation sur le mystère de la vie.

Vous avez écrit quelque part que la critique n'est pas une activité créatrice, mais dans *le Feu du ciel* vous revenez fort sagement sur ce que votre affirmation avait de catégorique. Il est de fait que la critique et les critiques, « ces notaires de la littérature », comme les appelle par dérision Albert Thibaudet, n'ont pas toujours eu la cote d'amour. Dans une lettre à Louise Colet, Gustave Flaubert les traite de « misérables » et soutient qu'il se fait fort de démontrer que la critique « ça ne sert à rien qu'à embêter les auteurs et à abrutir le public, et qu'on fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art ».

S'il n'est de véritable créateur que celui qui ajoute quelque chose à ce qui existe, je puis vous rassurer, Monsieur, vous avez ajouté quelque chose d'inédit à notre littérature critique. Depuis *la Science du Bien et du Mal*, qui est en quelque sorte le point de départ de votre féconde activité d'essayiste, vous n'avez cessé de combattre les méfaits d'une littérature de laboratoire. Vous avez placé les créateurs et leurs œuvres sous un éclairage nouveau. Votre intransigeance est celle d'un passionné ; elle a les vertus et les défauts de toute intransigeance, car vous allez bravement jusqu'au bout de vos convictions. Celles-ci vous conduisent à dénoncer les snobismes littéraires. Fort bien, encore qu'un certain snobisme aide parfois au succès des nouvelles écoles. Mais je ne vous suivrai pas dans votre condamnation du surréalisme et de ses plus brillants continuateurs. Parmi eux, je le sais, se trouvent quelques-uns des écrivains dont l'œuvre

encourt de votre part la réprobation la plus formelle : Georges Bataille, Pierre Klossowski, Michel Leiris, Pieyre de Mandiargues, Antonin Artaud et, à leurs côtés, Marcel Jouhandeau, Jean Genet, Samuel Beckett et Le Clézio. La belle brochette de talents que voilà ! Mais je m'arrête ici. Pour rien au monde, je ne voudrais laisser croire que c'est une noise que je vous cherche.

Paul Souday, qui savait de quoi il parlait, affirmait que « si la littérature est la conscience de l'humanité, la critique est la conscience de la littérature ». De *Chercheurs de Dieu* au *Feu du ciel*, vous avez défriché de nombreux domaines de la littérature française. Vous avez navigué à contre-courant, vous avez défié les modes, les consignes de clans, les camaraderies de chapelles. Avec un optimisme que les menues déceptions du métier n'ont pas réussi à entamer, vous avez édifié un système critique à la fois sagace et solide, et, survolant les sommets de la littérature actuelle, vous vous hasardez même, dans votre prochain ouvrage, à désigner « les classiques de l'an 2000 ». La fortune chérit les audacieux, et je n'ai aucun mérite à prédire ici que l'avenir vous donnera raison.

Léon Thoorens vous a appelé « un curieux de naissance, un flâneur ». Un curieux, soit, vous l'êtes, et j'entends que vous le restiez. Mais un flâneur ? A ce jour, vous avez publié quatorze essais, un roman, quatre ouvrages de littérature enfantine, quatre ou cinq monographies, six études historiques, c'est-à-dire quelque trente volumes. Voilà qui est d'un singulier flâneur, et je vous sais plein de projets, travaillant à plusieurs manuscrits, écrivant des préfaces, collaborant aux meilleures revues littéraires. Il ne me reste plus, Monsieur — et je suis sûr d'exprimer le sentiment unanime de notre Compagnie — qu'à vous souhaiter de flâner longtemps de la sorte, pour notre plaisir et pour le plus grand profit de notre littérature.

Discours de M. Marcel LOBET

Mes chers confrères,

Dans une chronique intitulée « Chez nos immortels », Albert Guislain rappelait à ses lecteurs, il y a plus de vingt ans, que si votre compagnie n'a emprunté à l'Académie française ni l'épée, ni l'habit vert, ni le chapeau à plumes, elle imite la Grande Dame du quai Conti dans le rite de l'arc et de la cible. Il convient de « saluer publiquement, solennellement, le nouvel élu d'un tir serré de flèches solidement empennées ». Les traits décochés ainsi sont soigneusement mouchetés, précisait le futur académicien, et « il s'agit d'atteindre par l'élégance les extrêmes limites de l'anodin ». En outre, disait-il encore, « l'Académie ne délègue ses pouvoirs qu'aux plus habiles et aux plus réputés d'entre les tireurs ». Enfin, le saint Sébastien qui subit l'épreuve ne doit pas cesser de sourire.

Toutes les conditions étant remplies en ce rencontre, comme disait la langue classique, j'ai admiré avec vous l'adresse de l'archer et, respectueux des rites, je n'ai pas frémi sous les flèches indolores gentiment dardées par Albert Ayguesparse. Ne me croyez pas pour autant impassible à l'exemple des innombrables Sébastiens de l'histoire de l'art, stoïques au point d'être absents. Je suis profondément sensible à l'honneur que vous me faites en me recevant aujourd'hui, en cet aréopage où ma gratitude a été précédée par l'admiration et par l'amitié.

Dans son *Journal*, Jules Renard, contestataire de la Belle Époque, donnait de l'Académie française cette définition, acide comme raisin trop vert : « Le commun des Immortels ». Si je partage le scepticisme universel touchant l'immortalité littéraire, je me sens fort honoré d'appartenir à une communauté où voisinent tant de talents qui se complètent et s'harmonisent dans la variété des disciplines.

C'est pourquoi ma reconnaissance est vive devant la générosité de votre accueil. Votre compagnie porte un nom particulièrement cher à un homme qui a voué toute sa vie à la défense de la langue et de la littérature françaises. Je suis heureux de

siéger parmi des écrivains dont je partage depuis longtemps les soucis et les joies, dans la lutte que notre littérature française de Belgique mène pour le maintien d'une civilisation de source latine et méditerranéenne. Avec vous je m'efforcerai, selon le vœu de notre Richelieu, Jules Destrée, de garder le trésor spirituel de la langue française « avec amour et piété ». Ceci est le rite du « grand serment », et nul ne me blâmera, je crois, de lui conférer une certaine gravité.

Mesdames, Messieurs,

Il est un autre rite, non moins « piquant » que celui de la flèche : je me suis découvert beaucoup d'affinités avec l'homme à qui j'ai l'honneur de succéder. S'il faut sacrifier ici aux sciences humaines en remontant à nos sources, je dirai qu'Albert Guislain et moi nous sommes nés à dix-sept années d'intervalle, et qu'il y a exactement dix-sept kilomètres entre nos villes natales. (« Arcane 17 », eût dit André Breton, fort éloigné cependant des connivences académiques.) Nos enfances éclosent au temps de « la douceur de vivre ». Entre Hal et Braine-le-Comte, la frontière linguistique évoque alors la forêt charbonnière beaucoup plus que les luttes tribales.

Au bout du jardin paternel, la voie ferrée Bruxelles-Paris est une précoce « invitation au voyage ». De fait, Hal et Braine-le-Comte sont les premiers jalons sur la route des pèlerinages littéraires qui nous conduiront plus tard, Albert Guislain et moi, vers la Mecque parisienne. Le long du même ruban ferroviaire, le Barnabooth des trains rapides d'avant-hier pouvait saluer les villes natales d'autres académiciens nés dans le Hainaut : Charles Plisnier à Ghlin, George Garnir et Charles Bertin à Mons, Louis Piérard à Frameries relèvent de cette « géographie cordiale » de la Picardie.

Poursuivons, si vous le voulez bien, ce que j'appellerai, après Marie Gevers, le « plaisir des parallèles » et feuilletons, à l'exemple de Suzanne Lilar, mon petit « journal d'un analogiste ».

La vallée de la Senne nous a conduits, Albert Guislain et moi, vers Bruxelles où un destin mystérieux nous a fait collaborer simultanément aux mêmes journaux. Nous sommes entrés la

même année (1937) à l'*Indépendance belge*, rue des Sables, — au numéro 17, si j'ose insister sur le chiffre fatidique. Je fourbissais là mes premières armes de journaliste, en passant notamment des « chiens écrasés » au palais de justice où j'ai assumé le compte rendu d'un des grands procès politiques provoqués par le rexisme. De son côté, Albert Guislain, maître du Barreau depuis plusieurs lustres, apportait au journal plus que centenaire la jeunesse allègre de ses « Billets de Gil Blas ». J'ai retrouvé une photographie de ces années de l'immédiat avant-guerre où Albert Guislain s'était joint à notre équipe rédactionnelle pour fêter, je crois, le premier anniversaire d'une *Indépendance belge* rénovée. Autour d'une table démocratique, dans un restaurant de l'Îlot sacré, Gil Blas fraternisait avec René Hilaire, Henri Fast, Paul Baar, Jean Milo, Antoine Seyl, Alice Libert et d'autres encore. Parmi les convives de ces agapes figurait notre grand aîné, Charles Bernard, avec qui je devais rejoindre la *Nation Belge* au lendemain de la Libération.

La paix revenue, j'ai retrouvé Albert Guislain au cours d'un reportage qui nous entraîna, un jour, sur les routes du Hainaut, vers le château de Chimay. Nous échangeions des notes prises au vol, comme il est d'usage entre confrères de la presse. Sans nous douter que, plus tard, il nous arriverait de nous succéder, au *Soir*, pour l'article de fond qu'on appelait autrefois le « Premier Bruxelles », à cette même place où plusieurs académiciens actuels escortent l'actualité en commentant tour à tour la politique, l'histoire, les mœurs et la vie des lettres.

L'académicien journaliste n'est pas un phénomène dont la singularité puisse surprendre. Si je songe surtout à mes chers compagnons de route, Adrien Jans et Georges Sion, qui sont orfèvres dans l'art d'entrelacer les tâches de l'écrivain et les devoirs du journaliste, la double appartenance est entrée depuis longtemps dans l'histoire des lettres. A nous en tenir à notre seule compagnie, nous avons quelques prédécesseurs mûris dans les salles de rédaction avant la consécration académique. Je songe non seulement à Charles Bernard mais à Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, George Garnir, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Henri Liebrecht et Gustave Van Zype.

Quel démenti à Balzac écrivant à M^{me} Hanska, le 15 octobre 1838, à propos de Théophile Gautier : « Je crois qu'il ne fera jamais rien, parce qu'il est dans le journalisme ! »

Nos disciplines sont trop mêlées pour que l'on puisse opposer la grandeur du premier métier aux servitudes du second. Même un écrivain créateur peut céder sans remords à la tentation de la chronique. Il va du bloc-notes au fichier, faisant son miel de tout butin. A la page littéraire du *Soir*, à la *Revue Générale*, à *Marginales* et ailleurs, nous sommes nombreux — n'est-il pas vrai ? — à considérer que la condition académique n'a rien d'une contemplation olympienne et qu'elle doit rester attentive à l'actualité la plus mouvante.

* * *

Tout ceci éclaire la personnalité d'Albert Guislain qui a su, en des milliers de « papiers » — comme nous disons dans la confrérie — conjuguer le passé et le présent. Je ne pourrai étaler devant vous l'éventail de ses prédilections. Comment le suivre quand il passait du jeu aérien des anges, dans les fresques florentines redécouvertes par son ami Pierre Poirier, aux exploits des aviateurs et des astronautes. Dans l'optique du double métier, il faudrait rappeler comment le juriste volait de l'austérité des *Pandectes* à la grâce des estampes ou à la fantaisie colorée des affiches. L'infatigable liseur pouvait nous guider, avec la même sagacité, dans le maquis du droit d'auteur, dans le dédale des ruelles parisiennes ou dans les chicanes des impasses bruxelloises. Cet homme qui avait la plus haute conception du Droit se dépouillait de la toge des prêtres de Thémis pour revêtir le pourpoint et la cape de Gil Blas. Un robin... des bois, ce Gil Blas ! En dissertant de la mode, il prouvait que les gens de robe peuvent être de bons juges devant un défilé de mannequins. J'oubliais de dire qu'Albert Guislain et moi nous hantions les spectacles de danse. Je ne sais s'il m'eût suivi dans les studios parisiens dont a parlé Albert Ayguesparse, mais il savait qu'il y a d'autres « exercices à la barre » que ceux de l'éloquence judiciaire.

Revendiquant le droit à la fantaisie, le chroniqueur s'efforçait, comme Gil Blas, d'allier la curiosité à la joie. Il s'informait,

interrogeait, prenait des notes, menait une enquête. Bref, il instruisait une affaire littéraire comme il eût instruit un procès. Il me serait loisible d'enrichir l'analogie entre la démarche de l'homme de loi et la condition de l'homme de lettres, mais je veux éviter « les jeux icariens de la dissertation ».

Cette dernière expression est d'Albert Guislain. Je l'ai trouvée dans une lecture qu'il fit à notre Académie, le 9 octobre 1954. Le thème — « Edmond Picard, journaliste » — inspirait le fervent admirateur de l'auteur du *Juré* et de la *Forge Roussel*. Il y avait beaucoup de points communs entre ces deux hommes qui, durant toute leur vie, ont tenté de concilier la pensée et l'action. Tous deux avaient grandi à l'ombre de ce palais de justice qu'Albert Guislain baptisa Mammouth, et ils étaient devenus d'éminents jurisconsultes, tout en mettant leur générosité de cœur — voire leur pugnacité — au service de l'Art. Affirmant tous deux un « nationalisme sentimental », ils avaient pratiqué ce qu'Albert Guislain appelait, à propos de la première manière de son maître, « un socialisme au cœur tendre, plus proche de Proudhon que de Karl Marx ». Celui qui fut directeur de la Libre Académie de Belgique nous laisse un important inédit, une biographie d'Edmond Picard qui éclaire un demi-siècle de notre vie politique et artistique.

Si mon propos est de cerner, par approximations, le personnage multiple dont il m'échoit de faire l'éloge, vous ne serez pas surpris de me voir m'attacher au chroniqueur plutôt qu'au juriste. Dans la lecture déjà citée sur « Edmond Picard, journaliste », j'ai trouvé une phrase qui éclaire son auteur plus encore que son modèle : « C'est par l'invention, l'imagination, constamment renouvelée, que le journalisme touche à la poésie. »

Cette poésie qu'Albert Guislain instillait dans ses écrits, d'aucuns la trouvaient surannée, parce qu'elle avait un certain parfum 1900, parce qu'elle avait les tons fanés du passé plutôt que les couleurs de l'avenir. La patine, le vieil or, les festons et les astragales avaient d'inépuisables séductions pour l'écrivain. Il y trouvait des prétextes à varier le tour, et c'était une façon de se renouveler sans rien renier de ses engouements d'autrefois.

Par exemple, inaugurant ses « Billets de Gil Blas » dans l'*Indépendance belge*, l'émule de l'Escholier de Salamanque annonce

qu'il montrera son personnage à la ville, à la campagne, au spectacle, au travail. Son imagination prend son essor, et il voit son héros « léger, désinvolte », plus vivant que le bouffon de *Marion Delorme*, dit-il : « Il court les boutiques, arpente les marchés, il interroge croquants et marchands d'orviétan. Il feuillette les partitions et les livres, et joue de temps en temps des airs d'opérette sur son ocarina. »

Comme Gil Blas, Albert Guislain aurait voulu « peser le pour et le contre sur une balance faite d'un fil et de deux liserons ». Il faisait profession d'optimisme, car, remarquait-il — il y a un tiers de siècle ! — « la bonne humeur est devenue une denrée bien rare ».

* * *

En dehors du journalisme, il est un écrivain qui m'a rapproché de mon prédécesseur : Joris-Karl Huysmans découvert en rhétorique par le lycéen, après une lecture d'*A rebours*. Albert Guislain écrit, à ce propos : « Avec un plaisir pervers, nous avons contemplé la danse du scalp que l'auteur des *Sœurs Vatard* menait autour des classiques. Révolutionnaires à l'étouffée, nous cachions des vers abscons dans nos pupitres pour avoir, avec des Esseintes, pris goût à l'hermétisme de Gustave Kahn et aux élucubrations orchestrées de René Ghil. Du style de J. K. Huysmans Albert Guislain écrira plus tard — par une sorte de mimétisme — qu'il est « piqué de clous de girofle et semé de poivre de Cayenne comme une venaison faisandée ».

Pour ma part, on vous l'a dit il y a quelques instants, j'étais attiré par le Huysmans chercheur de Dieu, mais un Huysmansien qui siège parmi nous, Gustave Vanwelkenhuyzen, a montré qu'en cet « insurgé de lettres » l'homme et l'artiste se mêlent intimement au point que l'œuvre de J. K. (comme disent les initiés) est « le récit, à peine déguisé, de sa propre aventure ». Une aventure qui rejoint finalement la condition commune à beaucoup d'écrivains.

* * *

Albert Ayguesparse vient de vous le rappeler avec toute l'indulgence de l'amitié, je me suis attaché à la confession litté-

raire, et il m'arrive d'apporter quelque complaisance à écouter les écrivains en aveu. Vous ne vous étonnerez pas, dès lors, si, dans l'œuvre d'Albert Guislain, j'ai scruté plus volontiers cette confession déguisée qu'un homme de trente-huit ans intitulé *Après inventaire*.

Parvenu au milieu du chemin de sa vie, le mémorialiste a eu recours à une correspondance fictive pour parler de lui-même sous le couvert d'un certain Lokray qui lui ressemble comme un frère.

Collaborant à la préparation d'un *Dictionnaire des populations de l'Europe*, notre collègue Maurice Piron cite, parmi les qualités et les défauts du Wallon, un individualisme foncier et un scepticisme vigilant, un enthousiasme tempéré par la pudeur des émotions. Albert Guislain a fixé les teintes de son wallonisme ancestral quand il a dit de son porte-parole : « Curieux, nonchalant et cependant actif, il avait acquis cette formation d'esprit, faite d'ironie et d'une manière de pudeur que nous dirons antiromantique. »

Bien qu'il soit « de tendances essentiellement françaises », le héros rêve de créer un personnage qui réunisse « à la fois le mysticisme douloureux d'Ulenspiegel et le bon sens émerveillé de Jean de Nivelles, de manière à donner vie à un symbole de nos provinces ». Ce dédoublement de la personnalité a fait dire à Louis Quiévreux qu'il y avait en Albert Guislain du Rubens et du Marivaux, du Vander Weyden et du Voltaire, du Maerlant et du Géraldy. Jeu de balançoire, si l'on veut, mais la formule synthétique sera retenue par ceux qui chercheront plus tard les parangons d'une espèce en voie de disparition : celle du lettré et de l'amateur d'art de chez nous qui a conscience d'être au carrefour des civilisations méridionales et septentrionales, anglo-saxonnes et germaniques.

Le véritable Albert Guislain, il faut le déceler entre les lignes de ses livres sur Bruxelles et dans les incises lyriques de ses innombrables articles, mais on ne pourra négliger, dans *Après inventaire*, les confidences de ce Lokray qui partage les goûts et les dégoûts de l'écrivain, qui se veut Belge tout en mêlant sa jeunesse à celle — « harmonieuse, éternelle » — du monde méditerranéen. Nous l'accompagnons dans les vieilles rues de

Paris, ou encore sur les hauteurs de Beaulieu. Là, un Giraudoux sous le bras, il s'imagine sur le toit du monde, comme au faite de l'Himalaya. A Rome, il a flâné du Janicule à l'Aventin, à la manière de Goëthe et de Stendhal dont la gloire ne l'empêche pas de dormir, dit-il. A Bruxelles, il a musé chez les bouquinistes de la Galerie Bortier et du Palais du Midi où il a découvert Baudelaire, Verlaine et Rimbaud. Nous suivons ainsi le lettré au fil de ses lectures, en notant qu'il préférerait Péladan à Cherbuliez.

Au détour d'une page, on tombe en arrêt devant les réflexions d'un homme qui, au seuil de la maturité, s'inquiète de ce que sera la génération de l'entre-deux-guerres. Les lignes que voici, écrites il y a plus de quarante ans, ont une consonance étrange à notre époque de contestations où l'inventaire s'est élargi à la dimension du globe. Parlant des jeunes, le porte-parole de l'auteur écrit : « Notre faisandage intellectuel, ils l'ont déjà transposé dans l'ordre moral, et notre paternité s'exerce sur des petits décadents qui réservent à leur fantaisie le droit de choisir, mais partout et pour tout. Ils nous méprisent, parce que nous n'avons pas osé identifier la théorie dont nous relevions ; parce que nous n'avons pas osé la pousser jusqu'au bout. Ils nous méprisent parce que nous n'avons pas osé énoncer le seul principe, la seule philosophie qui puisse justifier l'amateurisme, le dilettantisme : l'hédonisme intégral, la religion du plaisir pour le plaisir. Eux, au moins, ils se préparent à cette seule fin, avides de jouir et d'arriver. » (Ce texte, je le rappelle, date de 1928.)

Vous percevez le ton du « moraliste malgré lui », de l'homme divisé qui, dans l'ouvrage rouvert et relu à votre intention, semblait instituer un dialogue avec lui-même. Car — ne soyons pas dupes ! — l'interlocuteur imaginaire, Alexis de Ponthieux, c'était un autre Albert Guislain, le contradicteur auquel nous prêtons volontiers le génie de la controverse parce que nous le chargeons de nos doutes et de nos espoirs, de nos mépris et de nos ferveurs.

Je ne dis pas que le jeune Albert Guislain rejoignait les maîtres du journal intime qui vont de Montaigne à Julien Green, mais il leur empruntait inconsciemment une part de leur technique d'introspection ou d'auto-analyse, et notamment le fallacieux dédoublement de la personnalité.

Dans sa pseudo-confession, l'épistolier à une voix s'est bien vite essouffé, et les « Lettres écrites de Rome » — deuxième partie d'*Après inventaire* — deviennent, à la fin, de simples cartes postales, des messages en style télégraphique dont le dernier annonçait la fin accidentelle de François Lokray, la mort prématurée du romantique involontaire dont la dernière pensée « ne regrette rien ».

* * *

Le portrait moral d'Albert Guislain est comparable, vous le voyez, à un tableau pointilliste : il est fait de mille touches prélevées sur la palette de ses livres. Quand, dans son *Caprice romantique*, l'ami des artistes ouvre pour nous « le keepsake de Monsieur Madou », quand il détaille les lithographies du Gavarni belge, l'écrivain se reconnaît lui-même dans l'« humour particulier, fait de bonhomie et de gaieté » du peintre bruxellois. Qu'importe si l'anecdotisme est un genre mineur, puisqu'il nous restitue le frémissement de la vie !

En relisant *Découverte de Bruxelles*, j'ai entrevu l'adolescent qui, à quinze ans, allait faire ses dévotions au Musée ancien, qui vaguait au vieux marché de la place du Jeu de Balle en attendant l'âge de s'attabler à l'estaminet rustique de la rue-aux-choux, le Diable-au-corps. J'ai été cet adolescent-là, comme les aînés d'entre vous, cherchant des « réservoirs » et des « reposoirs », comme il est dit dans *Miroir de Bruxelles*.

Personnifiant les choses, Albert Guislain comparait à une princesse lointaine la place du Musée, dans son enclos de pierre, et il prêtait à un parc des sentiments humains, comme l'eussent fait Verlaine et Laforgue. C'était sa manière d'être poète et de conférer une âme aux « objets inanimés ». Le journaliste lyrisait le passé, et si notre temps avait encore le goût des morceaux choisis, on prélèverait un joli florilège dans les colonnes des quotidiens et des hebdomadaires où notre confrère répandait son talent.

A la bibliothèque du *Soir*, le fichier où se trouvent répertoriés les quelque 1.200 articles d'Albert Guislain permet de mesurer l'étendue d'une culture qui ne connaissait ni frontières ni bornes

dans le temps. Il y eut de longs reportages dans les trois péninsules méditerranéennes. La Russie fut visitée en compagnie de Paul-Henri Spaak. La Turquie, la Yougoslavie et l'Inde enrichirent ensuite les carnets de voyage de cet émule de Valéry Larbaud. Mais entre deux périple lointains, avec quels transports, si je puis ainsi dire, le voyageur cosmopolite courait à Paris ! Il aimait le Marais et les vieux quartiers, les paroisses littéraires de la rive gauche, la rue Bonaparte et ses boutiques d'antiquaires, les librairies anciennes du Quartier Latin. Comme Léon-Paul Fargue, il était « piéton de Paris ». Comme Léo Larguier, il se plaisait « en compagnie des vieux peintres » confondus volontairement avec les poètes. Les noms d'Apollinaire, de Carco, d'Odilon Redon, d'André Salmon et de Tristan Derème reviennent fréquemment dans ces « croquis parisiens » — un titre de J. K. Huysmans ! — où le flâneur intellectuel ne dédaignait pas de citer Maurice Chevalier ou Juliette Gréco. Prisant la verve des chansonniers, sensible à la féerie du music-hall, Albert Guislain hantait le cirque où il se mêlait aux gens du voyage. Dans son univers poétique, banquistes et funambules animaient la magie du quotidien. Le mime Marceau y voisinait avec les danseurs indiens d'Uday Shankar. Et si le spectateur s'enthousiasmait pour l'Opéra de Pékin, c'est parce que ses goûts de collectionneur le portaient surtout vers les bibelots de Chine. A Delphes, où le voyageur renanien récite, à sa manière, la Prière sur l'Acropole, il note qu'Isadora Duncan s'installa un jour près du sanctuaire d'Apollon pour former des coryphées — nous dirons plutôt des chorégraphes — capables de reconstituer les danses figurées sur les vases antiques. En Crète, au musée de Cnossos, l'Anacharsis moderne voit dans le fameux « prince à la fleur de lys » un danseur de music-hall.

* * *

Tout s'est donc passé comme si Albert Guislain avait vécu pour rappeler la douceur de vivre aux « temps inquiets » dont Constant Burniaux s'est fait le romancier passionné. Sous l'ironie et le désabusement de Gil Blas, on percevait l'anxiété d'un homme qui s'interrogeait sur l'avenir d'une planète déshu-

manisée, comme il se préoccupait du sens à donner au destin de sa génération : « Aurons-nous vécu des temps qui conserveront un style ? » disait-il.

La passion de voir et de savoir se tempérerait en Guislain du regret de l'époque 1900. Le 13 juillet 1943, il écrivait dans son journal intime : « Je me surprends, une fois de plus, à tourner le dos à ce temps-ci. Du moins à aller vers mes véritables préférences, la poésie, la littérature et aussi la peinture de la fin d'un siècle et des débuts d'un autre. » Et cependant, notait-il encore, il ne céderait son fauteuil à personne pour le « spectacle inouï » que lui offrait l'actualité. Le « diariste » s'expliquait à lui-même que ni le XVII^e ni le XVIII^e n'étaient conformes à sa sensibilité. Seul l'art de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e lui donnait « pleine satisfaction ».

Cet exclusivisme, c'est celui des écrivains qui restent envoûtés par leur jeunesse et qui tirent d'innombrables résonances de ce sortilège. Ainsi le contact d'une œuvre d'art peut-il stimuler et prolonger en nous un subtil influx vital. Madame Albert Guislain nous l'a raconté : à la fin de sa vie, celui que vous me permettez d'appeler notre ami caressait d'un doigt léger les objets les plus précieux de ses collections. Ce n'était pas le geste affolé de Mazarin mourant, c'était l'adieu du sage, attendri mais conscient de ce qui passe et de ce qui demeure.

* * *

Ce n'est ni le lieu ni le moment de situer Albert Guislain, d'une manière définitive, dans l'histoire des lettres de ce pays. Son destin aura été celui d'un écrivain de transition, témoin du grand passage entre une civilisation contestée et un avenir incertain, entre un passé adulé et un futur plus lourd de menaces que riche de promesses.

Entre le « Fouette, cocher ! » du temps des diligences et le compte à rebours des lancées interplanétaires, quelques hommes de liaison s'attardent, plus nostalgiques et plus rétifs que résignés. L'écrivain que j'ai tenté de faire revivre devant vous aura été de ces hommes-là. Il reprenait Montaigne, mais il étudiait Marcuse et Teilhard de Chardin. Grâce à l'europanisme

préconisé par Louis Dumont-Wilden, Guislain entendait rejoindre un nouvel humanisme qu'il croyait voir poindre au-delà des recherches esthétiques et des prospections éthiques de son temps. La synthèse qu'il a entrevue, d'autres la réaliseront peut-être... « après inventaire ».

Dans cet espoir, je voudrais appliquer à Albert Guislain ce que lui-même disait de son cher Gil Blas : « Pas plus qu'Ulen-spiegel, son frère spirituel, il ne disparaîtra aussi longtemps qu'un être vivant voudra penser à lui. » Tout le mystère de la survie littéraire est dans cet adieu.

Réception de Mgr Charles Moeller

Discours de Madame Suzanne LILAR

Monseigneur,

Je ressens trop vivement l'honneur qui m'est fait de vous recevoir pour ne pas éprouver aussi ce qu'il a de paradoxal. Qu'une femme ait été désignée pour cet honneur, c'est déjà un sujet d'étonnement. Que cette femme ne relève pas de cette catholicité que vous représentez si éminemment, c'en est un autre. Mais c'est encore dans la disparité de nos tempéraments d'écrivain que le paradoxe est le plus flagrant. Tandis qu'il m'eût renvoyé aux « étroits », Sainte-Beuve vous eût rangé, Monseigneur, parmi les « larges », car l'expansion est le principe de votre génie rubénien. Non seulement votre œuvre est immense, mais elle vise à l'universalité. Pourquoi donc les épaules les plus frêles de l'Académie ont-elles été choisies pour supporter une faveur aussi écrasante ? J'ai ruminé cette perplexité. Attribuer ce choix au goût du paradoxe, c'était suspecter — bien invraisemblablement — notre compagnie de frivolité. Il fallait bien pourtant que j'eusse quelque titre à cette désignation. Lequel ? L'admiration que je ressens pour votre pensée ? Elle n'eût pas suffi à me distinguer de mes confrères. Alors ? Il ne me restait pour en savoir davantage qu'à foncer dans cette œuvre énorme. A première vue, rien qui pût me plaire autant. Car j'aime les grandes entreprises, que ce soit en cuisine, où je

m'attaque plus volontiers aux astuces de la pâte et du pétrin qu'à la confiserie — ou en littérature où il m'arrive d'enfourner une grosse pièce, non sans un grain de mégalomanie...

Cette fois pourtant, devant ces six mille pages dont la densité le dispute à l'ampleur, je me sentais prise de vertige. C'est alors, Monseigneur, que j'ai saisi l'occasion de vous rencontrer. La conversation, pensais-je, me fournirait quelque point où m'accrocher. C'était compter sans la vitesse acrobatique de la vôtre. A peine saisissais-je l'appui que vous me tendiez, Empédocle, Galilée, Saint John Perse, que déjà, vous volatilisant dans l'espace, vous étiez à l'autre bout, me parlant de la chanson américaine, Simon et Garfunkel, du film *Woodstock* et des hippies en quête d'un paradis perdu. Je m'épuisais à vous suivre et l'étourdissement me gagnait. Est-ce que je me trompe ? — il me semble que de temps en temps, averti de mon essoufflement, vous tempériez votre allure. Mais l'intelligence est une effervescence, Monseigneur, et vous ne pouviez empêcher la vôtre de fuser de toutes parts.

Je mis alors espoir dans la visite que j'allais vous faire. Des souvenirs du temps que j'étais journaliste me persuadaient de l'importance de situer le *motif*, si j'ose dire, dans son cadre. C'est donc avec un moral remonté que je me rendis à votre résidence. Je ressentis pleinement l'étonnement qu'il y avait pour moi à pénétrer dans la forteresse du Saint Office. Je me disais que la vie n'a jamais fini de nous réserver des surprises. Et certes il est piquant de voir qu'une simple porte sépare la belle plaque de cuivre de votre voisin de palier, le Cardinal Ottaviani, des dessins d'époque qui ornent votre salon, représentant le Triomphe de Voltaire et la réception par Homère de Jean-Jacques Rousseau aux Champs-Élysées. Il est rare de pouvoir contempler de vos fenêtres le vaste spectacle de la Place Saint-Pierre et de ces foules bigarrées que vous dominez de votre regard œcuménique. Et c'est un privilège insigne de pouvoir toucher vos livres préférés, ceux auxquels vous avez donné le noble revêtement de la reliure. Hélas, plus je sentais le prix de ces instants, moins j'étais en mesure d'en profiter. Je m'étais proposé de prendre des notes. Mais le moyen ? Il y avait trop ! Réduite à me fier à ma mémoire, je dressais le

plus fantastique des inventaires, entassant au hasard les portraits de famille, appariant le visage fortement charpenté de l'évêque luthérien danois (auquel tant vous ressemblez : il n'est que de substituer le col à la fraise) à celui beaucoup moins amène de l'évêque catholique gantois. Je rassemblais dans un pêle-mêle effroyable tous ces tableaux, toutes ces photographies, celles du Saint Père avec le Docteur Ramsay ou avec le patriarche Athénagoras, celles des colloques d'œcuménisme, Upsal, Genève, celles de vos anciens élèves, — tous ces disques, tous ces livres, toutes ces reproductions dont je voyais parfois émerger un visage ou un geste, une danseuse de Paestum ou une danseuse de Béjart, une jeune Tchèque méditant sur le lieu du suicide de Jan Pallach ou une jeune Américaine vivant sa vie de hippie au *Trastevere*, tous ces souvenirs, tous ces objets déposés là comme sur une plage par le flux et le reflux des années et sur lesquels peut-être il vous arrive de vous pencher pour y surprendre la rumeur du temps...

J'ai hâte de dire que dans cet attachement aux choses, j'ai su d'emblée ce qu'il y avait de déchirant et que nous étions loin de la tranquille manie du collectionneur. J'ai hâte de dire, avant même d'aborder votre œuvre et au risque de bousculer les usages, que ce qui vous caractérise, c'est un totalisme et qu'en un sens, l'on pourrait dire de vous ce que vous écrivez d'Unamuno : « il y avait en lui une voracité de vivre », « il voulait tout embrasser, tout aimer. Il voulait vivre, « sobrevivir », non seulement « survivre », ne pas mourir, mais vivre en surabondance, de tout son être, chair et esprit ».

Rien ne serait plus faux à partir de là que de vous tenir pour un hédoniste. C'est de connaître et de témoigner que vous brûlez. Je vous ai entendu vous désoler. Quelque part dans le monde des civilisations étaient en train de naître que vous ne connaissiez jamais. Vous vous êtes affligé aussi — et vous me l'avez dit avec cette simplicité qui est votre plus grand charme — de la difficulté que j'éprouvais à vous suivre. Car rien ne vous peine comme de n'être pas entendu. Ce que vous voulez c'est comprendre et être compris, affirmer la communication de tout à tout. C'est ainsi que ce qui me paraissait d'abord insurmontable m'est apparu comme le nœud même de votre nature,

tendue tout entière dans l'ambition de tout embrasser et le secret désespoir de n'y point parvenir. C'est là, Monseigneur, votre pathétique.

Non plus qu'il n'est possible de parler de tous vos ouvrages dont la seule énumération absorberait le temps qui m'est départi, il ne l'est de retracer toutes les étapes de votre brillante carrière ni tous les événements d'une vie demeurée singulièrement diverse malgré l'unité que lui confèrent le sacerdoce et la vocation œcuménique. Le choix s'impose donc et l'élimination. Or tout dans cette vie me paraît riche de signification. Je voudrais parler de votre famille, de cette souche où l'héritité scandinave se mêle à la bourguignonne et à la flamande — à l'image de ces beaux verres anciens dans lesquels vous avez bien voulu m'offrir à boire et sur lesquels s'entrelace au chiffre de votre aïeul brugeois celui du bourguignon. Je voudrais parler de votre mère, de vos frères, de tous vos maîtres, de dom Duesberg, mais ce n'est pas mon rôle, de Dom Lambert Beauduin que, précoce contestataire, vous suivrez dans sa disgrâce lorsque les hardiesses de ses vues l'auront éloigné de son pays — Dom Lambert qui vous léguera sa montre, une montre comme par hasard toujours en avance de quelques minutes. Je voudrais parler de vos amitiés littéraires : Camus, Julien Green, Saint-John Perse, Lacan, qui ne traverse pas Rome sans marquer votre livre d'hôte de sa griffe diabolique.

Mais puisqu'il faut choisir, je retiens trois événements dont le retentissement s'étend à toute votre vie. Vous avez treize ans lorsque, dans le cadre du premier « cercle œcuménique », votre frère aîné vous emmène à une réunion de théologiens, de professeurs et d'étudiants. Vous avez la chance d'y rencontrer et d'y entendre le Cardinal Mercier, Dom Lambert Beauduin le métropolitain Szepticky et le fameux abbé Portal. Vous n'oublierez jamais cette soirée. C'est là que serait née votre ambition de travailler à cette réunion des églises à laquelle vous prédestinaient déjà votre tempérament et votre filiation.

Le second événement date de vos seize ans. Vous commencez de briller dans le monde. J'ai su (vous me l'aviez soigneusement caché) que certains salons s'efforçaient de vous attirer. C'est alors que vous êtes amené à faire avec quelques-uns de vos

condisciples une retraite à l'abbaye de Saint André. Faute de place dans l'hôtellerie, quelques-uns d'entre vous seront admis au quartier des moines. Il semble que dans cette cellule nue, seul, isolé de vos camarades, vous ayez jugé sévèrement les inutilités de votre si jeune vie et qu'opérant un de ces retournements que vous nommez coperniciens, *vous ayez accepté d'être aidé*. Je n'en dirai pas plus, sauf que, penché à votre fenêtre, vous avez éprouvé une grande félicité à regarder un arbuste ou un massif éclairé de l'étage inférieur. Mais quel arbuste, Monseigneur ! Un laurier ! L'arbre d'Apollon. Vous étiez alors en rhétorique à Saint Boniface et vous veniez de découvrir le *Phédon*. Dans un texte où vous traitez de votre vocation sacerdotale, vous avez parlé de cette « entrée en Platon » comme d'une entrée en religion, vous avez écrit qu'elle vous avait donné le sens du monde invisible. Il me plaît qu'en cette heure où se noue votre destin, la Grèce n'ait pas été absente. Quinze ans plus tard, c'est aussi dans la veine grecque, Origène, Saint Grégoire de Nysse, Théodoret, le saint Augustin de l'Orient, que vous puiserez l'inspiration de votre thèse de théologie. Entretemps vous avez fait à l'Abbaye du Mont César un noviciat en vue de la vie bénédictine, vous êtes allé étudier la philosophie à Maredsous où vous avez suivi les cours d'histoire du peuple hébreux de dom Duesberg. C'est sous son influence et celle de dom Lambert Beauvuin, qui n'a pas cessé de s'exercer malgré l'éloignement, que vous étendez votre curiosité à la pensée judaïque, à la gnose byzantine, mais surtout à la patristique grecque et à la christologie néo-chalcédonique (non sans avoir appris le syriaque, langue dans laquelle les textes nous ont été conservés). Vous découvrez là — déjà — une vision théologique « pluraliste » que certains théologiens s'efforçaient d'unifier. C'est à légitimer cet effort que s'emploie votre thèse sur le chalcédonisme et le néo-chalcédonisme¹. Votre vocation œcuménique est bien engagée.

Mais une autre vocation ne va pas tarder à se dessiner. Il paraît que dans votre jeune âge vous disiez souvent : « Quand

1. Thèse reprise et mise à jour en 1951. *Le chalcédonisme et le néo-chalcédonisme en Orient de 451 à la fin du VI^e siècle*. Chalkedon, Wurzburg 1951, I 637-720.

je serai grand, je veux avoir beaucoup de livres et beaucoup d'enfants ». On vous objectait qu'il vous faudrait prendre femme. Mais vous n'en vouliez pas et vous affirmiez que vous auriez les enfants quand même. Et vous disiez vrai, Monseigneur, vous avez eu énormément d'enfants si l'on songe à cette vocation de l'enseignement que, m'alignant sur Jaeger et Marrou, j'aimerais nommer de son beau nom de *paideia*. Éveiller, féconder de jeunes esprits de la vérité qu'ils portent en eux sans le savoir, faire appel à cette *réminiscence* dont on a pu dire qu'elle était ce que les Grecs ont connu de plus proche de la grâce, cette mission vous paraît si noble qu'aujourd'hui encore, bien que promu aux honneurs les plus grands mais aussi aux tâches les plus lourdes vous n'avez pas cru devoir y renoncer et qu'en italien, une des six ou sept langues que vous parlez couramment, vous enseignez toujours. C'est la révélation de cet enthousiasme pédagogique qui constitue le troisième événement de votre vie. Vous avez vingt-neuf ans, et vous venez, jeune docteur en théologie, d'être nommé professeur de « poésie ». Pétri à la fois d'humanités chrétiennes et d'humanités grecques, vous cherchez comme vous le dites très simplement, à les *mettre ensemble*. Deux grands essais, édités aussitôt après la guerre, illustreront cette recherche. Mais dès l'année 42, la seconde de votre enseignement, votre nom apparaît avec deux autres, sur un précieux petit livre. Il n'y a là qu'une quinzaine de feuilles, les premières des milliers que l'on vous doit, et le prétexte en est mince : présenter *ICARE*, poème dramatique d'un de vos élèves. Pourtant je crois savoir que vous ne m'en voudrez pas de m'attarder un moment à ces pages étrangement belles. Elles vous révèlent, Monseigneur, je dirais qu'elles vous livrent, si le mot n'impliquait une idée d'aliénation qui est à l'opposé de votre attitude, tout entière d'accueil et de générosité.

Tout avait commencé dans cette classe de poésie au cours du sombre hiver 41-42, au plus opaque de l'occupation. Mais il faut vous laisser la parole pour évoquer cette année dont vous dites qu'elle fut comme « dorée de l'épiderme des dieux » :

« C'était un matin froid et humide de février. Je ne sais ce qui se passa. Je n'avais pas préparé ce développement. Je me revois encore, accoudé à la chaire, penché sur mes élèves, le livre prêt à

me glisser des mains. Soudain coula de moi une évocation de l'enthousiasme sacré de Dionysos. Dans la même ligne, je parlai d'Apollon, d'Eleusis. Je fis tourner comme des constellations, la Grèce entière autour de ces tendances. En classe une paix, une attention intense, des yeux légèrement dilatés : il semblait que nous étions sur le mont Nysa avec le dieu mystique... »

Au deuxième banc, un élève écoutait, le regard à la fois fixe et perdu, le futur poète d'*ICARE*, aujourd'hui éminent professeur. Un autre de vos élèves, pour vous avoir entendu lire *l'Introduction aux civilisations indiennes* de Levy, s'éveillera ainsi à la vocation d'orientaliste et deviendra une autorité en matière de bouddhisme.

Au troisième trimestre, vous menez votre classe sur les dernières cîmes de la pensée grecque, celles dont vous affirmez qu'elles font pressentir et désirer le Christ. Plus tard vous ferez de cette préparation une méthode et vous vous justifierez d'avoir recours à cette « propédeutique humaniste » pour introduire à la théologie. Mais en ce début de votre enseignement, tout vous est encore surprise sur un chemin jalonné par les Bacchantes, le VI^e chant de l'Enéide, la Divine Comédie et bientôt les modernes, Rimbaud, Apollinaire, Péguy, Valéry. Cependant finissait cette année dont vous écrivez qu'elle n'était qu'un « modeste lever de rideau ». Vinrent alors les journées magiques dont vous nous faites le récit. La trame en est banale. Quelques élèves de poésie passent une semaine de vacances en Ardennes avec deux de leurs professeurs. Mais dès le premier soir, tout devient signe et fantasmagorie. La lampe vole en éclats. Les songes des élèves se peuplent d'apparitions mythiques. Les eaux de la Lomme découvrent soudain, lové dans leur remous, le serpent apollinien. Mais il fallait quelqu'un pour interpréter les signes. Ce fut un certain abbé, nourri de Platon et des pères grecs, dont un collègue trace ce portrait :

« Il débarqua de l'autorail vers midi. Ah, l'étonnant personnage. Noir par la robe, noir par les cheveux dont une mèche bat le front, noir par le rayonnement qui de sa personne émane et le rend au premier abord assez désagréable. Avec cela blanc de peau et doux de sourire (douloureux aussi) lequel, en se fendant obliquement, laisse entrevoir celui de Daniel de Fontanin. L'abbé Noir que je ne nommerai

pas autrement, entraîne tout ce qu'il touche dans le torrent de sa vitalité. Il diffuse ses ondes tumultueuses et sombres, puis sans transition, il vous présente son cœur d'or dans le creux des deux mains — tant il est vrai que les violents seuls savent être doux... »

A parcourir la chronique de ces journées, vécues tout entières — quand même vous les nommez « préchrétiennes » — dans l'évocation de la Grèce d'Eleusis, les esprits chagrins pourraient conclure à l'intoxication. Mais nous sommes loin ici d'une de ces resucées mythologiques d'humaniste poussif. Certes les mots sacrés reviennent à chaque ligne, mais ils ont recouvré leur pouvoir d'incantation. Trente ans ont passé mais la force n'en est point épuisée. La beauté, la jeunesse déchirante, la pureté intransigeante de ces pages subsistent et le lecteur ne peut empêcher qu'il se sente gagné à leur ébriété. Et peut-être suis-je partielle mais, je le dis comme je le pense, qui n'a pas connu cette divine ébriété de la Grèce ne mérite pas tout à fait d'avoir vécu.

Quelle tristesse est la vôtre lorsque, votre jeune troupeau égaillé, il vous faut retourner en ville et, le dos à la lumière, reprendre votre place parmi les prisonniers de la caverne. « Par instants seulement, a dit Hölderlin, l'homme supporte la plénitude des dieux. Rêver d'eux, voilà ensuite la vie ». Il est vrai que la vôtre est une vie chrétienne, Monseigneur, et que je vous trahirais si je ne rappelais la place que vous y faites à l'espérance.

Il n'empêche, d'avoir abordé et compris, comme vous l'écrivez, « les mystères antiques de la mort et du songe », vous gardez aux lèvres la saveur du grain de grenade de Perséphone. De professeur, vous voilà devenu psychagogue, conducteur d'âmes, introducteur aux *mystères*. Et sans doute, je ne donne pas tout à fait le même sens que vous à ce mot. Du moins nous accordons-nous pour lui donner une autre signification que celle de mystification et de tromperie.

En 1946 et 1948 vous publiez successivement *Humanisme et Sainteté* et *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*. En même temps qu'une première confrontation littéraire entre la pensée antique et quelques grandes figures européennes, parmi lesquelles Dante,

Shakespeare, Nietzsche, Dostoïevsky, c'est une brillante défense de ces humanités classiques auxquelles, nous le savons, vous demeurez attaché. Ne vous ai-je pas entendu déplorer qu'avec leur délaissement, on fût en passe de nous fabriquer une génération sans mémoire ?

Le fait vaut d'être relevé, c'est chez Homère et les grands tragiques que vous allez chercher ces vérités que nous voudrions croire immortelles. A peine cité, Platon n'en est pas moins présent, car vous lui avez pris ce qu'il y a de plus viril dans l'héritage grec, le gouvernement de soi. D'où ce ton contenu, surveillé, qui tranche sur le lyrisme d'*ICARE*. Mais nous aimons vous découvrir double, Monseigneur. Et qu'en serait-il de la maîtrise si elle ne trouvait une turbulence où s'exercer ? Les âmes sont amphibies, a dit Plotin cependant que Speroni, disciple de Marsile Ficin, écrit que nous sommes des centaures. Nul ne le sait comme vous, qui dès ces premiers ouvrages, cherchez à réunir l'ordre de la grâce et l'ordre de la nature, sans rien laisser échapper de leur richesse spécifique. Déjà transparaît l'articulation fondamentale de votre pensée, axée sur la préservation et l'harmonisation des différences.

Le succès de ces deux livres, de vos conférences, de vos cours vous fait accéder à la notoriété. Tout jeune encore, vous êtes nommé maître de conférences et bientôt professeur ordinaire à cette Université de Louvain où enseigne déjà votre arrière grand-père. Vous y concevez le projet d'une œuvre considérable. Il s'agit d'un vaste questionnement sur ce qu'on pourrait appeler la situation de Dieu dans la littérature du XX^{me} siècle. On sait l'ampleur monumentale de cet ouvrage (quatre volumes, le cinquième en voie d'impression) qui a su éviter la monotonie des vues panoramiques par sa focalisation autour de quelques grandes figures contemporaines, Camus, Sartre, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos, Kafka, Joyce, bien d'autres. En un temps où la condition humaine est « si tragiquement vécue par des millions d'hommes », comment ces grands témoins interprètent-ils ce que vous ne craignez pas de nommer le « silence de Dieu » ? Cependant que vous poursuivez l'exécution de ce dessein littéraire, votre autorité de théologien ne cesse de s'affirmer et de grandir. Non seulement vous participez au Concile

Vatican II mais vous y jouez un rôle de premier plan (dire que vous avez collaboré à la rédaction du schéma sur l'*Église dans le Monde* est une litote). En 1966 cette autorité se voit consacrée par votre nomination de Sous-Secrétaire de la Congrégation de la Doctrine de la Foi — nomination que le Pasteur Bøegner qualifiera d'audacieuse. Tout récemment encore c'est à vous, Monseigneur, que Paul VI a fait appel pour organiser et diriger ce qui deviendra l'Institut œcuménique de Jérusalem. Mais revenons à *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, puisque c'est d'abord l'écrivain que l'Académie a voulu s'attacher.

Vous avez pris soin d'exposer votre méthode de lecture dans une remarquable étude. Sans verser dans les jeux souvent stériles et les anamorphoses de la « nouvelle critique », vous admettez que le langage est susceptible de significations plurielles. Vous ne négligez ni l'affleurement d'une subconscience, ni la pression de l'histoire ni la sous-jacence des mythes. Ce que vous proposez, c'est une lecture à plusieurs niveaux. L'*explicite*, collant à la lettre du texte, reprend les procédés de la méthode universitaire (chronologie des textes, influences subies, construction de l'œuvre). L'*implicite* se charge de dégager le « sentiment fondamental de l'existence », le *Grundgefühl* de l'auteur ou de ses personnages. Une troisième lecture enfin devrait décrypter les symboles et les mythes évoqués par l'œuvre qui deviendrait ainsi le lieu d'une herméneutique.

Affirmant la complémentarité de ces interprétations, les confrontant l'une à l'autre sans jamais attenter, comme vous le dites si bien, à « leur autonomie propre » ni même à « leur fécond antagonisme », éclairant la vie par le texte et le texte par la vie, vous vous tenez à égale distance d'un conditionnement total et d'une liberté désamarrée. Je note que l'œuvre de Claudel, religieuse au niveau de l'explicite, le serait beaucoup moins au niveau de la motivation fondamentale. En revanche, il y aurait au-delà des négations explicites, une présence du problème religieux chez Malraux. Mais seule la troisième lecture vous révèle dans le *Temps retrouvé* de Proust un sens de la durée que vous croyez pouvoir dire chrétien.

Il est impossible de vous suivre dans cette longue déambulation, il faut renoncer à dire la beauté, la tendresse de telle

page sur Camus, de telle autre sur l'enfance d'un petit garçon juif qui se nommait Kafka, il faut renoncer à citer tant de déclarations reconfortantes (celle-ci par exemple : « l'intelligence n'est pas un péché, c'est un devoir »), car elles sont à chaque page... En revanche, il doit être possible, à travers l'écriture, d'approcher votre propre « sentiment fondamental de l'existence ».

Vous avez dit de votre œuvre, non sans vous en excuser, qu'elle était composée à l'exemple de ces symphonies où les thèmes d'abord groupés un peu pêle-mêle, disparaissent, reviennent, se répètent et finalement se rejoignent. Et certes cette comparaison est juste pour une œuvre constamment tendue vers l'accord. Mais moi qui m'enfonçais dans son exubérance, dans son foisonnement quasi-végétal, avec le dessein et la tâche d'en reconnaître et tracer la topographie, moi qui m'émerveillais de me retrouver à chaque tournant de ma lecture devant la même trouée de lumière et le même paysage mais vu chaque fois d'un peu plus haut, j'avais plutôt l'impression de gravir, par une route forestière qui en eût épousé le flanc, une haute et noble montagne. Car ce qui frappe le lecteur dans l'infailibilité de votre itinéraire, c'est non seulement qu'il monte mais qu'il nous fasse repasser toujours par les mêmes points. Ainsi se développent sur le principe de la spirale, certaines croissances naturelles.

Je vous le confesse, Monseigneur, j'ai cherché la loi qui aurait pu, non point commander mais solliciter avec une telle régularité votre pensée. Je crois que c'est une loi de *rassemblement*. Car il faut toujours en revenir à votre nostalgie de totalisme, à votre ambition de saisir et de *relier* l'infinie multiplicité des choses. N'en déplaise à Roger Caillois (qui faisait récemment une mauvaise querelle étymologique au mot *religion*) le fait d'aborder le monde avec une disposition à réunir plutôt qu'à séparer et cloisonner, a une signification en soi. Et plus j'y pense, plus je me convaincs que vous avez construit votre œuvre — comme votre vie — sur le patron du *rassemblement*. *Rassembler*, le mot vous est familier. N'avez-vous pas écrit que le chrétien est un *rassembleur* ? Mais qui donc nommait Héraclite le grand Rassembleur ? Et Platon, comme vous confronté avec le problème de l'Un-Multiple, qu'a-t-il fait sinon rassem-

bler toujours à nouveau le divers pour le réduire à l'unité ? Ah ! Monseigneur, comme je suis tentée de vous enrôler dans la grande famille des unitifs. Mais il faut être véridique et rappeler que cette poursuite de l'unité, vous la placez toujours sous le signe du Christ. Que de fois mon propre désir de rassemblement s'est heurté à ce roc de la spécificité chrétienne ! Je m'en irritais. J'en venais à mettre en doute votre goût de la liberté. Je me disais qu'après tout — je m'en excuse — votre charge ne vous convenait pas si mal. Mais à peine avais-je repris votre œuvre par l'un ou l'autre bout — Sartre ou Bernanos — que j'y retrouvais ce respect que vous avez des autres — des autres hommes et des autres religions. Je me souvenais que vous aviez plaint ceux qui avaient misé sur l'Inquisition et que, partout dans le monde, vous aviez dénoncé les méfaits de la contrainte. Je me rappelais que lorsque vous parliez de la foi, c'était toujours pour la dire libre. Certes il y avait la grâce, toujours prête à fondre sur l'homme, et dont vous écrivez splendidement qu'elle est partout, « dans les paysages, dans la douleur, dans l'amour humain ». Mais ici, vous repreniez un mot de Malègue et vous parliez de la *discrétion* que Dieu met à l'exercer. Que de fois ainsi, vous exaltant à la pensée d'une liberté assez vertigineuse pour faire échec à la divinité elle-même, vous m'avez fait penser à ce prêtre qui, dans un camp de Silésie, expliquait à Sartre que Dieu respectait tant la liberté qu'il avait voulu que ses créatures fussent libres plutôt qu'impeccables.

Méditant sur votre position, aussi éloignée de l'inconsistante disponibilité gidienne que de l'agressive liberté sartrienne, j'ai compris pourquoi, Monseigneur, cherchant à rassembler ce qui diffère sans sacrifier la différence, vous étiez l'homme de l'œcuménisme et non celui des syncrétismes ou des concordismes faciles, j'ai compris que c'est précisément sur le roc de votre fidélité que votre volonté d'unité prend sa singularité et son élan.

Est-ce votre attachement à la liberté qui vous fait écarter tout systématisme, défendre l'intelligence et condamner l'intellectualisme, restaurer la raison et combattre le rationalisme, célébrer la nature et dénoncer les ridicules d'un certain « naturisme », reconnaître la vertu cathartique de la douleur et stigma-

tiser tous les dolorismes, dire la dignité de la chair, du sexe, de l'Eros et condamner ce qu'on appelle si improprement l'érotisme ? Est-ce cette distance prise à l'égard de tout système qui confère à votre œuvre en dépit de sa monumentalité, une peu commune mesure ? Comme vous, notre cher Dom Duesberg en avait un sens exquis et il savait lui donner le velouté de l'ironie. Un jour que nous parlions du film *Fahrenheit* et des autodafés de livres qu'il réprouvait fortement, je voulus excuser la conduite d'une jeune femme qui, s'étant avisée que la lecture de Casanova l'entraînait sur une pente fâcheuse, avait brûlé les *Mémoires* dans sa cheminée. Je le vois encore s'étonner : « Casanova ! cet innocent amateur de volaille blanche ! » Et après un court silence, il ajouta : « c'était lui faire beaucoup d'honneur ».

Si la liberté est votre thème majeur, il faut pour atteindre le centre de votre pensée, l'associer au thème du *oui* et au thème du *tout*. Quelqu'un qui vous connaît bien a dit que chez vous le premier mouvement était toujours d'acquiescement, la négativité critique, si ferme soit-elle, ne venant qu'en second — observation qui déjà rend compte du dynamisme de votre pensée, si puissamment motrice que votre système d'images emprunte sans cesse au mouvement, à l'aéronautique, à l'alpinisme, à la natation, aux jeux du cirque ou de plein air, par exemple lorsque vous nous montrez les philosophes « jouant aux quatre coins avec le Beau, le Bien, le Vrai, le Juste ».

Mais y songe-t-on, associé au totalisme, l'acquiescement aborde victorieusement le problème des contraires. Dire oui à tout, c'est dire oui aussi à ce qui s'oppose. C'est un fait que dans votre œuvre comme dans la vie, on trouve de riches contradictions. Car vous louez à la fois la vie érémitique d'un Grégoire de Nysse en Cappadoce ou d'un saint François aux Carceri, et la vie en commun, le camping, un certain scoutisme, les colonies de vacances. Vous alternez l'éloge de la présence au monde avec celui de l'absence au monde. Et même il m'a semblé que vous donnez votre préférence à ceux qui ont vécu la double expérience, l'action et la vie contemplative, comme Thérèse d'Avila ou Charles de Foucauld. Vous ne marchandez pas votre tendresse à ceux qui respectent à la fois l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, comme Bernanos dont vous citez ces mots sur lesquels

nous rêvons avec vous : « Quand je serai mort, dites au doux royaume de la Terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé dire ».

Vous nous touchez singulièrement, Monseigneur, lorsque vous nous invitez à « renouer le cordon ombilical entre l'humanité et cette terre dont elle est issue ». Dans un monde voué à la destruction et à la mort, votre voix s'élève pour célébrer la vie et dénoncer toutes les démissions comme aussi toutes les agressivités. A ces attitudes de refus — refus de notre condition, refus d'autrui — vous opposez l'attitude inverse (que vous ne craignez pas à l'occasion de nommer féminine), réhabilitant les valeurs de consentement et de réceptivité, accueillant tout ce qui est *autre*, religions et civilisations, temps nouveaux, jeunesse différente, nouvelles formes de contestation et de célébration, avec cette prévenance qui est le préjugé favorable de l'amour.

Monseigneur, mon temps de parole s'achève et il semble que je n'aie rien dit. Je ne suis pas sûre d'avoir répondu à l'attente de mes confrères qui font le compte de mes lacunes. Mais parmi tant de choses que j'ai omises, il en est une qu'il me faut dire à tout prix : c'est à quel point une pensée comme la vôtre déborde le cadre dans lequel on pourrait être tenté de la classer, c'est à quel point elle nous concerne tous. Cette mutation du monde chrétien à laquelle vous vous êtes attelé, vous ne pouvez empêcher, Monseigneur, qu'elle soit une des formes de la mutation universelle. Et de même vous ne pouvez empêcher votre action œcuménique de relever de cette « théologie de la différence » dont le nom est sur toutes les lèvres. Or il s'agit d'une nouvelle façon de penser. Pendant longtemps la différence a été regardée comme la menace fondamentale. L'autre, c'était l'ennemi. La plupart des politiques se sont édifiées là-dessus et même de grandes philosophies. Puis est venue la réaction. On a cru que pour triompher des racismes et autres sectarismes, il fallait *nier* la différence. On a vu des professeurs verser dans cette manie de l'identité et, du haut de leur chaire, décréter qu'il n'était pas de femmes, pas de Juifs, pas de Noirs. Ces temps sont révolus. On nous a fait comprendre, durement parfois, qu'il n'est pas d'offense plus grande que de méconnaître ainsi la singularité des autres. Ce qu'il y a de profondément actuel dans une pensée comme la

vôtre, c'est que, résolue à assumer l'altérité, elle nous fait entrevoir une éthique, peut-être aussi une politique fondée non sur l'élimination des différences mais sur leur orchestration. Il n'en est pas d'autre compatible avec la dignité de l'homme et la préservation de son héritage.

Il est vrai qu'après la mort de Dieu, on nous annonce aujourd'hui la mort de l'homme. L'homme libre, responsable, ne serait qu'une fiction, une création de Rousseau et de Kant qui bientôt « s'effacera comme à la limite de la mer un visage de sable — érosion non moins tragique que celle du christianisme et que vous combattez pareillement. Contre le sophiste moderne qui écrit : « on ne peut qu'opposer un rire philosophique à tous ceux qui veulent encore parler de l'homme, de son règne, de sa libération », je vous ai trouvé, Monseigneur, un allié inattendu, Roger Garaudy qui, dans la revue *La Pensée*, organe du rationalisme, somrait récemment Michel Foucault de reconnaître l'héritage chrétien et tout particulièrement celui de vos chers Pères grecs auxquels, selon lui, il faudrait faire remonter la notion de « personne humaine ». Peut-être qu'en fin de compte, la ligne de partage de l'humanité n'est pas entre chrétiens et non chrétiens, croyants et non croyants, mais entre ce *oui* et ce *non*, entre ceux qui misent sur l'homme et ceux qui en désespèrent.

Contre ce désespoir, contre la disparition ou la robotisation de l'espèce, nous ne sommes pas si forts que nous puissions faire fi d'un témoignage comme le vôtre.

Discours de Mgr Charles MOELLER

Votre poème, Monsieur le secrétaire, *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, enchantait ma jeunesse. Il me conduisit, en 1961, dans cette ville de l'ouest canadien. J'étais loin de me douter, durant que je parcourais le vieux quartier, proche de la gare terminus du Canadian Pacific, qu'un jour vous m'accueilleriez au sein de cette Académie.

Je vous avais lu. Bientôt je vous entendis, à l'Académie belge de Rome, nous parler des enfances romaines d'Apollinaire. D'un saut, vous franchissiez l'Europe, sur les traces de la fantasiste et curieusement fidèle Madame de Kostrowitsky ; vous évoquiez les influences wallonnes dans l'œuvre. Vous nous montriez quelques-unes de ces « perles de l'Amblève », qui ne sont point vision poétique de l'auteur de *Zone*, mais réalité. C'était l'appréciateur délicat de mots rares, — comme « nénie », dans un autre poème apollinarien, — le dépisteur de présences en filigrane dans la page, — comme celle de la mère, — et aussi le fidèle des traditions wallonnes qui se révélaient à moi. Autre forme de cet humanisme qui nous réunit ici, ce soir.

Votre œuvre, Madame Lilar, est poésie et philosophie ; elle est imagination créatrice, mais toujours fondée sur le réalisme et l'amour de la vie. Son « nord magnétique » est la féminité, l'amour. Vous montrez dans la femme l'égalité, mais aussi la différence d'avec l'homme. Vous réintroduisez dans l'amour l'« érôs » qui n'a rien à voir avec l'érotisme, — enfin, pas beaucoup, — et tout à voir avec la métaphysique de l'amour. Vous y voyez une condition de salut de l'amour ; selon vous, il y a là quelque chose de divin ¹.

Est-ce parce que vous disiez tellement mieux que moi ce que j'avais entrevu dans l'œuvre de Sartre et de Simone de Beauvoir que votre œuvre m'a immédiatement intéressé ? Dom Hilaire pourrait peut-être, de son sourire et de sa parole pétillante, nous éclairer. Vos écrits témoignent d'une dimension autre que

1. Cfr ROLLO MAY, *Love and Will*, New-York, 1969.

la seule science rationnelle : ils s'inspirent de la sensibilité mystique que vous retrouvez chez Hadewijch. Votre *Burlador*, est bien plus que le Burlador.

Vous avez confié, un jour, à votre fille, Françoise Mallet Joris, votre déception de découvrir qu'un certain P... « n'était pas un vrai platonicien ». Vous-même vous incarnez un « platonisme lesté de densité flamande ». Serai-je, à vos yeux, un « vrai platonicien » ? Je ne sais. Dom Hilaire le serait-il à votre jugement ? *Eve, ou la trahison par sociabilité* : ce titre d'un de ses essais semble nous orienter dans une voie bien différente,

Et cependant...

I

« Les moines, quand ils écrivent, ont trop de bonnes intentions pour ne pas faire de mauvaise littérature »¹. Je ne suis point moine, mais clerc, c'est pire ! et j'ai aussi de « bonnes intentions ». Dom Hilaire se joua de cette embûche. Je me sens un petit garçon devant lui. Mais qui va tenter de dessiner un portrait de celui à qui il doit tant.

* * *

« Un monde attaché à ses convictions comme le serf à sa glèbe »². Dom Hilaire caractérisait ainsi le milieu qui le vit naître et grandir. Lui-même est enraciné dans ce pays de Verviers où il naquit le 29 août 1888. De la Wallonie verwiétoise il eut toujours l'esprit caustique, la goguenardise qui empêche de se prendre au sérieux.

Dom Hilaire parlait parfois en wallon, marquant ainsi cette originalité des cultures que l'on essaie de sauvegarder dans l'uniformisation actuelle³.

1. Discours de réception de Dom Hilaire Duesberg, *Bulletin de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises*, t. XXXI, 1953, p. 56.

2. *Ma conviction profonde*, dans *Adam père des hommes modernes*, Bruxelles, 1968 (cité Adam), p. 329.

3. On se réfère ici au livre publié par l'UNESCO, en 1954, *Originalité des cultures*.

De la sensibilité wallonne, il avait aussi l'art de traiter en égaux ceux qu'il rencontrait. Chacun est ce qu'il est, disait-il. Lorsque les hasards de la vie monastique le chargèrent de la cuisine, il sut toujours s'intéresser aux mets, mais aussi à ces humbles qui les préparaient. Chaque année, il disait une messe pour la sage femme qui l'avait mis au monde.

Ce détail révèle un autre trait de Dom Duesberg, son attachement à sa famille. Il avait un calendrier familial extrêmement précis. Il suivait avec attention et exactitude l'histoire de chacun. D'un enfant handicapé, auquel il s'intéressait, il dit un jour : « Marc a souri ».

Il avait, même si ceux qui ont connu la haute stature du moine un peu énigmatique, caustique, l'imaginent mal, un esprit d'enfance, de joie naïve. Il avait inventé le « jeu des propriétés », qu'il « achetait ».

C'est au cours d'une course en bicyclette qu'il tomba et, en se coupant un tendon, fut privé pour toujours de pouvoir faire certains gestes : « Il y a tant de choses que je n'ai jamais pu faire, disait-il parfois, par exemple rouler en bicyclette, porter moi-même mes valises ». Seuls quelques amis intimes surent qu'il souffrait d'un vertige incoercible, qui, sans doute, expliquait cette attitude légèrement redressée en arrière, ces mains croisées sur la poitrine, qui augmentaient encore la gravité contrôlée, la beauté de sa silhouette quand il prêchait.

Je devine en lui la présence d'une puissante émotivité. N'était-il pas Wallon ? Comme tel, amoureux de la musique ? N'avait-il pas gardé un souvenir indélébile du premier concert entendu au grand théâtre de Verviers ?

Il dominait cette rumeur multiforme ; il atteignait la sereine beauté de l'art classique, qui est « romantisme dominé »¹. Tous les grands hommes ne sont-ils pas passionnés, parce qu'ils sont des vivants ? Leur sensibilité n'est-elle pas aussi essentielle que leur raison ? Dom Hilaire est un grand homme, il est de la classe des Franz Cumont, Henry Pirenne.

* * *

1. On se réfère ici au fameux livre de A. FIDAO-JUSTINIANI, *Qu'est-ce qu'un classique ?*

Henry Pirenne était un représentant de grands universitaires libéraux. Le frère de Dom Hilaire fut recteur de l'université de Liège ; il devait, pour reprendre les mots de Pierre Nothomb, « s'asseoir un jour, au cours de je ne sais quel épisode bipartite (pour employer notre jargon), au ministère de l'Instruction publique »¹.

Le futur auteur des *Scribes inspirés* était aussi ce que l'un de ceux qui l'ont le mieux connu appelle « l'homme du fleuve »². Aix-la-Chapelle, Bonn, Coblenz, Mayence, et Strasbourg : autant d'étapes le long de ce fleuve qui devrait réunir les hommes. Dom Hilaire eut toujours une culture éclectique ; il aimait les « cocktails d'histoire », qui lui faisaient mettre en dialogue un sage égyptien et Benoît de Nursie³. Il avait horreur des oppositions simplistes entre « culture française » et « culture germanique » ; il n'aimait pas la parabole de Maurras, sur le mont Hymette, dont le sommet découvrait, paraît-il, le versant asiatique, opposé au versant hellénique de la culture : « Cette image est fautive, car nulle part, sur le sommet très plat de l'Hymette, on ne peut voir simultanément les deux paysages »⁴.

Strasbourg attirait Dom Hilaire tant par ses approches culturelles que culinaires⁵ : « Capitale de l'Alsace, grande ville de France, Strasbourg est digne d'être demain le siège de l'union européenne »⁶. « Le voyageur, à Strasbourg se sent à l'aise parce qu'on l'interroge, on l'écoute avec curiosité, avec bienveillance. Tout passant est un colporteur de nouvelles, un messager d'idées encore inédites... Les gens de Strasbourg ont appris à goûter de toutes choses, pour en prendre et pour en laisser, cela va de soi, car ils ont trop de sérieux pour se conduire comme des snobs, mais enfin ils aiment entendre ce qui était inouï, et s'ils

1. Réception de Dom Hilaire Duesberg, *Discours de M. Pierre Nothomb*, dans *Bulletin de l'Académie...*, t. XXXI, 1953, p. 44.

2. L'expression est de Dom Irénée Franssen.

3. *Silence, culture et civilisation*, dans *Adam*, p. 300-312.

4. Ce détail me vient d'un souvenir de ses cours.

5. *Le charme hospitalier de Strasbourg*, dans *Adam*, p. 294-299 ; *Les charmes de l'hospitalité Alsacienne*, dans *Saisons d'Alsace*, Automne 1967, p. 433-38.

6. *Adam*, p. 299

restent parfois incrédules ou sceptiques, c'est bien rare qu'on les choque ou qu'on les scandalise »¹.

* * *

« Les adieux de Didon préparent à la découverte d'André Gide »² : ces mots de Dom Hilaire, évoquent son collègue de Verviers. Il l'a décrit d'abord à propos de son prédécesseur, Henry Carton de Wiart. « On se mouvait en plein absolu », car « les classiques vivaient hors du temps et, à l'idiome près, pensaient tous de même c'est-à-dire justement et disaient bien, c'est-à-dire selon les règles ». « Les poètes aux accents contemporains... n'étaient pas totalement inconnus car on les mentionnait parfois avec dédain pour les proscrire. Seulement c'était révéler leur existence et les griefs dont on les chargeait n'étaient pas pour déplaire à des jeunes gens. Les listes de proscription devenaient des aide-mémoire »³.

Dans *Ma conviction profonde*, le tableau est baigné dans une légère brume de tendresse. On me permettra de citer longuement, car c'est la voix de Dom Duesberg que nous devons entendre, ce soir, et non point la mienne :

Notre éducation inquiète, attentive jusqu'à l'extrême, s'étendait à tout. Elle tranchait du bien et du mal, en matière d'orthographe, de civilité puérile et honnête, de pharmacopée, de relations, de jeux, de religion ; corps et âme nous étions farcis des meilleurs principes. On nous les avait trop souvent ressassés pour qu'on s'en affranchît sous couleur d'ignorance ou de bonne foi. Tout ce que l'on pouvait espérer, c'était une relâche soudaine de la surveillance. L'expérience finit par nous apprendre que ces vacances du pouvoir, en apparence fortuites, étaient en réalité cycliques et prévisibles. Elles entraînaient en retour les vacances de la légalité. Notre société enfantine devenait anarchique, comme le peuple romain au décès d'un pape ; et vaillamment nous remontions les courants du conformisme...

Ce qui fait la différence entre l'éducation d'aujourd'hui et celle d'hier, c'est que cette dernière était accusatrice. L'instabilité naturelle aux enfants, leur fragilité somatique, leur impressionnabilité,

1. *Adam*, p. 298-299.

2. *Discours de Dom Hilaire*, dans *Bulletin de l'Académie*, t. XXXI, p. 60.

3. *Ibid.*, p. 60.

leur étourderie, leur inattention, la manifestation spontanée et peu discrète de leur plaisir ou de leur chagrin, autant d'attitudes peccamineuses qu'il urgeait de réprimer. Elles empiétaient sur le privilège exclusif des grandes personnes d'arborer leur migraine, leurs nerfs, aux dépens de leurs entours.

La religion secondait cette intransigeance. Dieu était une grande personne, et aussi le petit Jésus. L'enfant se savait entouré d'êtres invisibles, d'une bienveillance exquise, mais qui, raisonnables de toute éternité, d'une infatigable vigilance, contemplaient chacun de ses comportements. Rien ne leur échappait ; pas même les ruses que la bonne ou le surveillant n'avaient pas éventées, en sorte qu'on n'était jamais assuré d'un asile quand on s'abritait dans l'ombre d'un mensonge ou d'un silence neutre...

Ce qu'on nous proposait, c'était le confort intime de la conscience dans la clarté d'une existence sage, vouée au culte de l'accord des participes, de la politesse qui masque l'envie de reprendre du gâteau ou de refuser un met insolite. Ce confort était enviable, car il avait ses répondants au ciel comme sur la terre. La quête en était salubre, virilisante. Quelle plus belle acquisition peut faire un petit d'homme sinon, d'une âme égale, endurer l'ennui, force sociale¹ ?

Je plaindrai celui qui ne verrait là que forme d'éducation à rejeter, avec les vieilles lunes : « Étions-nous à plaindre ? pas le moins du monde », continue Dom Hilaire ; « nous avons poussé, gavés de bonnes viandes et d'honnêtes certitudes ». « Notre conviction profonde n'était qu'à fleur de peau, mais elle restait indélébile, comme la marque, au bras, du premier vaccin »². Bien sûr, tout était étalé sur une même ligne ; la religion paraissait liée à des comportements « sociologiques », dirait-on aujourd'hui ; elle évoquait ce discours par lequel Claudel avait tenté de convertir le futur Saint John Perse, et qu'il me résumait facécieusement en parlant d'un apologue « allant de la Trinité au chapelet dans la poche »³. Mais, pas plus qu'Alexis Leger ne se moquait vraiment de cette tentative de son grand ami, Paul Claudel, pas plus Dom Hilaire ne renâclait-il dans ce réseau trop homogène de prescriptions et d'espérances.

1. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, p. 329-331.

2. *Ibid.*, p. 331-332.

3. Le mot me fut dit par Alexis Leger, lors d'une de mes visites.

Cette éducation rigoureuse eut peut-être quelque aspect « janséniste », — même s'il est incongru de joindre le jansénisme et les pères jésuites du collège où il étudia, — mais elle créa aussi cette discipline qui demeura toujours un de ses traits. Dom Hilaire pouvait prendre un verre de whisky, jamais on n'obtenait de lui qu'il en prenne un second. On entrevoit la profondeur de « l'accusation » intérieure que, peut-être, Dom Duesberg se faisait à lui-même ¹.

* * *

En 1907, Dom Hilaire entra à l'abbaye de Maredsous. « L'entrée au monastère, de prime abord, ne parut que prolonger le temps du collège » ². Dom Duesberg demeura toujours fort discret sur sa vie monastique. Il aimait parfois à déconcerter par quelque facétie. A une dame qui lui demandait à quoi les moines passaient leur temps, il répondit : « Madame, nous pratiquons la chasteté ». A un jeune homme qui désirait entrer dans le clergé séculier, il demandait : « Pourquoi ne vous faites-vous pas bénédictin ? Vous ne désirez donc point voyager ? » ³.

Ce n'était là que pudeur. En réalité, sa vocation s'inscrit dans le rayonnement de sa mère. Il en parlait peu, mais elle demeurait présente en sa mémoire ⁴. Il y avait aussi dans cette vocation l'amour de l'histoire, illustrée par des Mabillon, le goût de la liturgie, la ferveur pour la musique grégorienne ⁵, enfin l'enracinement de la vie bénédictine dans un temps où les eaux de la spiritualité occidentale et orientale mêlaient encore leurs cours. Il l'a insinué en un texte, *Silence, culture et civilisation*, où il rapproche le silence magnifié par les sages d'Égypte et celui que la règle impose aux moines. « Ne sois pas bavard. Une chose

1. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, p. 330.

2. *Ibid.*, p. 332.

3. Anecdotes qui se répandaient vite, et lui revenaient parfois déformées.

4. Par sa mère, d'Aix-la-Chapelle, Dom Hilaire fut en contact avec la culture allemande ; il parlait couramment l'allemand.

5. Il aimait la musique grégorienne, mais admettait d'autres chants. Lui-même ne pratiqua jamais la langue « vulgaire » dans la récitation de son bréviaire et la célébration de la messe.

agréable au cœur de Dieu, c'est que ta bouche soit serrée, ta parole réservée » dit le sage d'Égypte. « Que le moine amené à parler le fasse sans élever le ton ni badiner, avec une humble gravité... Le sage se reconnaît à son laconisme », écrit Saint Benoît. « Ce n'est pas la peine de s'enfermer derrière des murailles pour y introduire les potins de la commère », commente Dom Hilaire ¹.

Le lien entre la sagesse des scribes égyptiens et la tradition monastique, c'est « le Vieux Testament » dira-t-il encore. Mais, au-delà, c'est le « silence de Jésus ». Pour Dom Hilaire, le silence est « la vertu des forts, non des faibles toujours prêts, à s'épancher, à se répandre en exclamations tapageuses et vaines » ².

En même temps qu'il nous fait percevoir la profonde sagesse de cette discipline monastique, il dira aussi : « L'approche de Dieu, tel était le grand œuvre » ³. Jamais au cours de ses « errances » multiples, à Corbières, au Bouveret, à Fribourg et tant d'autres lieux, il n'abandonnerait son monastère initial : il ne faut jamais décrocher cette ancre-là, disait-il à ceux qui demandaient si le temps n'était pas venu de vivre une idée, sans l'institution.

La cellule de Dom Hilaire était en un ordre parfait. Sobre. Une couverture rêche, en poil de chameau, venue d'Istanbul, recouvrait le lit étroit. Mgr Schmitt, évêque de Metz, et grand ami de Dom Hilaire, agenouilla sa stature de Lorrain devant la porte de sa cellule, lors d'une visite à la fin de sa vie.

* * *

Dom Hilaire passa un certain temps à l'abbaye du Mont-César. Sur cette colline, où fut le château du Duc de Brabant, le jeune Charles-Quint avait été éduqué par le futur pape Adrien VI, alors professeur à la faculté de théologie de Louvain. Le Père Hilaire n'eut pas un si illustre précepteur. Cependant Dom Lambert Beauvuin, professeur de théologie, le marqua

1. *Silence, culture et civilisation*, dans *Adam*, p. 306, 307, 308.

2. *Silence, culture et civilisation*, dans *Adam*, p. 304, 312.

3. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, p. 332.

profondément. Dom Beauduin, fondateur du mouvement liturgique en Belgique, animateur, avec le Cardinal Mercier, des conversations de Malines, puis fondateur du prieuré bénédictin d'Amay pour l'union des Églises, était une personnalité prophétique. Les deux hommes s'estimèrent énormément, sans toujours se bien comprendre. « Dom Hilaire est un aigle, disait Dom Lambert, mais il ne s'intéresse pas aux dogmes » : peut-être vaudrait-il mieux dire qu'il se méfiait de toute systématisation, ce que Dom Beauduin faisait tout autant. Lorsque le Père Lambert reprit ses activités liturgiques à Paris, vers les années 1935, Dom Hilaire dit, facétieusement : « Dom Lambert revient à la liturgie, comme un franc-maçon au souvenir de sa première communion ! ». Ces escarmouches verbales ne doivent pas faire oublier la profonde admiration qui liait les deux hommes. C'est Dom Beauduin qui allait signaler au Cardinal Mercier la valeur de Dom Hilaire, et influencer ainsi, de manière décisive, la carrière du futur auteur des *Scribes inspirés*.

* * *

En ce temps-là, on envoyait les meilleurs sujets à Rome, pour y parfaire leurs études. Dom Hilaire y demeura deux ans, de 1912 à 1914, à Saint Anselme sur l'Aventin.

Dans la Rome de Pie X, encore provinciale, il reçoit la révélation de cet existentialisme catholique, empirique plutôt que théorique, où les basiliques, les cérémonies enseignent l'histoire des siècles chrétiens. Il y a comme une conspiration entre les activités apostoliques de la Curie et son cadre naturel. Le *tramonto* enveloppant de lumière la coupole de Saint Pierre est si harmonieux qu'il semble que le soleil de la Ville éternelle ait été créé pour rendre hommage à la dynastie du vieux pécheur galiléen. La conviction de la première enfance se fortifie dans cet air vivifiant ¹.

En même temps que les commentaires de la Somme de St Thomas, par Dom Laurent Janssens, Dom Hilaire découvrait la présence de la « seconde renaissance » au cœur de « la Rome de Jules II », un pape qu'il aimait.

1. *Ibid.*, pp. 332-333.

J'ai eu la chance de l'entendre nous décrire le travail têtue de Michel Ange, ses heurts avec le Pape della Rovere, sa solitude le soir, quand le jeune Raffaël quittait son travail entouré d'une pleiade de jeunes disciples, beaux et belles. Il rappelait le mauvais caractère, mais aussi le génie, de Bramante, qui voulait, pour le nouveau Saint-Pierre, « édifier la coupole du Panthéon sur la Basilique de Constantin ». Il n'oubliait pas, sur les murs de la Sixtine, le charme, la grâce sérieuse des fresques de la première Renaissance : Botticelli, rêveur devant les prêches de Savonarole, Ghirlandajo, robuste et ironique, Perugino, un peu fade, et Pinturicchio dont il oubliait que son nom était un sobriquet, car il cachait mal qu'il l'aimait.

On avait l'impression avec Dom Duesberg que la splendeur artistique de la Rome renaissante était « florentine » : l'art de la cité des Médicis était devenu plus ample, mais sans changer son âme. Michel Ange l'avait dit, qui voulait aller à Rome pour faire, de la coupole de Brunelleschi, à Sainte Marie des Fleurs, « una sorella più grande ma non più bella ».

Dom Hilaire aimait cette Rome de la Renaissance, et le mariage qu'elle avait fait de l'art, de la philosophie, du droit, avec la théologie ; s'il participait au pessimisme de Michel-Ange, dans le *Jugement dernier* de la Sixtine, il comprenait aussi la synthèse, qui semblait aller de soi, sous le pinceau de Raffaël, de l'humanisme et de la foi chrétienne.

Au fond, malgré qu'il ait narré, de Pie X, tant d'anecdotes, qui révèlent l'humour de ce pape, Dom Hilaire préférait la Rome de Léon XIII. Il avait connu des témoins de cet « automne fécond », sous le signe de la confiance. Il parlait de Maurice Blondel, de ses relations avec le Père Albert Valensin, sous le signe d'une grande espérance.

Dans son essai sur « *Une dictature consciencieuse, la papauté* »¹, une sagesse lucide inspire une vision de la tâche immense, et toujours limitée par les relativismes politiques, de la papauté. Mais, dans *Ma conviction profonde*, il dit sa découverte d'un

1. Dans *Adam*, pp. 145-168. Dom Hilaire apparaît dans ce texte comme totalement étranger à ce qui se développera plus tard, à propos de la collégialité.

monde plus divers : « La conviction de la première enfance se fortifie dans cet air vivifiant. Trop aisément peut-être. La réalité filtrait jusqu'à nos âmes à travers un vitrail. Rome étalait un spectacle. De la Curie nous ne voyions que les majestueux défilés bariolés de mille couleurs »¹.

Dom Duesberg évoquait souvent le cardinal Rampolla, secrétaire d'état de Léon XIII ; il était presque oublié sous Pie X. Il lui rendit visite le soir d'un premier janvier. Le cardinal lui montra le registre des visiteurs : un seul nom s'y lisait, celui de Mgr Duchesne ! Lorsque, en une revue estudiantine, à Maredsous, en 1931, il fut représenté sur scène, en la personne du cardinal Rampolla, il en fut secrètement touché².

* * *

Dom Duesberg ne put être ordonné à Namur, mais à Malines par le cardinal Mercier ; il le fut le 5 août 1914. Cette ordination fut suivie d'un séjour d'environ un an à Edermine en Irlande, avec quelques moines de Maredsous. Il n'en garda pas bon souvenir. L'aventure se termina sur un insuccès dans une tentative de réforme monastique. Faut-il attribuer à cette déconvenue, — à laquelle Dom Lambert Beauduin fut mêlé, — le peu d'écho de la culture anglo-saxonne et irlandaise, dans l'œuvre et la vie ? Dom Hilaire eut toujours quelque peine à partager l'enthousiasme de son ami, Dom Raymond Thibaut, pour la personnalité remarquable, mais discutée, de Dom Colomba Marmion. Il ne semble pas avoir perçu la nouveauté de ces livres imprégnés de la mystique de saint Paul³.

Dom Hilaire fut le précepteur de la famille française des Vignon, durant les années 1915-1917. Il y rencontra quelques-unes des plus grandes familles de France.

1. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, p. 333.

2. Souvenir personnel. Le texte de cette « revue » doit se trouver dans les archives du scolasticat de Maredsous. Il n'avait jamais oublié cette « réincarnation » du cardinal Rampolla.

3. Personnellement, Dom Hilaire n'avait guère d'atomes crochus avec Dom Marmion.

Dom Hilaire acquit l'art de frayer avec les « grands », comme s'ils étaient « petits » ; il voulut traiter avec les petits, comme s'il se trouvait en présence de ducs et de pairs.

Ce préceptorat lui fit découvrir aussi que certaines visions quelque peu négatives de sa formation morale et religieuse devaient être élargies. Mais, lui, qui se savait trop sensible à tous les charmes, — je prends ce terme au sens du XVII^e siècle, qui faisait dire à Pauline : « Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte », — renforça encore, sans doute, la garde intérieure de son cœur.

Quelqu'un, qui l'a souvent vu en Suisse, durant la seconde guerre mondiale, m'a raconté que, à l'émission sur « Ce que je crois », à la Radio de Lausanne, Dom Duesberg avait, parmi ses coéquipiers, Marcel Achard — l'auteur de *Patate* — et André Maurois. Ce dernier disait de lui : « il est l'homme le plus intelligent du siècle ». En ces rencontres, toujours Dom Hilaire avait le souci de témoigner de ses « convictions profondes » ; il se sentait investi de la charge sacrée de rendre visible ce qui, pour lui, était l'essentiel ; il ne montrait son côté « libéral » que dans l'intimité. Sait-on que ce fut lui, qui en ces années de la seconde guerre, baptisa un enfant de Georges Simenon ?

Dom Duesberg évoque la guerre en termes graves et douloureux :

La guerre n'était qu'une parenthèse que fermerait la victoire. Elle est demeurée béante. Voilà plus de quarante ans que se sont éteintes les joies fallacieuses de novembre 1918. Quarante années coupées par une nouvelle guerre si basement féroce que la précédente parut avoir été en dentelles. Le monde affaîssé attend la troisième pour regretter la seconde. Durant ce temps, la jeunesse de 1914 s'en est allée et ses convictions ont pâti. Il s'agissait d'organiser la paix. Chacun des vainqueurs se servit une pleine assiettée de reliefs des vaincus et pensa crever à force de mangeaille. Il en revendait sous la table aux ennemis de la veille, mais, à la dérobée, il louchait vers son allié et le trouvait trop abondamment servi. Une jalousie niaise les animait et les détournait de penser que le spectre des vaincus pourrait troubler le festin ¹.

1. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, p. 333.

Cette page nous révèle un Dom Duesberg nouveau, inconnu. Plus trace de l'« enfance prolongée », mais une lucide vision d'une humanité sans garde-fou, sans certitudes, livrée à la folie. « La carte du monde devient mobile et pour éditer un atlas, mieux vaut recourir à l'instantané. Les ennemis héréditaires alternent comme les figures d'un quadrille. Les dynasties sont remplacées par des démocraties plus impérialistes que des tsars et menées par des dictateurs. De préférence, on les choisira parmi les vieux maréchaux. Les philanthropes séviront plus durement que jamais. C'est la gent la plus sanguinaire que jamais la terre porta. Pour imposer au genre humain d'être heureux, ils l'extermineraient jusqu'au dernier. Pour finir, ils s'étonnent d'avoir obligé des ingrats. Le tout se passe devant la foule ahurie, dans la dissonance dodécaphonique de la Presse, cinquième pouvoir »¹.

Ces lignes, de 1916, préparent l'« entrée en Bible », à la fin de la première guerre mondiale. C'est lesté de cette expérience de l'homme, des hommes dans l'histoire, — « tragédie pour celui qui sent et comédie pour celui qui pense », — que Dom Hilaire allait découvrir l'Écriture Sainte.

Les personnages de la Bible, disait-il, Abraham, Moïse, et tant d'autres, n'eurent jamais le temps de prendre « la pose du vitrail » : l'instantané les saisissait trop vite, mettant à nu les bégaiements de Jérémie, la candeur habile de David, et la réticence de Jonas. « C'est précisément à cause de leur faiblesse que Dieu les a appelés à quelque « impossible » mission. C'est pour cela que nous les aimons. C'est pour cela que Dieu les aime ».

* * *

Le cardinal Mercier, vers les années 1919, fut chargé par Benoît XV, de composer un « éloge de saint Jérôme ». Comme il le fit déjà avec Dom Lambert, dans la fameuse lettre sur *Patriotisme et Endurance*, il chercha de l'aide. Dom Beauvuin lui suggéra Dom Hilaire. Celui-ci avait pour saint Jérôme des sentiments mêlés. Il citait un mot attribué à Pie X : « Si la

1. *Ibid.*, pp. 333-334.

canonisation de Saint Jérôme était à recommencer, on y regarderait à deux fois ! ». Mais le Père Hilaire aimait ce tempérament violent, avouant son amour des délices cicéroniennes, plus douces à la bouche que « les cailloux indigestes du langage sémitique ». N'est-ce point cette complicité secrète avec le Père de la Vulgate qui lui faisait écrire : « Voici les lettres de saint Jérôme ; en les triant, Turmel fit un recueil assez scandaleux pour être mis à l'Index ¹. »

Le « pensum » sur saint Jérôme eut un rôle décisif. Le Cardinal Mercier entrevit la valeur du jeune moine. Avec cette intuition rapide et active qui le caractérisait, il décida de payer de ses propres deniers un séjour de deux ans à l'École biblique de Jérusalem.

Ce furent les deux années les plus heureuses de sa vie. Jérusalem entra en son existence, pour n'en plus jamais sortir. Avec les Pères Vincent et Abel, auteur d'une *Géographie de la Terre Sainte*, Dom Hilaire en connut bientôt tous les cailloux, tous les monuments. La révélation de Dieu s'inscrivait, pour lui, sur ce sol, dans un climat sec, revigorant, ou, dans le creux de Jéricho, torride. Les personnages bibliques, il les rencontra dans « le Livre », mais aussi au gué de Jabbock, ou sur le pinacle du temple, en cet angle de l'esplanade de la mosquée d'Omar surplombant Gethsémani.

Dom Duesberg eut aussi comme professeur celui qui était alors le P. Dhorme. Ce savant connaissait de l'intérieur les principales langues du « Croissant fertile ». La meilleure traduction française de l'Ancien Testament est celle de Dhorme, publiée dans les éditions de la Pléiade. La connaissance savoureuse des langues anciennes dont témoigne *Les scribes inspirés* trouve là sa source.

Avec Dhorme, c'était la culture sémitique et égyptienne qui pénétrait dans l'univers de Dom Hilaire. Désormais, il ne sera plus seulement « l'homme du fleuve », mais celui des « quatre fleuves bibliques » : « le premier, le Pishön, qui contourne le pays d'Havila, qui produit de l'or, le Gihon, et c'est celui qui contourne l'Éthiopie, le troisième est le Tigre, il coule à l'Orient

¹ *Histoire comique des clercs*, dans *Adam*, p. 138.

d'Assur, le quatrième est l'Euphrate » (Genèse, II, 11-14). Ces deux fleuves identifiés qui se mêlent aux deux autres, fabuleux, allaient devenir une patrie spirituelle. Dom Hilaire allait y découvrir une humanité semblable à la nôtre, mais secrètement portée par d'autres coordonnées, dérivant sous d'autres galaxies, sans cesse appelée par un mystérieux visiteur qui, dans le jardin, à la brise du soir, répète depuis que le monde est monde : « Adam, où es-tu ? »

Ce fut surtout le Père Lagrange qui initia Dom Hilaire aux secrets de l'exégèse. Cet illustre frère prêcheur avait sauvé, en ces années du modernisme, la science catholique, particulièrement l'étude scientifique de la Bible. Dom Hilaire racontait comment le P. Lagrange, suspect d'hérésie, était allé voir le pape Pie X et lui avait offert en gage de parfaite fidélité de laisser son école biblique et de se consacrer à la prédication. Pie X, bouleversé, renvoya le P. Lagrange à ses études bibliques.

Le modernisme fut un danger très réel pour la foi catholique. Mais dans sa répression on dépassa bientôt les termes de l'Encyclique *Pascendi* : on employa aussi des moyens plus que discutables. C'est dans sa dernière communication à l'Académie, le 14 septembre 1968, que Dom Duesberg en a parlé :

Le modernisme s'explique par l'entrée de la critique dans l'étude de la Bible et de l'Histoire ecclésiastique, encouragée par Léon XIII avec un certain libéralisme, et aussi par la complaisance de quelques esprits pour les systèmes incertains de la philosophie moderne. Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que l'anti-modernisme avait précédé ce qu'on devrait appeler pour être exact l'anti-anti-modernisme qui était une réaction contre les positions vétustes et retardataires, même sur les sciences ecclésiastiques de l'Ancien Régime. La *Vie de Jésus*, de Renan, par exemple, provoqua des protestations enflammées mais qui ne résolvaient rien, tant était grande l'ignorance des problèmes que Renan soulevait. Or cette ignorance, certains la cultivaient sous le nom d'orthodoxie. Ajoutez à cela que la République anticléricale se donnait les gants d'être athénienne et de libérer les esprits. Qu'elle cheminait en allant de scandale en scandale : Panama, les curés sac au dos, les aventures du général Boulanger, l'affaire Dreyfus, les brutalités du petit père Combes, la séparation des Églises et de l'État. Cette fermentation politique donnait un tour passionnel à la pensée religieuse. A tort ou à raison, les modernistes étaient inscrits d'office parmi les drey-

fusards, les partisans de la séparation et du ralliement à la République. Les éclectiques qui se gardaient de ce brouillamini étaient méprisés de leurs adversaires »¹.

Des études récentes, comme celles d'Émile Poulat² ont confirmé la justesse de ce tableau. Jusqu'en 1908 en effet, le mouvement « moderniste » comme aussi la lutte contre lui, se cantonnaient aux questions de philosophie et d'exégèse : à partir de 1909, jusqu'à la veille de la guerre de 14, des facteurs sociaux et même politiques s'y mêlèrent. Tandis que, jusque 1908, l'épicentre du mouvement était en France et, partiellement, en Angleterre, à partir de 1909, il se déplaça vers l'Allemagne, où apparaissent les premiers « syndicats neutres » et vers l'Italie où se dessine la lutte entre la « presse dite de pénétration », et celle qui affirmait la pensée catholique en une vision « monolithique »³.

Dom Hilaire nous dit « qu'il a vu la tempête, mais des fenêtres du monastère, où elle ne soufflait pas ; c'était un événement lointain comme la guerre des Boers, auquel nous n'éprouvions aucun désir de nous mêler »⁴. En réalité il en a souffert, à travers la douloureuse patience du Père Lagrange, son maître ; à travers aussi des hommes comme von Hügel, dont il aimait l'audace, ou comme le romancier italien Antonio Fogazzaro, auteur de *Il santo*, roman mis à l'index ! Dom Duesberg parlait de l'auteur de *Piccolo mondo antico* avec une tristesse à peine voilée : de tels hommes, selon lui, avait été bradés, en cette heure où il eût fallu une synthèse de la pensée catholique et de la culture moderne :

Les modernistes conscients qui s'entêtaient à demeurer dans une Église dont ils sapaient les murailles, furent très rares. Il est vrai qu'une organisation sévère faisait la police des publications, voire

1. Sur la mise à l'index de la Sainte Chantal de l'abbé Henri Bremond, dans *Bulletin de l'Académie*, t. XLVI, 1968, p. 7.

2. Émile POULAT, *Intégrisme et catholicisme intégral*, 1969, Tournai, entièrement consacré à l'histoire, à la publication, au commentaire des fameux papiers Jonckx, découverts durant la première guerre, qui mirent sur la piste de la société secrète appelée *Sodalitium Planum* et, familièrement « La sapinière ».

3. Je dois cette vue d'ensemble au Chanoine Roger Aubert, mon collègue à l'Université de Louvain.

4. Sur la mise à l'index..., dans *Bulletin de l'Académie*, t. XLVI, 1968, p. 6.

des conversations privées. Les dénonciations pullulèrent, sous l'emprise d'une véritable fièvre obsidionale. Le zèle des mouchards n'est pas toujours intelligent non plus que désintéressé. Le futur Jean XXIII fut signalé au Saint-Office. Dans son dossier figurait une carte amicale adressée à Buonaiutti, moderniste notoire »¹.

Une société secrète, *La Sapinière*, était dirigée par Mgr Benigni. Émile Poulat, qui a donné l'édition définitive de certains documents et écrit l'histoire de ce réseau secret, signale comment, à la veille de la guerre 14-18, les noms du Cardinal Mercier et du Cardinal delle Chiesa, — le futur pape Benoît XV — figuraient sur les « listes de proscription »².

Dom Hilaire fut toujours soucieux de précision, de netteté en l'expression de sa foi. Quand on relit les écrits, comme l'*Apolo-gie à ceux qui croient*, on découvre la structure très traditionnelle de sa pensée théologique³. On n'en est que plus frappé de l'étonnante souplesse des approches culturelles, de ces arabesques apparemment non surveillées, mais, qui, en réalité, sont conduites d'une main sûre pour marier autant que faire se peut Athènes et Jérusalem.

* * *

Jusqu'en 1947, la bibliographie de Dom Hilaire est faite d'études, de compte-rendus sur la Bible⁴. Dom Duesberg s'y mettait à l'école des maîtres, du P. Lagrange surtout :

Au moment où j'écris ces lignes, un livre du P. Lagrange sur *Le judaïsme avant J. C.* vient de paraître. Nommer l'auteur c'est évoquer plus de quarante années de labeur continu au service de l'Évangile, et citer cet ouvrage, c'est rendre hommage à des pages chargées de science et de pensée qui demain seront classiques. Personne en les lisant ne pensera à mes pauvres esquisses, et vraiment la comparaison ne s'impose en aucune façon. Mieux vaudrait peut-être rendre à leur poussière mes figurines d'argile. Cependant, je me suis souvenu

1. *Ibid.*, pp. 7-8.

2. Émile POULAT, *op. cit.*, pp. 328-331. Benoît XV dissoudra l'organisme.

3. Par exemple tout le chapitre III, *La religion intellectuelle*, s'appuie sur une vision de l'acte de foi alors classique, par ex. dans les livres de P. Ambroise Gardeil.

4. Cfr la précieuse bibliographie établie par Dom A. Schyrgens, dans *Adam*.

de la population des gagne-petit qui encombre les avenues des monuments célèbres et offrent aux touristes des reproductions maladroites du chef-d'œuvre qu'ils viennent admirer. Ces pauvres gens y trouvent leur profit et, à tout prendre, ils servent la gloire de l'ouvrage dont ils répandent les traits déformés, en y attirant de nouveaux visiteurs. Si je gagnais mes lecteurs au désir de lire *l'Évangile de Jésus-Christ* ou *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, j'estimerais que je leur ai rendu un signalé service ¹.

Dom Duesberg est trop humble. Le style du *Roi Hérode et autres essais* est fluide, ample. L'exposé est coupé, à de rares moments, de références à Josèphe ; il fait penser à Mgr Duchesne : il en a la gravité, l'ampleur, la malice.

La presque totalité des travaux de Dom Hilaire porte sur l'Ancien Testament. Jésus, du moins dans les études bibliques, apparaît plutôt dans le sillage de ce « Vieux Testament », qu'il couronne.

Le sommet de l'œuvre biblique de Dom Duesberg est dans *Les Scribes inspirés*, publiés en 1938 et réédités, en une édition remaniée, en 1965. Les sous-titres sont significatifs : La sagesse de l'Égypte et des fils de l'Orient, Salomon ou le parangon des scribes, Le miroir des gens du roi, Le livre de raison d'un bourgeois de Jérusalem, Le pessimisme inspiré. L'auteur ressuscite ce monde de clercs, de magiciens et de sorciers ; il montre comment Hérodote avait mal connu l'Égypte, « n'y passant que peu de semaines, à la merci des cicerones, des prêtres qui lui ont dit ce que tous les guides et drogmans disent aux touristes ». « On peut dire que les Grecs ont visité une Égypte toute cléricale, réfugiée dans ses temples, où depuis les Perses elle gardait secrètes ses traditions. La juger sur cette époque vaut autant que de décrire la fortune et l'organisation de l'empire romain d'après les visiteurs et les pèlerins du haut moyen âge, quand les lettres et les sciences s'étaient réfugiées dans les monastères » ².

En même temps, le final sur « *les mystères sauveurs de la sagesse* » dévoile ce qui était, pour lui, l'essentiel : la reprise, l'inser-

1. *Le Roi Hérode et autres essais*, Maredsous, 1932, pp. 8-9.

2. *Les scribes inspirés*, 2^e éd., Maredsous, 1965, pp. 18-19.

tion, comme « l'inviscération » de cette sagesse humaine, parfois trop humaine, dans une autre, celle de *Jésus, le chantré idéal des psaumes*¹. Il y aura ici, pour lui, un « admirable échange ». Un extrait de sa traduction d'un passage du *Livre de la Sagesse* en témoigne :

C'est la Sagesse que j'aimai et recherchai dès ma jeunesse,
 et je désirais la prendre pour épouse,
 car j'étais devenu un amant passionné de sa beauté...
 Ainsi donc je décidai de la prendre pour compagne de ma vie,
 sachant qu'elle serait pour moi une conseillère dans le bonheur,
 et qu'elle m'encouragerait au milieu des soucis et des peines...
 De retour à la maison, je me reposerai auprès d'elle ;
 car son commerce n'offre pas d'amertume,
 ni sa familiarité de chagrin,
 mais de la joie et de la gaieté.
 Considérant tout cela en moi-même,
 et réfléchissant en mon cœur
 que l'immortalité gît dans la parenté avec la Sagesse,
 et, dans son amitié, un charme exquis,
 comme une richesse inépuisable dans les labeurs de ses mains,
 et, dans l'exercice commun de ses leçons, la prudence
 de même qu'une bonne renommée dans les entretiens,
 je vaguais, cherchant par quel moyen je pourrais la prendre chez moi².

François d'Assise, en sa jeunesse, rêvait de rencontrer « une Dame de hauteesse à qui vouer sa vie ; il rencontra « Dame pauvreté » et reconnut le visage qu'il cherchait depuis toujours.

Des analyses savantes montrent les « rencontres les plus caractéristiques entre l'auteur de la Sapience et les philosophes grecs »³ ; en même temps, se dévoile la « sagesse biblique », la *hokmah* qui présida à la création du monde⁴ :

La confiance de Job en son *go'el*, l'assurance qu'il interviendrait pour le délivrer, son défi à la mort et au *Chéol*, tout aussi bien que le chagrin du Qohélet en face de la vanité universelle, tout ce remous d'âmes angoissées en dépit de leur espérance, le Christ Jésus, par sa présence, l'apaise. A la conception puérile d'une félicité faite sur

1. Ce livre date de 1931.

2. *Les scribes inspirés*, p. 793 (*Sap.* 8, 9-18).

3. *Les scribes inspirés*, pp. 762-763.

4. *Ibid.*, p. 781.

la mesure exacte d'un effort scolaire se substitue la vision de la souffrance féconde et de la mort qui vivifie en Dieu ¹.

Voilà pourquoi, dans la préface du *Roi Hérode et autres essais*, il avait écrit :

En faisant semblant de m'égarer à la suite d'Hérode ou des Séleucides, je ne cherchais qu'à parler de Jésus-Christ préparé, puis méconnu par le judaïsme ².

* * *

La seconde guerre mondiale et les années qui suivirent, jusqu'à sa mort, nous font assister à un élargissement, sans limites prévisibles, de l'activité de Dom Hilaire : on le voit à Tulle, en France, « où on l'improvise professeur de grand séminaire », à Grenoble, à Fribourg, en Suisse, où il donne une série de cours, à Lausanne, dans « le haut prieuré de Corbières, où il demeurait parfois, dit-on, quelques jours d'affilée », dans celui du Bouveret, aux bords du Lac Léman, à Strasbourg, où le faisait revenir une sorte de gravitation régulière : « Vous étiez fait, dira Pierre Nothomb, pour ce climat d'actions, de pensée, de courants d'air, de départs et de retours, pour ce panorama du monde » ³.

Dom Duesberg, durant la guerre, intervint maintes fois en faveur de personnes menacées : ces démarches furent souvent efficaces. « Chose peu connue, il parvint, avec son cousin Jacques Pirenne, à faire passer en Suisse le grand historien juif, Ernest Stein, auquel nous devons une magistrale *Histoire du Bas-Empire* » ⁴. Ses rencontres avec des non-croyants se firent innombrables. Il se dépensa en faveur de nombreux Juifs. Dans son essai *En lisant une anthologie Juive*, il déclare, dès 1957, que « le chrétien doit renoncer à cette qualification de « peuple déicide », qui est odieuse parce qu'elle est sans portée ». Il parlait souvent de « l'impossible antisémitisme » : « L'antisémitisme, qu'est-il donc, sinon du christianisme frelaté de racisme, de

1. *Ibid.*, p. 894.

2. *Le roi Hérode et autres essais*, p. 7.

3. *Discours de réception*, dans *Bulletin de l'Académie*, t. XXXI, pp. 44-45.

4. *Adam*, p. XII.

nationalisme ou de cupidité». « Une minorité d'apparence prospère » disait-il aussi, « éveille les rancunes et la rancune suscite les bons principes »¹.

Il a raconté à Roger Nordmann comment, dans un train, il avait rencontré un Juif polonais. Il lui avait rappelé, au cours de la conversation le « Chema Israël, Écoute Israël » ; « je n'eus, dit-il, que deux cents kilomètres pour le convertir au judaïsme. On aurait pu aller plus loin. Le temps m'a manqué ».

Nous découvrons aussi Dom Hilaire en difficultés avec un évêque de Suisse, pour avoir donné un avis favorable à la publication d'ouvrages de l'espèce de « Rabelais lancé dans Manhattan » qu'« était l'alors très « scandaleux » Henry Miller. Il s'occupe de Baudelaire, répond à une enquête, de 1954, sur « Où va le roman ? », commente le livre de Maurois sur Proust. Il y découvre ce qui est la clef de l'œuvre : « Nous ne comprendrons bien *La Recherche du temps perdu* que si nous restons attentif à cette manière de perdre le temps qu'est le mal moral et à ce moyen de le retrouver qu'est le renoncement »².

En même temps, il écrit sur l'« idéal religieux de Rabelais, sur *L'introduction au traité de la concupiscence de J. B. Bossuet*. Il redécouvre sans cesse les mémoires du Cardinal de Retz ; il cite le Cardinal Nicolas de Cues, et indique un foyer essentiel de cette œuvre : Jérusalem sera la ville où Christianisme, Judaïsme et Islam, se réconcilieront un jour, dans la « paix de la foi » (*De pace fidei*)³.

C'est alors aussi que Dom Hilaire prêche de nombreux Carêmes à Strasbourg, à Bruxelles. On a cité cent fois le mot : « La messe obligatoire, tous les dimanches, sous peine de péché mortel, quelle opération fructueuse pour les chaisières ! ». Mais ceux qui l'ont entendu se souviennent de sa haute stature, de ses yeux baissés, du petit bout de papier qu'il consultait discrètement, de sa voix « en or », et de ce qu'elle disait.

A cette époque, Dom Hilaire manie aisément plusieurs styles. La phrase est pincée, apparemment froide, un peu hautaine,

1. *En lisant une anthologie juive*, dans *Adam*, pp. 195-193.

2. *Lettre de province. A propos de A la recherche du temps perdu de Marcel Proust, d'André Maurois*, dans *Adam*, p. 275.

3. C'était un thème qu'il développait dans son cours d'histoire de l'Église.

à la Montesquieu : elle ne résiste pas à la tentation du « coup de plume ». On entrevoit que l'auteur n'en était pas trop mécontent : n'avait-il pas un « patron » illustre en saint Jérôme sous le signe duquel il avait commencé sa carrière biblique ? « C'est une erreur de technique de prendre pour conférencier un écrivain avant de s'être assuré qu'il sait lire ou parler et qu'il ne promène pas le nez sur son manuscrit comme s'il y cherchait des truffes ». « Le public tient à s'ennuyer, comme un malade... Ainsi d'une conférence : l'ennui qu'elle dégage lui donne du sérieux, c'est une expiation pour le temps perdu, le manque à gagner... Le mieux est, par manière de sport, de veiller sur le sommeil du vieux monsieur qui n'a pu résister dès la première phrase et de parier avec soi-même qu'on le réveillera. Quand l'orateur aura repris goût à l'existence, il aura sauvé sa conférence du désastre »¹.

Dom Duesberg cherchait le mot précis, rare, comme « s'accoster ». Il usait du mot « errance » au sens étymologique. Il aimait les traits inattendus d'un « style à facettes »², où le brusque éclat, comme le feu tournant du phare, éblouissait et, parfois, fatiguait.

Il aimait aussi la cocasserie. *L'histoire comique des clercs* en est remplie. « L'abbé Guitrel avait beau se déguiser pour aller au théâtre ; le clerc perçait sous la défroque ». « La marche aux honneurs, en clergie, est réglée sur les écrevisses ; on y parvient à reculons, avec des mines dégoûtées ». Il parle « des prêtres de Mauriac, tout en os, à peine comestibles : c'est qu'à tout prendre, ils « leur » ressemblent, et cela pourrait scandaliser ». « Les bons paroissiens conservent leur pasteur dans la salaison de leur malveillance »³. Il est si facile de faire pleurer, tellement plus malaisé de faire rire, qu'on ne peut que rendre grâce de tous ces traits, qui ne sont qu'apparemment superficiels...

1. *Un genre ingrat, la conférence*, dans *Adam*, pp. 59-60 ; même thème dans *La paix du Christ*, Paris 1948, à propos de la prédication pp. 8-25.

2. « Je voyais les mots venir à moi... Je choisissais », dira-t-il à Dom Irénée Franssen. — Dom Hilaire ne supportait pas l'expression « par ailleurs » : j'espère avoir évité ce piège dans ce portrait...

3. *Histoire comique des clercs*, dans *Adam*, p. 141.

Style un peu précieux, style à facettes, style cocasse : Dom Hilaire savait user aussi d'une écriture ample, lisse, à la manière de Monseigneur Duchesne. Il évoquait ainsi un panorama historique :

L'Église vit dans l'expectative fiévreuse du retour annoncé ; elle en parle à tout venant, à toute heure elle s'y prépare. Cette grande institution si confortablement installée, qui gère ses revenus, construit de vastes bâtiments, signe des traités avec les Princes, promulgue ses lois « *ad perpetuam rei memoriam* », cette assemblée de pontifes et de docteurs qui enseigne, discute, disserte, qui regarde vers son passé pour en compter les siècles, et scrute son avenir pour en asseoir sa paix, cette Église répète comme un refrain : « Venez, Seigneur Jésus, venez ! ». Pendant les quatre semaines de l'Avent, elle emprunte aux vieux prophètes d'Israël les évocations passionnées des temps messianiques ; elle a hâte de remettre aux mains de son Seigneur les clefs qu'il lui confia, de se reposer désormais sur lui de la conduite de tant d'âmes ¹.

Enfin il maniait le style « intérieur », rendant le lecteur, ou l'auditeur, attentif aux cloches de la ville d'Ys :

Les heures mornes qui séparent la résurrection de Jésus du moment où il expira, de toute l'histoire de la religion, voilà certes le moment le plus sombre. Prostrés dans leur deuil, les fidèles perdirent l'espérance.

Ainsi s'ouvre *Le sacrement pascal*. Il se poursuit par l'évocation des morts, en une *Nekuia* où les accents d'Homère sont perceptibles :

Les morts vont vite ! la chair se corrompt, le souvenir s'altère. Dès qu'un homme n'est plus là pour l'imposer, la défendre, sa personnalité se dissout. L'on se partage sa défroque, l'on critique sa vie. Il n'a plus le pouvoir de l'expliquer ni de la justifier, exilé comme il est dans l'éternelle absence ².

Éclate alors le paradoxe de l'évangile :

Jésus est ressuscité d'entre les morts, le premier des humains dans le cours des siècles. Mais encore : pour quoi ? Il fallait qu'il

1. *Apologie à ceux qui croient*, 2^e éd. Strasbourg, 1948, p. 216.

2. Remarque peut-être frivole, mais cette phrase si belle est aussi un alexandrin.

souffrit pour entrer en sa gloire, mais elle était sienne dès le commencement, bien avant qu'il entreprît ses obscurs et rebutants travaux ! Martyr de la Bonne Nouvelle, Témoin incorruptible du Père céleste, ce n'est pas pour lui-même qu'il mourut, non plus que pour le Dieu qui l'avait envoyé ; leur harmonieux commerce remonte à la première éternité. S'il a proclamé, jusqu'à en mourir, la vérité, s'il a obtenu en récompense la gloire inconnue de désarmer la mort, ce n'a pu être que pour communiquer aux hommes ce privilège qu'il détenait souverainement quant à lui avant de venir au monde ¹.

Ce faisceau de styles, cette variété de thèmes, apparaissent dans *Adam Père des hommes modernes*, publié en 1968, à l'occasion des 80 ans de Dom Hilaire. Ce recueil, qui assurera très certainement une vivante mémoire de l'homme et de l'œuvre est dû à la toujours généreuse, inventive et efficace amitié, jamais démentie, jusqu'au dernier souffle, du Baron Yves de Brouwer. On y voit Dom Hilaire en sa maturité.

* * *

Nous voici au seuil des dernières années. Dans *L'art de vieillir*, Dom Hilaire écrit :

Pour les vieux, les jeux sont faits. C'est pourquoi non seulement ils s'adaptent avec difficulté, mais tous comptes faits, ils s'y refusent. Ils se savent dévalués. A la rigueur, engagés dans un escalier trop étroit, ils peuvent imposer leur allure en bouchant le passage aux jeunes qui les suivent ; parvenus au palier, ceux-ci reprendront leur revanche sur cette souche qui obstruait la circulation.

On se rattrape en évoquant les saisons passées où l'hiver et l'été restaient constants et fidèles à leur vocation respective. Les souvenirs ne sont que fruits en conserve. On vit sur les réserves de sa mémoire, trahie et charmée tout ensemble par l'imagination ; mais on reste en arrière et le pire serait de vouloir rejoindre les jeunes ou de prétendre se mettre à leur tête, et qu'ils fassent mine d'y consentir. La bonne tactique est de céder en s'effaçant et d'éviter le radotage. « Dans un banquet où tu es invité, disserte, vieillard, car cela t'appartient, mais avec une sagesse modérée et sans empêcher le chant. Si l'on chante, ne te répands pas en propos, et ne fais pas montre de sagesse à contretemps ». Ainsi parle Ben Sirah, l'un des

1. *Le sacrement pascal*, Corbières, 1948, pp. 3, 4, 10-11.

sages de la Bible, dans son livre de raison. La vieillesse a sa discipline propre ; à l'imposer, elle risque de n'être plus invitée ¹.

Comme Bernanos, Dom Hilaire avait peur de la mort : elle le hantait. Il sut y voir, progressivement, un pédagogue le conduisant « là où il ne voulait pas aller ». Il l'a laissé entendre dans un texte sur la vie monastique :

Les maladies, les épreuves, — qui sont parfois des tentations, — la mort, ne relèvent pas directement de la Règle. Elles appartiennent à une économie singulière, celle que la Providence utilise pour perfectionner son serviteur par delà les moyens canoniques ².

Il n'oubliait pas l'horreur de la « mort fabriquée en série » alors qu'elle devrait être « le fruit d'une lente maturation ». Je ne sais si Dom Hilaire connaissait ces mots de Rainer Maria Rilke, mais quelqu'écho en retentit dans un texte de 1962, *Antidote à la mort* :

Dans la chambre à gaz, les corps se fondent en une masse gélatineuse ? Qu'importe ! Ce que la mort attaque, défait, ce sont des êtres singuliers par leur âge, leurs dons, leurs talents, leurs aptitudes, leur faculté d'aimer, leur destin différent, divergent, vers lequel ils marchaient d'une allure inégale, lorsque le pourvoyeur de la mort, conquérant ou tyran, les a désignés à cette chienne d'enfer.

Lui-même savait ce que signifiait « se préparer » à la mort :

Se préparer au moment où la mort brusquera l'évolution définitive de la métamorphose. Nous menons ici-bas un travail obscur pour faire éclore la chrysalide, la préserver, la fortifier. C'est l'œuvre de notre vie, telle que Dieu la dirige. Notre personnalité, ce « moi » qui dure à travers toute la vie et engage notre responsabilité à n'importe lequel de nos âges, le temps, les passions, la pression d'autrui, ce que nous appelons les bons ou les mauvais exemples, tout cela cherche à la désagréger, à l'altérer. Être prêt, ce n'est pas prévoir la visite de nos bagages à la douane, c'est être disponible, d'heure en heure, à l'appel du Maître ³.

1. *L'art de vieillir*, dans *Adam*, p. 325.

2. *Silence, culture et civilisation*, dans *Adam*, p. 305. On lira *Le psautier des malades*, Maredsous, 1952.

3. *Antidote à la mort*, Tournai, 1962, pp. 15, 62.

C'est à Strasbourg qu'il voulut retourner, lors de sa dernière maladie. « L'homme du fleuve » reparaisait et les amitiés qu'il espérait retrouver, celle de Mgr Weber, de Mgr Elchinger, de Mgr Fischer, vicaire général. Ce dernier avait introduit dans la vie de Dom Hilaire l'expérience pastorale de la vie d'une paroisse, d'une église locale. Il faudrait évoquer ici, une fois encore, les innombrables attentions de ce moine désormais célèbre. Peu de temps avant de mourir, « dans une auberge de Saverne où l'on faisait halte, il s'enquit du nom du fox-terrier qui lui faisait fête et dit un mot plaisant à son hôtesse de quelques minutes, prenant rendez-vous pour le festin de la santé recouvrée »¹.

Dom Hilaire mourut à Strasbourg, le 10 mars 1969. Il fut enseveli à Maredsous dans le cimetière à flanc de colline où tant de ses amis l'avaient précédé depuis les temps déjà lointains de Dom Grégoire Fournier, du Père Bonaventure Sodar, membres de l'équipe monastique et humaniste. Au seuil de la mort, sagesse, humour et gravité paraissent se réconcilier :

Quand il s'agit de notre peau, c'est alors que nous nous montrons subjectifs jusqu'à en être douillets. Nous consentons au sacrifice de notre amour-propre, mais nous ne poussons pas jusqu'à l'holocauste. Un petit air de feu nous suffit. Dans notre corbillon, pareil à celui du Chaperon rouge, où nous aurons placé nos bonnes œuvres pour les offrir à Dieu, comme les fils de Jacob apportaient rustiquement du miel, de la gomme et des amandes à Joseph, le premier ministre du Pharaon (Gen. 43, 11), il y aura certes des brimborions sans valeur. Mais ils nous avaient paru si beaux, et ils nous avaient tant coûté ! croyions-nous. On nous en débarrassera au vestiaire².

II

Le Père Duesberg paraissait *insaisissable*, s'échappant d'une boutade. Il répondit à une dame qui l'interrogeait sur les cérémonies du premier de l'an dans les cathédrales : « Madame, on y fera la circoncision d'un chanoine ! » « Les nuits attiques, moins scandaleuses que leur titre », déclarait-il de la chaire du lecteur monastique.

1. Dom Irénée Franssen, dans la brochure publiée à l'occasion de la mort de D. Duesberg.

2. *Antidote à la mort*, p. 92.

Il semblait *énigmatique* ; il faisait même un peu peur : jamais on ne savait de quels mots incisifs il allait dégonfler quelque baudruche. Moi-même j'éprouvai toujours devant lui un sentiment de grande révérence et de léger malaise. Il dominait de sa prodigieuse culture, de sa mémoire implacable.

Lorsqu'on était ainsi perplexe, un trait d'exquise *gentillesse*, à l'égard d'un personnage très humble, bouleversait. On avait l'intuition que la bonté était un trait majeur de sa personne. On était saisi par cette voix, toute autre semblait-il, qui narrait l'histoire de David, — « Absalon, mon fils, mon fils Absalon », — ou, dans *La Renaissance* de Gobineau, celle de Savonarole ; il lisait d'un ton si frémissant que je n'ai jamais su, depuis, voir la cellule du moine à San Marco, ni la dalle qui marque le lieu de son bûcher, à Florence, sans entendre la voix de Dom Duesberg évoquant ce personnage.

Qui était cet homme ? « Rien ne nous ressemble moins que nos portraits », disait-il ¹. Je voudrais malgré tout tenter de répondre.

Il m'apparaît d'abord comme une sorte d'Érasme qui, de la Bible à la Renaissance, aurait enjambé l'âge des Pères de l'Église et le moyen âge. Dom Hilaire s'intéressait peu aux Pères ; du moyen âge il ne parlait que pour mentionner les moines qui avaient copié, — avec une étrange inconscience, du moins on l'espère, disait-il, — des textes dont certains bravaient l'honnêteté. Les histoires de Rabelais, disait-il aussi, étaient en grande partie des anecdotes que les franciscains se racontaient pour se faire rire !

La Renaissance était du reste chez lui quelque peu élargie, puisqu'elle embrassait le style des encyclopédistes et des auteurs modernes, comme Bernanos et Proust. Mais la largeur de la vision, l'impassibilité frémissante du style, ont quelque chose de cette souplesse un peu hautaine qu'il aimait dans le quatorcentisme.

Geoffroy d'Aspremont Lynden a pressenti au-delà du personnage, quelques traits essentiels de la personne ² :

1. *Ibid.*, p. 93.

2. Dom Duesberg a souvent usé de cette distinction, très dans la ligne de Unamuno, entre « personnage » et « personne ».

Par suite de je ne sais quelles circonstances, il fut pendant quatorze ans chargé du service des cuisines de l'abbaye. L'exégèse biblique y perdit-elle ? Ce n'est pas certain, mais l'ordinaire de la communauté en fut amélioré. Dom Hilaire s'acquittait de ces fonctions prosaïques avec application et bonne humeur, en ajoutant : « Si un jour je suis élu pape — pourquoi pas ? il ne faut pas marquer de limites aux bontés de la Providence, — ma première encyclique sera pour réformer le jeûne ; elle commencera par ces mots : « Cocus olim... quand j'étais cuisinier ».

Nous revoici devant le P. Hilaire badin, que nous aimions tellement. Cette badinerie était aussi un moyen de se défendre, de se mettre à l'abri des censures « ecclésiastiques », de dire, au détour d'une poursuite par des gens qui ne le comprenaient pas : « mais non, voyons, tout ceci, que j'ai dit, c'est comme du Molière... »

L'ancien ambassadeur de Belgique au Quirinal poursuit :

Dom Hilaire n'a pas été élu Pape. Il est revenu à Maredsous. Dans sa cellule tapissée de livres où du jardin monte le parfum des tilleuls, il achève la correction d'une nouvelle édition des *Scribes inspirés*. Si vous allez le voir, il vous accueillera avec ce regard profond, fait de bienveillance et d'ironie qui m'a toujours fait penser à celui que Platon prête à Socrate : « tauridon hypoblepsas ». Il vous désarçonnera par quelque plaisanterie, dissoudra vos affirmations dans son scepticisme. Le scepticisme de Dom Hilaire ? Ne serait-il pas fait d'une « conviction profonde » en l'essentiel de sa foi, qui lui permet de prendre ses distances à l'égard de tout ce qui n'est que vérité relative et contingente ? Tel système politique est meilleur que tel autre ? Il vous en démontrera toutes les fautes et toutes les faiblesses. Tel crime n'a pas de précédent, et brandissant l'Histoire, il vous en citera cent... En dépit des apparences, de l'immense diversité de ses informations et de ses curiosités, j'ai toujours été frappé par l'unité de pensée de Dom Hilaire. « L'homme juste, dit-il quelque part, s'il est inféodé à une conviction, la sert quoi qu'il en coûte. Il rameute vers elle toutes les fleurs pour en faire un seul miel ». Moine et écrivain, il ramène tout au même but : faire connaître et aimer le Dieu créateur et son Fils unique, le Christ Rédempteur, pour le salut de tous les hommes ¹.

Puisque Geoffroy d'Aspremont a usé de termes grecs, je me risque à le faire aussi ; cette liberté, qui paraissait scepticisme,

1. *Adam*, pp. XIII-XIV ; la citation est dans *Ma conviction profonde* p. 329.

pour moi elle est un aspect de la « parrhèsia » dont parle saint Paul à propos du chrétien.

Une troisième « approximation », — pour reprendre un terme aimé de Dubos, — nous met plus près de « sa pensée profonde, toujours en filigrane »¹. Dom Hilaire était à la fois si profondément religieux et si profondément humain, parce que, au-delà des systématisations fussent-elles aussi géniales que celle de saint Thomas d'Aquin, de Karl Barth ou de Paul Tillich, sa foi était biblique, c'est-à-dire ancrée dans la rencontre du Dieu vivant, au cœur de l'histoire du salut. « L'histoire sainte est une vraie histoire », répétait-il souvent. Elle narre des événements vrais ; elle raconte l'histoire d'un peuple, qui, placé au centre du Croissant fertile, louchait opiniâtrement vers les richesses immenses de l'Égypte et de la Mésopotamie. Les personnages de l'ancien Testament sont de vrais hommes, dans leurs faiblesses. C'est dans cette glaise collante aux doigts, au cœur de cette histoire que, sans tricher, sans fausser le jeu, Dieu a choisi de rencontrer l'Homme.

Le trait le plus profond de Dom Hilaire, ne serait-il pas cette quête infatigable de tous les aspects de l'homme, dans son comportement toujours divers et toujours semblable. Il n'enfourcha aucun dada, — existentialisme, structuralisme, philosophie du langage, etc., — mais il observa les réactions de l'homme de tous les temps. « Andromaque a le même battement de cil que Pénélope » : ces mots d'Ulysse à Hector, dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, de Jean Giraudoux, lui en apprenaient plus sur les veilles de guerres mondiales que de pesantes dissertations.

Cette connaissance de l'homme, qu'il faut bien appeler un « humanisme », malgré l'abus du mot, jamais il ne laissa de l'enrichir. Il trouvait dans l'humanisme biblique une réponse à nos requêtes ultimes. « Une anthropologie pour Dieu » : Dom Hilaire aurait sans doute aimé cette expression du P. Congar.

Ce n'est point par hasard que Dom Hilaire a choisi, par prédilection, d'étudier les livres de la Sagesse. *Adam père des hommes modernes*, qui ouvre le recueil de 1968, est animé de ce souffle qui

1. *Ibid.*, p. XIV.

fait passer d'Adam à l'homme moderne, pour ensuite, après un apparent oubli des clartés bibliques, y remonter comme sans effort :

L'écriture nous enseigne comment Adam est devenu comme l'un de nous et comment nous sommes des Adams déçus... Adam et Eve, chassés du paradis n'oublieront jamais leur félicité première. Leur souvenir y reviendra sans cesse ; condamnés à mort, ils pensent toujours à l'immortalité. Ils ont raison. Elle doit renaître. Le péché originel explique pourquoi le monde est cassé ¹.

Le « monde cassé » : ces mots de Gabriel Marcel, jouxtent, dans ce texte, la vision biblique. La jointure est étroite. Le souffle biblique et le souffle « humain » s'étaient si profondément joints en Dom Hilaire que, pour lui, l'humanisme devenait, dans l'adhésion à l'image biblique de l'homme, un aspect de « l'humanité de Dieu ». N'a-t-il pas écrit un essai, « *Le Dieu porte-faix* » ?

Dom Hilaire ne serait-il pas un « scribe inspiré » ? Sans doute, le terme « inspiré » est-il réservé en théologie à l'inspiration du Saint-Esprit. Mais ne peut-on l'utiliser en un sens plus large, profane si l'on veut ? Lui-même en écrivant sa « Prière sur l'Acropole » a dessiné sans le savoir ce qui était le cœur de son cœur et l'âme de son âme :

Si (Phidias, Périclès et les Athéniens) ², si les Grecs avaient pu prévoir ce jour lumineux, ne l'eussent-ils pas attendu avec joie ? Ils vous ont bien secondé sans le savoir ; leur belle langue a porté l'Évangile. Vous avez mêlé tant d'or à leur argile qu'ils ont laissé une riche matière à vos docteurs ; la métaphysique péripatéticienne, la Morale à Nicomaque, ont servi de cadre et de support à la pensée théologique. C'est ici, dans cette cité, qu'on a parlé avec le plus d'art de l'âme immortelle, du juste heureux dans les persécutions, de l'amour céleste ; c'est devant ce peuple assemblé qu'un sage a dit qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ³.

1. *Adam Père des hommes modernes*, dans *Adam*, pp. 14, 15.

2. J'ai inséré ces mots, mentionnés dans le paragraphe antérieur, pour introduire la citation.

3. *Apologie à ceux qui croient*, pp. 130-131.

III

Quand on a vu au cinéma les images du rassemblement Hippie, à Woodstock, on se demande quel impact peut encore avoir l'œuvre et la personne de Dom Hilaire sur notre temps.

Il n'y a pas trace de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques, dans son œuvre. Dom Duesberg parle fort peu de l'action œcuménique. Les sciences dites de l'homme, comme la sociologie, semblent absentes. Une série de problèmes, — comme celui de l'herméneutique, du pluralisme des écoles théologiques, de l'harmonisation de l'aspect collégial, de communion, dans l'Église, avec l'aspect « pyramide », d'organisation centrale, sont omis.

D'un autre côté, la structure très classique de la pensée théologique de Dom Hilaire s'appuie, plus ou moins consciemment, sur ce qu'on aimerait nommer « une série de coordonnées culturelles », sortes de relais de la pensée religieuse. Dom Hilaire a connu le grand développement de la littérature religieuse chrétienne ; de son temps, des écrivains comme Claudel, Mauriac, Bernanos, même si on ne les aimait guère, rassuraient. Dans l'ascension de la forteresse sacrée, à Mycènes, du moins pouvait-on souffler quelques minutes à l'auberge de la Belle Hélène.

Actuellement, surtout depuis 1965, plus encore au seuil des années septante, déjà sous le signe d'autres constellations, plus d'auberge où refaire ses forces. On travaille sans filet. La moindre erreur, et c'est la chute mortelle. L'univers est sécularisé, désacralisé : plus de montagne sainte, plus d'Acropole sur laquelle se recueillir, porté par la beauté du site. En même temps, une fiévreuse recherche de communication de l'homme avec le monde, celui des fleurs, des montagnes, des fleuves ; désir de communion de l'homme avec l'autre, non pas demain mais aujourd'hui, non pas dans dix minutes, mais maintenant, — c'est le « now generation », celle de « Paradise now ». Dans le film *La Maison*, c'est le moment où chacun dit à l'autre : « I love you », et l'embrasse en une quelque peu ridicule mais touchante approche, — trop proche, sous les yeux vaguement complices du vieux professeur d'histoire naturelle. Désir de communion du divin, en une recherche de « divinisation » qui

n'a rien de vraiment platonicien, Madame Lilar, mais, qui, malgré tout, s'inscrit dans la ligne de *l'éros* dont vous avez si bien parlé. En un mot, sécularisation, d'un côté, avec la nécessaire « informatique » et « cybernétique », mais il y en a, et j'en suis, qui en parlent mais ne savent plus faire une règle de trois, — de l'autre, « une sorte de franciscanisme sauvage », — l'expression vient de savants sociologues de Berkeley, — de « retour de Dyonisos »¹, dont on s'émerveille et s'agace. Car, nous autres, n'est-ce pas, nous savons tant de choses, nous sommes tellement intelligents, disait Mgr Jacques Leclerc, nous sommes payés pour penser ; nous savons qu'en tout cela il n'y a rien de nouveau...

Dom Hilaire l'aurait-il dit aussi, s'inspirant des mots du Quohelet : « Rien de nouveau sous le soleil » ? Peut-être pas.

Il n'ignorait pas les perspectives ouvertes depuis l'année 1962. Il avait, en un sens, attendu toute sa vie le concile Vatican II. Les confidences du P. Lagrange, l'antipathie qu'il avait pour l'intolérance², sa propension vers une « libéralisation » de tant de choses non essentielles, permettent de supposer sa joie devant les assises conciliaires.

Néanmoins, Vatican II ne semble pas avoir été pour lui cette aurore, un peu naïve du reste, sur le moment, que beaucoup saluaient. Il utilisait les documents conciliaires, à la manière d'une documentation supplémentaire, bienvenue, mais qu'il rangeait dans un « tiroir », ouvert quand besoin était.

Deux textes de lui permettent cependant de voir qu'il n'était pas ignorant de la « grande mutation » culturelle en train de se produire. Le premier est dans *Ma conviction profonde*, et est antérieur au concile, mais il dessine par avance une crise profonde :

Dieu a sans doute des vues d'éternité que rejoignent imparfaitement nos vues temporelles. Mais en attendant, — car il faut pratiquer l'art d'attendre, — le monde va à vau-l'eau. Les apparences crûes, voyantes, criardes, disent que Dieu est absent au monde ou

1. Cfr Jean BRUN, *Retour de Dyonisos*, Paris, 1969.

2. Ce qui ne l'empêche pas, comme l'observe malicieusement P. Nothomb (*Bulletin de l'Académie*, t. XXXI, 1953, p. 53) de commencer par l'éloge de l'intolérance, que la tolérance même rend nécessaire ».

distrain, ou pire encore : qu'il ne daigne. Les justes constatent qu'on se passe fort bien de lui ¹, qu'on le blasphème impunément ; que ses ennemis prospèrent, que les idoles lui font insolemment concurrence, assiégées par mille chalands. Sa providence subit des éclipses, son règne est contesté ; son triomphe indécis. Il cesse d'être nécessaire et, dans ce cas, religieusement parlant, il n'est plus. La Bible l'a fait trop grand ; elle lui attribue trop d'interventions immédiates, décisives ; elle inscrit trop nettement à sa charge tous les détails de la création, pour que la moindre défaillance ne mette pas en question sa puissance, sa prudence, sa bonté, sa fidélité, bref ne l'anéantisse s'il ne se justifie pas auprès de ses fidèles. Ils le mettraient en accusation et elle est sous-entendue dans les étonnements des prophètes ou leur impatience : « Jusques à quand Jahvé ? » ².

L'autre texte se réfère à la crise « post conciliaire ». On se souvient de la description donnée par Dom Hilaire, dans sa dernière communication à l'Académie, sur la mise à l'Index du livre de Bremond sur Jeanne de Chantal. Il avait fait une brève esquisse de la crise moderniste. Nous l'avons lue plus haut. Il faut y ajouter un paragraphe, que nous avons volontairement omis, le réservant pour le contexte de la situation actuelle. Dom Hilaire cite un texte de Jacques Maritain, dans *Le paysan de la Garonne* :

Pour notre consolation, nous avons entendu l'oracle du paysan de la Garonne qui nous prévient que la crise moderniste qui fit tant de victimes, éteignit tant de talents, n'aura été qu'un rhume des foies en comparaison des désastres qui nous guettent.

Dom Hilaire suivait donc les phases les plus pénibles de la crise religieuse actuelle. Est-il permis de penser qu'elle ne le désarçonnait pas, qu'il gardait en face d'elle ce sens du relatif, cette lucidité du sage, qui ne le quittait jamais ? La phrase qui termine le paragraphe que nous venons de lire dit en effet : « Les octogénaires sont toujours allègres quand ils annoncent les catastrophes qui suivront leur disparition » ³.

* * *

1. Sans les termes, nous avons ici une allusion à la « théologie de la mort de Dieu ».

2. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, pp. 336-337.

3. *Sur la mise à l'index...*, dans *Bulletin de l'Académie*, t. XLVI, 1968, p. 7. En note Dom Duesberg cite le livre de Maritain.

Le moine de Maredsous était conscient aussi de la crise culturelle, mais il la faisait remonter bien avant les années soixante, à la seconde guerre mondiale. Dans *Où va le roman ?* texte de 1954, il écrit :

Une génération de rescapés : voilà notre condition à nous, les survivants de la dernière tourmente. Péniblement nous nous dégageons des ruines amoncelées, avec la crainte qu'un séisme nouveau ne mette à bas les décombres de ce qui fut une civilisation. Cependant au sein de notre commune épreuve, nous ne sommes pas unanimes : pour les uns, les vieux, le décor de la vie est une ruine dont ils persistent à rappeler la splendeur première ; pour les autres, les jeunes, ces institutions affaissées sont le cadre normal où ils furent nourris. Les premiers restaureraient volontiers le passé qu'ils regrettent ; les seconds s'accommodent de ce qu'ils ont trouvé ; ils rêvent d'un avenir coupé de ces encombrantes racines. Nous les jugeons révolutionnaires. En réalité ils sont de leur temps, qui est aussi le nôtre, hélas ! puisque nous l'avons fait tel qu'il est. C'est bien la raison pour laquelle les jeunes se refusent à se tenir comptables de notre banqueroute. Ils n'étaient pas nés, eux, quand nous entassions les matières combustibles et que nous allumions la mèche. Attendons-nous donc à les voir manipuler la morale avec l'insouciance de barbares démenageant un musée d'antiques...¹ Ils sont les passagers du bateau ivre et la marche du monde leur paraît si absurde qu'elle ne postule même plus la présence d'un pilote. Pourquoi faire ? Voltaire réclamait un horloger qui mît en marche l'univers, cette merveilleuse mécanique. Mais, pour eux, l'univers ne marche pas, il bourlingue².

Nous devons sauvegarder, au creux de la crise actuelle, la mémoire de sa personne et de son témoignage. Nous retrouverons ainsi la réalité si oubliée de *l'héritage*.

Jamais je n'oublierai ce que je dois à Dom Duesberg. Pour moi, il fut un maître. C'est lui, par exemple, qui me fit découvrir les textes pédagogiques de Aeneas Silvius Piccolomini, — « tellement plus intéressant, disait-il, avant qu'il fût Pape ».

Sa parole, ses gestes, son sourire moqueur, et, au fond, plein de gentillesse, sont aussi neufs qu'au jour lointain où je les entendais, les voyais dans le local de classe, dont, disait-il, les

1. Le « ils » signifie « les romanciers » présents.

2. *Où va le roman ?* dans *Bulletin de l'Académie*, 1954, pp. 23, 25.

« carreaux laissent passer beaucoup d'air et peu de lumières ». Lorsque j'appris, par une lettre de M. Jean-Marie Duesberg, que, lors de sa dernière entrevue avec lui, Dom Hilaire lui signala qu'il m'avait initié, dans le temps, à Aeneas Silvius Piccolomini, je mesurai mieux encore cet *héritage* qu'il m'avait transmis.

Une des joies de ma vie fut, lors d'une réception chez le baron Lambert, à l'occasion de la parution de *Adam père des hommes modernes*, de lui « dire » tout ce que je lui devais. Il ne le savait pas. Moi-même alors, j'eus, presque physiquement, l'impression de m'asseoir aux pieds de Gamaliel.

Il y en a tant ici, Mesdames et Messieurs, qui pourraient témoigner de cette même transmission, tradition d'un héritage. Si un tel homme, si de tels hommes, et leur témoignage, sont oubliés, la vie ne vaudra plus la peine d'être vécue. Comment vivre avec une mémoire amputée, coupée de ce qui nous vient à travers les siècles, par la bouche d'un témoin ? L'histoire de l'humanité est comme l'histoire d'un seul homme. C'est seulement lorsque nous aurons présent à notre esprit le passé, non de manière nostalgique, archéologique, — archaïque diraient les disciples de Freud, — mais à la manière d'une réminiscence platonicienne, ouverte sur le présent, réassumée, désensablée, que nous pourrons être présents, tout entier, dans l'actualité, dans le « jour d'aujourd'hui », dans ce temps, ce *kairos*, qui est aussi l'aujourd'hui de Dieu.

« L'espérance est la même chose que la réminiscence » a dit Paul Ricoeur ; « l'espérance est la mémoire du futur » disait Gabriel Marcel. La vraie mémoire, vivante, est prophétie.

* * *

Mémoire et prophétie, c'est-à-dire présence du passé, dans l'actuel, pour nous ouvrir au futur, pour nous permettre de lire les « signes des temps », de découvrir le sens de « cet univers qui ne marche pas, mais qui bourlingue ».

Il y a la mémoire que Proust a découverte, et que Dom Hilaire aimait. Au delà des intermittences du cœur, elle retrouvait le passé pour essayer de le réparer, et de construire un nouveau futur. Mais il y a aussi la mémoire biblique, cette réalité

qui traverse toute la Bible, dans le mémorial de ce que Dieu a fait pour son peuple, avec lui.

Cette « mémoire » de Dom Hilaire était vaste. Nous venons de voir en elle la présence de l'actualité la plus tragiquement contemporaine. C'est parce qu'elle s'enracine, cette vision du présent, dans une mémoire si fidèle, si sereine, finalement, si pleine d'optimisme, que nous respirons. L'homme « créature raisonneuse plutôt que raisonnable »¹, Dom Hilaire, à la fin de *Ma conviction profonde*, en dessine le visage dans la clarté de sa foi biblique :

Puisqu'il y a des pécheurs de par le monde, les justes rejoindront les vœux divines en les ramenant à la source de vie par la conversion de leurs cœurs. C'est toute l'histoire sainte, celle des intrusions de Dieu répétées, inlassables, dans le cours des siècles pour racheter ce qui se perd ; il a pour finir livré son Fils unique afin de sauver tous les hommes.

Voilà ma conviction profonde qui nourrit mon optimisme. Elle remonte à l'enfance mais alors elle était plus fraîche, plus naïve, plus innocente. Moins souple aussi. Comme Voltaire, nous croyions davantage que les vocations étaient fixées dès le principe et nous étions moins enclins à voir dans les « méchants » de notre âge, qui n'étaient guère que des étourdis, des élus du paradis. Cette perspective pourtant les rend supportables dans le moment de leurs pires sévices. Notre patience se teinte d'éternité ; pour les enfants de Dieu, c'est la couleur juste. Elle la rend inusable².

Cette mémoire permit à Dom Hilaire d'écrire, en 1967, un de ses derniers textes, l'un des plus beaux : « *De Yahweh la victoire* »³.

L'espérance de la victoire de la lumière, de la paix, de la communion entre les hommes, il me semble qu'il nous la redit, ce soir, avec gravité, sans doute, mais aussi avec gentillesse, et, qui sait, peut-être avec humour.

Rome, 22-29 septembre 1970.

1. *Ma conviction profonde*, dans *Adam*, p. 337.

2. *Ibid.*, pp. 337-338.

3. *De Yahweh la victoire*, dans *Adam*, pp. 339-347.

Balzac et la Belgique

Communication de M. Carlo BRONNE,
à la séance mensuelle du 14 novembre 1970

On a peine à comprendre aujourd'hui les réactions violentes que produisirent en Belgique certaines audaces de Balzac. Le nom du romancier apparut dans la presse bruxelloise un peu avant la révolution et son succès ne cessa de s'amplifier les années suivantes. L'affaire des contrefaçons vint brouiller les cartes. Les éditeurs belges se livraient à un pillage fructueux de l'édition française. A l'affût d'un ouvrage annoncé dont l'auteur était célèbre, ils le faisaient réimprimer, parfois en vingt-quatre heures, et le lançaient sur le marché étranger sans payer un sou au propriétaire des droits. Il arrivait même que, reproduit d'après les feuilletons des journaux, le texte fût publié en volume en Belgique avant de l'avoir été en France. En 1838, on exporta ainsi 160.000 kilogs de Hugo, de Mérimée et de Vigny en préfaçons ou en contrefaçons. Spolié comme ses confrères, Balzac s'éleva contre un procédé qui servait sa gloire mais nuisait à sa bourse. « L'étranger le plus odieusement, le plus ignoblement voleur, dit-il, est notre voisin, notre soi-disant ami, le peuple pour lequel nous avons donné notre sang, nos trésors, à qui nous cédonos nos hommes de talent et de courage. ¹ »

D'aucuns ont attribué au préjudice éprouvé par l'écrivain l'opinion bien arrêtée qu'il avait de ce qui était belge. Il a loué les tapis et les biscottes ; c'est tout ². Dans ses *Lettres sur Paris* (1831), il conseille de conquérir « les Alpes et le Rhin, Anvers s'il est possible ». Dans la *Physiologie du Mariage*, on trouve

1. G. Charlier : *Le mouvement romantique en Belgique*. Bruxelles 1959 T. II.

2. *Une fille d'Eve — Physiologie du Mariage*.

cette phrase à propos des héritiers de la vieille comtesse Van Ostroën : « Comme c'était des Belges, le calcul fut chez eux aussi prompt que leurs regards. » Mais la *Physiologie* « par un jeune célibataire » parut dans les derniers jours de décembre 1829, donc bien avant la querelle de la Contrefaçon.

Les autres personnages balzaciens qui nous intéressent ne sont pas mieux traités. Gobseek l'usurier est né dans les faubourgs d'Anvers. « Cette espèce de Hollando-Belgo-Flamand avait trois raisons d'être ce qu'il était : avare et riche... »¹

Selon A. Mabilille de Poncheville, la grand-mère maternelle du romancier était flamande et c'est de la vieille maman Sallambier qu'Honoré aurait recueilli le conte dont il s'empara pour composer, peu après 1830, *Jésus-Christ en Flandre* dont l'action toute mystique se déroule sur une barque menacée de sombrer dans la tempête entre Cadzand et Ostende. Dans la *Recherche de l'absolu*, Balthazar Claes est originaire de Gand ; Katt, la nourrice de Lydie Peyrade, de *Splendeurs et Misères des courtisanes* est également flamande.

Entre 1835 et 1840, la réputation de l'écrivain, solidement assise dans son pays, fut fortement contestée par la critique belge. On lui reproche de se complaire dans le sang et la débauche, de rendre sympathique un « scélérat immonde » tel que Vautrin. Si nous ne sommes pas loin de *Papillon*, nous le sommes moins encore du théâtre actuel. Grandgagnage fait assister son héros, M. Nicolas, à la représentation à Dinant d'un spectacle romantique :

L'adultère y murmure et l'insecte y soupire.
On y voit l'homme nu et la femme enfantant.
On y juge, on s'y grise, on y vole, on y pend.
C'est un charmant concert de bourreaux, de grossesses,
De corde et de poison, de gueux et de princesses.
Et pour bien couronner cet ouvrage enchanteur
Il ne faut plus qu'y voir agir un fornicateur.²

Il a fallu attendre notre époque pour que le vœu de l'honorable M. Grandgagnage soit comblé ; il l'est. De même, l'école

1. F. Marceau : *Balzac et son monde*. Paris —

2. Grandgagnage : *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique*, 1835.

du regard doit à Balzac la première ébauche d'une méthode que blâmaient ses contemporains quand ils l'accusaient d'abuser des descriptions : « Otez les méticuleuses peintures de trois marches d'escalier ou de murs suintant l'humidité ou de chinoiserries d'un boudoir et il ne restera plus qu'un demi-in octavo. »

Mise à part la question des droits d'auteur, Balzac n'eut guère l'occasion d'avoir des rapports avec le royaume de Léopold I^{er}. Il semble d'après sa correspondance qu'il entretenait des relations avec un archéologue anversois, le baron de Witte. Un jeune Montois lui écrivit pour lui demander le chiffre du passage de la *Physiologie du Mariage* composé en lettres incompréhensibles dans la 25^e Méditation ¹ et le remercier de l'avoir préservé des embûches de l'hymen : « Merci, Monsieur, cent fois merci, disait-il. Comme ce n'est probablement pas la femme flamande qui a posé devant vous, j'en conclus que partout les femmes se ressemblent car ici, comme à Paris, la position horizontale est celle qu'elles préfèrent. Vous m'avez sauvé de leurs griffes, encore une fois merci. » ²

Parmi les amis polonais du romancier, deux touchent à l'histoire de Belgique, l'un, le comte Bernard Potocki qu'il recevait à sa table, était un cousin de M^{me} Hanska ; il compta au nombre des officiers proscrits après le soulèvement de la Pologne que le roi des Belges engagea pour former l'armée belge au grand déplaisir du tsar. Adjoint à l'état-major de la 1^{re} division de 1832 à 1839, il commanda sans traitement un détachement du 2^e chasseurs à cheval. L'autre, familier du marquis de Custine, chez qui il vivait, le comte Ignace Gurowski, après avoir voulu épouser Rachel, enleva au couvent des Oiseaux à Paris l'infante Isabelle, nièce de la reine Marie-Amélie et fut arrêté à Namur. Le mariage forcé de la princesse et sa présence à la cour de Bruxelles posèrent au protocole des problèmes insolubles. Balzac rompit avec l'inquiétant Astolphe de Custine qui avait prêté

1. La composition inintelligible de la Méditation XXV, intitulée *Des Religions* n'est pas un cryptogramme mais un canular, du genre employé par Sterne dans *Tristan Shandy*. Spoelberch de Lovenjoul : *Une page perdue*.

2. Hippolyte Poullain à Balzac 7-1-1840. Corresp. Ed. Pierrot t. IV. 1892.

son droschki pour le rapt et lui retira la dédicace du *Colonel Chabert* pour la donner à la comtesse de Bocarmé ¹.

A Vienne en 1834, il avait été présenté à la Princesse de Ligne, née Lubomirska, qui le trouva « petit, gros et d'un commun extraordinaire » ². Plus tard, il rapporta de Pologne une lettre de son père pour celle qui était devenue ambassadrice de Belgique à Paris ³.

Brefs séjours à Bruxelles

L'auteur de la *Comédie humaine* fit deux brefs séjours à Bruxelles. Le premier eut lieu dans l'automne de 1843. Revenant de Russie où il était allé passer quelques semaines auprès d'Eve Hanska, devenue veuve, il avait fait le projet de « voir la Belgique en quatre jours ». Après avoir quitté Saint-Petersbourg le 10 octobre, traversé Riga, Tilsit, Koenigsberg, Berlin, Cologne, il arriva à la fin du mois dans la capitale belge et descendit à l'Hôtel de la Paix. La fatigue d'un voyage long et inconfortable s'ajoutait à son regret d'être à nouveau loin de sa bien-aimée. « Ces courses multipliées, la multitude d'objets d'art, de monuments, de villes, dit-il sans préciser lesquels, a redoublé l'intensité de ma maladie ». La compagnie d'un Italien portant beau avec lequel il s'était lié sur un bateau adoucit son humeur. Ensemble, ils déjeunèrent ; ensemble, ils dînèrent joyeusement à l'auberge. Au dessert, un convive inattendu se présenta. C'était le commissaire de police. Il emmena l'élégant Milanais, un certain Carcano, ancien secrétaire du gouverneur d'Alexandrie, qui était recherché pour faux. « Le plus fécond des romanciers », comme dit *l'Indépendance belge*, fut d'autant plus mortifié de s'être laissé séduire par ce Vautrin à la manque que le bruit de sa mésaventure parvint jusqu'à la *Presse* de Girardin qui s'empressa d'y faire écho et que M^{me} Hanska, alarmée, sollicita des explications à son retour précipité à Paris ⁴.

1. J.R. Leconte : *La formation historique de l'armée belge*. Brux. 1949. Carlo Bronne : *La Galerie des Ancêtres*. Br. 1949.

2. *Souvenirs de la Princesse de Ligne, née Lubomirska*. Paris-Bruxelles 1922.

3. Corr. Pierrot IV 623 — 7 novembre 1843.

4. G. Charlier : *De Montaigne à Verlaine*. Br. 1956.

Le second voyage, plus enchanteur, se situe en 1845. Après dix-huit mois de séparation, les amants se sont rejoints à Dresde. « Dresde, dira l'amoureux comblé, c'est la faim et la soif, c'est la misère dans le bonheur, c'est un pauvre se jetant sur un riche festin... » Toute l'année se passera en pérégrinations européennes, souvent en compagnie de la fille de M^{me} Hanska Anna et de son fiancé, le comte Mnizech. Rentré au bercail, le romancier mandera à l'Étrangère : « Il y a pour moi vingt-trois villes qui sont sacrées... Je ne sais pas ce qu'elles sont pour vous, mais pour moi, c'est, quand l'un de ces noms vient dans ma pensée, comme si un Chopin touchait une touche de piano ; le marteau réveille des sons qui vibrent dans mon âme et il s'éveille tout un long poème. » Au nombre de ces villes saintes figurent Anvers et Rotterdam qualifiées de fleurs d'automne. « Mais, ajoute-t-il, Bruxelles est digne de Cannstadt et de nous. C'est le triomphe de deux tendresses uniques. J'y songe souvent et je nous crois inépuisables... » ¹ Une note de Balzac retrouvée dans ses papiers enrichit d'un symbole chacune des cités inoubliables. Anvers tient une coquille à la main, Bruxelles six roses. Qui dira la signification de cet emblème floral qui fait pendant à la rose au cœur violet dont parle Gérard de Nerval ?

M. R. Massant, dans une conférence à l'Alliance française à Bruxelles, affirmait que Balzac et son amie descendirent à l'Hôtel de Belle-Vue au coin de la rue Royale et de la place des Palais. Encore qu'il soit vraisemblable que le dandy ait voulu se loger dans l'auberge la plus chic de la capitale, nos recherches dans les registres des étrangers n'en ont pas apporté la confirmation.

Les Chasteler et les Bocarmé

Dans la galerie des admiratrices de Balzac, à côté de Madame de Berny et de la marquise de Castries, des comtesses Maffei et Bolognini, de Sarah-Frances Lovell et de la princesse de Metternich Zichy, le portrait de la comtesse de Bocarmé représente le tribut belge au culte du grand homme.

1. *Lettres à l'Étrangère*. 12, 13, 16 décembre 1845.

Au début de 1843, une Allemande, la Baronne Von Bornstedt, bas-bleu insinuant qui voulait traduire la *Comédie humaine*, écrivit à l'écrivain qu'elle souhaitait le voir, ajoutant qu'il trouverait la récompense de sa bonté en faisant la connaissance d'« une autre dame de ses amies aussi distinguée qu'extraordinaire ». Cette dame était M^{me} de Bocarmé qu'elle avait rencontrée à Lucerne et dont elle partageait à Paris l'appartement du faubourg Montmartre, 17 rue Buffault.

Ida de Chasteler appartenait à une ancienne famille qui avait perdu l'un des siens sur le champ de bataille d'Azincourt ; plusieurs autres avaient été Vénérables de la loge l'Heureuse Rencontre de Bruxelles dont le local était près de Notre-Dame aux Neiges. Son grand-père, François-Joseph Marquis du Chasteler et de Courcelles, directeur de l'Académie thérésienne, chambellan de l'empereur, demeurait à Bruxelles en l'hôtel de Tour et Tassis, actuellement rue de la Régence, et avait écrit un mémoire sur l'émigration des Belges. C'est en émigration qu'était née en 1797, dans le Grand-Duché de Hesse-Darmstadt, la jeune Ida. Tandis qu'un Chasteler, Albert-François, servait dans les armées napoléoniennes, prenait part à la bataille de Waterloo au 8^e hussards et levait en 1830, à ses frais, un régiment de chasseurs — les Chasseurs du Chasteler — pour soutenir la révolution belge, un autre, Jean-Gabriel, fidèle à l'Autriche, combattait les Français à Valenciennes, à Maubeuge, à Frizzo, se couvrait de gloire et de blessures, était promu feldzeugmeister et terminait sa carrière comme gouverneur de Venise où il mourut en 1826. Il est le seul étranger à reposer dans l'église Saints Jean et Paul, nécropole des doges et des capitaines de la Sérénissime.

Mademoiselle du Chasteler avait épousé son cousin, le comte Julien Visart de Bury et Bocarmé dont la mère était née Chasteler. D'origine anglaise, les Visart avaient donné des officiers à l'infanterie wallonne, un lieutenant-gouverneur à la ville et châtellenie d'Ath, en reconnaissance de quoi le titre de comte leur avait été reconnu par Marie-Thérèse en 1753. A peine mariée, la jeune femme fut emmenée aux Indes néerlandaises par son époux, inspecteur général des domaines. Elle était dans un état de grossesse avancée. L'enfant naquit en mer en pleine tempête ; son existence devait garder la marque de l'agitation

dans laquelle il avait vu le jour. Trois filles, Gabrielle, Eugénie et Marie, complétèrent la famille à la suite d'Hippolyte ¹.

A Java, M^{me} de Bocarmé mena l'existence des femmes de hauts fonctionnaires, lisant beaucoup, recevant parfois quelque vieille princesse indienne, descendant des rois du Penjerjaranga, qui lui apportait des bouquets d'une ampleur proportionnée à la faveur qu'elle venait solliciter. En dépit des bijoux qu'elle faisait exécuter avec des saphirs de Ceylan, sa jeunesse, comme elle le confessait, fut sans joie et sans bonheur.

Rendu à l'oisiveté par la séparation de la Hollande et de la Belgique, le comte ne put s'accommoder de l'ennui qui régnait au château de Bitremont, à Bury, sous la férule d'un père autoritaire et avare. Il repartit au delà de l'océan, choisissant cette fois l'Arkansas ; il emmenait avec lui son fils Hippolyte qui en revint, quatre ans plus tard, aussi peu développé mentalement que physiquement.

Le beau-père d'Ida mourut en 1841. Maîtresse du domaine, elle y résidait pourtant le moins possible car l'atmosphère en était lugubre. Voyageant beaucoup, elle entretenait des relations épisodiques avec des gens rencontrés au hasard de ses déplacements. C'est ainsi qu'elle désira connaître son auteur favori M. de Balzac qui n'était pas insensible aux vanités des salons.

Lettres et littérature

La comtesse avait quarante-cinq ans, le romancier quarante-quatre. Il semble qu'il se soit fait quelque peu tirer l'oreille avant de céder à l'enthousiasme de ces dames. Mais il finit par accepter une invitation pour le 5 mars 1843 « l'un des rares jours de fête de ma vie », lui dira Ida. « Les Javanais, écrit-elle, comme tous les peuples d'origine hindoue ont trois langages différents ; l'un s'adresse aux Dieux, aux rois leurs descendants, l'autre à un égal, le troisième à leur inférieur. Si vous ou moi appartenions à cette antique race, je sais bien dans quelle langue je m'adresserais à vous mais, la langue française ne possédant

1. Annuaire de la Noblesse belge. 1864.

pas ces délicatesses orientales, je viens tout simplement vous remercier de votre promesse », ¹

S'il fallait en croire Luise von Bornstedt, la sympathie née de la première rencontre aurait été si spontanée que Balzac serait venu dîner presque tous les soirs au faubourg Montmartre pendant trois semaines. ² L'Allemande paraît avoir exagéré car la correspondance resta très suppliante de la part des deux femmes. La comtesse qui, jeune fille, rêvait d'être peintre, possédait un réel talent ; elle s'empressa de le mettre à la disposition de son dieu. L'écrivain préparait alors les *Scènes de la vie militaire* et songeait à visiter les Alpes afin de se documenter sur la résistance du Tyrol aux troupes napoléoniennes en 1809. Or, l'organisateur de l'insurrection avait été le grand-oncle d'Ida, le marquis du Chasteler, qui avait fait prisonniers 8.000 Franco-Bavarois et dont la tête avait été mise à prix par Napoléon. Elle exécuta pour lui une copie du portrait du feldzeugmeister et de celui d'Andréas Hofer, le héros national fusillé à Mantoue. Puisse, écrivait-elle, cet envoi rappeler à votre souvenir bienveillant une femme chez qui un profond sentiment d'admiration « serait toujours resté muet et enseveli dans son cœur sans le plus heureux hasard ! » Pour la remercier, le destinataire lui adressa la *Monographie de la Presse* qui venait de sortir ³.

Bientôt, les rapports entre la comtesse et son amie se détériorèrent sous l'effet d'une rivalité inavouée. Chacune écrivait à Balzac à l'insu de l'autre. M^{lle} von Bornstedt rejoignit la Suisse vers la fin de mars. Auparavant, eut lieu une soirée mémorable. Deux fois, le romancier s'était rendu chez M^{me} de Bocarmé sans la trouver ; elle ne s'en consolait pas et lui demandait la permission d'aller lui dire adieu à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, car elle était sur le point de regagner Bury pour tout l'été.

Balzac dîna rue Buffault le 25 mars. Andersen était là, que l'Allemande accablait de ses poèmes et de ses minauderies.

1. Correspondance. Ed. R. Pierrot t. IV n° 2139, 1 mars 1843.

2. L. von Bornstedt : *Balzac und eine deutsche Dame*. (Dresdes Abendzeitung 1850).

3. Corr. 11 févr. et 9 mars 1843.

Assise sur le canapé entre le Danois et le Français, elle multipliait dans un jargon incertain les compliments envers les deux plus grands contemporains. Nullement intimidé, Andersen considérait avec curiosité cette « petite boule aux épaules carrées » qui se nommait Honoré de Balzac. Celui-ci traça sur l'album de son confrère quelques lignes d'inspiration politique confuse où il comparait *Paul et Virginie* à la bataille d'Austerlitz ¹.

En avril, la comtesse part pour le Tournaisis. Malade, elle se morfond dans son « vieux manoir qui est bien un des endroits les plus mélancoliques de la terre ». Les estampes du temps montrent une masse sombre à tourelles pointues cernée d'eaux croupissantes à laquelle mène une allée de peupliers. Elle espère que le romancier viendra s'y reposer. Il a effectivement envisagé la possibilité de consacrer deux mois à un séjour en Belgique qui « rafraîchirait (sa) cervelle embrasée, fatiguée et lui rendrait des forces. » Mais il n'a ni l'argent ni le temps nécessaire. On achève d'imprimer le tome VI de la *Comédie humaine* ; il doit fournir les volumes promis en 1842 par son traité avec Loquin. Il fait savoir à Bury qu'il doit renoncer à son évasion. Peut-être en octobre, à son retour de Russie... En attendant, il lui expédie les armes des Balzac d'Entraigues auxquelles il prétendait et dont elle devait reproduire le blason à l'aquarelle. « Je travaille plus que jamais après trois jours donnés au repos. J'étais mourant le jour du dîner et vous aussi. Vous ne m'avez pas dit un mot le lendemain ; je suis allé chez vous le mercredi, je crois. Vous étiez partie. C'était un peu mal car vous savez bien qu'à cette affection si profondément exprimée que vous avez la bonté de me porter, j'ai répondu par une gratitude infinie. Enfin, pensez qu'au milieu de mes travaux, ayant en face de moi vos deux portraits, et coupant mes épreuves avec la lame de quelque paysanne allemande qui paraît sa blonde chevelure, il est bien difficile que vous n'ayez pas quelques unes des pensées de celui qui, tout en vous envoyant ses plus affectueux hommages, se dit ici un de vos plus dévoués serviteurs. ² »

1. P. Hoybye : *Andersen et la France*. Copenhague 1960 — Corr. 2148.

2. Corr. Passy, 24 avril 1843.

La déception de la châtelaine de Bitremont fut grande. Elle le pressa de remettre son séjour en septembre. « A cette époque, dit-elle, Bruxelles célèbre ses glorieuses (qui ne sont pas ses heureuses) et expose les œuvres de ses artistes qui n'ont pas dégénéré de leur ancienne réputation, il faut que vous voyiez le Hainaut, son inépuisable richesse souterraine, Bruges avec ses admirables monuments gothiques et ses tableaux de Memling... Que je serais fière et heureuse si vous me permettiez d'être votre cicérone ». ¹

Quatre jours plus tard, furent célébrées à Péruwelz les noces d'Hippolyte, fils de M^{me} de Bocarmé, avec Lydie Fougnyes, fille d'un négociant enrichi ayant maison sur la Grand'Place et château à Grandmetz acquis comme biens nationaux. Mariage de raison où le fiancé apportait, avec sa couronne, des manières de rustre coureur de jupons et la fiancée, avec sa fortune, des vellétés littéraires et des appétits nobiliaires.

Hiatus

Les lettres manquent pour la période allant du printemps de 1843 à celui de 1844. On sait également que Balzac, revenant de Saint-Petersbourg en octobre, ne s'arrêta pas à Bury. Par contre, il envoya quelques uns de ses livres à la comtesse et lui dédia en novembre 1843 une de ses œuvres majeures, le *Colonel Chabert*, repris dans le tome X de la *Comédie humaine* en cours d'impression ².

Un froid a-t-il ralenti leur correspondance ? A la date du 24 avril 1844, M^{me} de Bocarmé qui a loué un nouvel appartement rue de Savoie, termine un billet sur une pointe : « Je me tais en me resouvenant que le prosaïque langage des mortels ennuie les Dieux et j'attends vos ordres ». Il n'est pas invraisemblable de supposer que M^{me} Hanska a pris ombrage de cette amitié féminine, d'où le refus réitéré des invitations à Bury, d'où aussi un ton désinvolte assez peu chevaleresque que le romancier va adopter quand il parle d'Ida.

1. Corr. 1 mai 1843.

2. *Lettres à l'étrangère*. II, 209 — 7 novembre 1843.

Entretemps, le zèle de son adulatrice ne s'est pas apaisé. Elle offre de prendre un croquis de son cabinet de travail, ce qui est un aimable prétexte à s'y introduire. Elle lui fait porter un vase commandé à son intention depuis plusieurs mois en Bohême. Hélas ! le présent est une catastrophe dont le donataire se gaussera auprès d'Eve Hanska. Le « monument » de cristal est orné d'une muse inscrivant sur un volume *Comédie humaine* et d'une autre couronnant l'auteur, le tout sommé de deux mots : Divo Balzac ¹. La bonne comtesse avait en outre point une centaine d'écus pour l'Armorial de la *Comédie* d'après les indications du comte Ferdinand de Gramont.

Nouvelle promesse de se rendre en Belgique en automne et nouvel échec. « Mon grand voyage (sur le Rhin) n'a plus lieu, écrit-il le 20 septembre 1844... Je viens de prendre l'engagement de livrer 4 volumes à la *Presse*... En ce moment, il me serait impossible d'aller passer quelques jours à Bury ; j'irai vous y chercher, je verrai votre belle campagne et n'y pourrai pas rester plus d'un jour ou deux. Ce ne sera guère avant le 10 octobre... » Poussé par sa correspondante, le romancier avait signé un contrat par lequel il autorisait à réimprimer certains de ses ouvrages un gentilhomme polonais, le comte Chlendowski, qui s'était institué libraire et éditeur. L'affaire fut désastreuse ; Balzac n'en continua pas moins à jouer au whist avec le ménage d'émigrés et Madame de Bocarmé.

Si le bourreau de travail qu'était l'écrivain renonça une fois de plus à accepter l'invitation champêtre de son amie, on peut croire avec M. Roger Pierrot, l'excellent commentateur de sa correspondance, qu'il voulut éviter les reproches de la soupçonneuse M^{me} Hanska. Il restait à sa table dix-huit heures par jour, ne décachetant pas son courrier, luttant contre les maux physiques qui l'accablaient. A une heure du matin, il annonçait à la comtesse, réinstallée à Paris, qu'il s'« évaderait en forçat » pour lui faire une courte visite et protestait que chaque fois qu'il passait sous ses fenêtres en omnibus, il la saluait de tout cœur. Mais à la même époque, il mandait à l'étrangère : « Boc...

1. Le blason et le vase sont conservés respectivement au Fonds Spoelberch à Chantilly et à la maison de Balzac à Paris.

est revenue. Bettina adore en tout bien tout honneur votre esclave. »²

Pauvre Bettina ! Outre les soucis que lui donnait le ménage de son fils, elle cherchait à marier sa fille Eugénie, née à Batavia vingt-deux ans plus tôt. Balzac suggéra de lui faire épouser l'administrateur de la *Presse*, Alexandre Dujarier ; celui-ci préféra devenir l'amant de Lola Montès et Mademoiselle de Bocarmé s'unit le 28 mai 1845 à Bury à un Cubain, Juan Batista Pizarro.

Rupture

La suite tourne au drame. Ida et Honoré ne se voient plus. L'intimité confortable de la rue Buffault n'est plus qu'un souvenir. Déjà, la lassitude de l'écrivain excédé par les attentions de ses admiratrices s'était traduite en caricature : « Cette espèce de Bettina a quarante-cinq ans et en paraît cinquante ; elle a les dents rattachées par des fils d'or, mais elle est vraiment bonne ». Maintenant l'acrimonie a fait place à l'aversion. Dans ses lettres à M^{me} Hanska, l'ingrat accuse la comtesse d'avoir fait des réflexions désobligeantes à leur sujet à Civitta Vecchia, de comploter avec le docteur Koreff « cet espion avéré », de capter à Rome les bonnes grâces de M^{me} Sobanska la sœur d'Eve. Ce n'est plus la « bonne » mais l'« infâme », l'« épouvantable » Bocarmé³.

Ainsi s'achève l'histoire d'une amitié sans doute plus mondaine que profonde, de la part de Balzac en tout cas. Le culte voué par la comtesse à celui dont elle « baisait la belle main » remplit le cœur et l'esprit d'une femme cultivée que sa vie d'épouse et de mère ne cessèrent de meurtrir. La dédicace du *Colonel Chabert* ne constitue pas une mince réparation aux torts du romancier ; la figure de Madame de Bocarmé apparaît davantage comme celle d'un personnage de la *Comédie humaine* que d'une héroïne de l'existence sentimentale de son auteur.³

1. Corr. n° 2297 — *Lettres à l'Étrangère*, 21 octobre 1844.

2. *Lettres à l'Étrangère*. 12 nov. 1845, 24 juin 1846, 1 juin 1847.

3. M. Bouteron : *Le culte de Balzac*. Les Amis d'Edouard. Paris. Pierre Antoine Perrod : *En marge de la Comédie humaine*. Lyon 1962. Nous nous sommes efforcés de reproduire d'autres extraits que ceux que M. Perrod avait judicieusement tirés des documents conservés à la collection Lovenjoul.

Le destin de la châtelaine de Bitremont réservait à son nom une notoriété moins honorable. Le 27 mai 1851, comparurent devant la Cour d'Assises de Mons son fils Hippolyte et sa bru Lydie Fougeries, inculpés d'assassinat sur la personne de leur beau-frère et frère, Gustave Fougny, dans le but de s'approprier sa fortune. La naissance de l'accusé, la nature du poison employé, la présence à la défense d'un des plus célèbres maîtres du barreau de Paris confèrent aux débats un retentissement énorme. Lydie fut acquittée ; son mari condamné à mort. La nicotine avait été plus efficace que l'éloquence de M^e Lachaud. Hippolyte, assisté par un archevêque américain, mourut sur l'échafaud avec plus de dignité qu'il n'avait vécu. Quant à sa malheureuse mère qui ne l'avait pas abandonné dans l'épreuve, elle fit vœu, dit-on, de ne plus consacrer ses dons artistiques qu'à la décoration d'édifices religieux.

La légende n'a pas manqué de mêler Balzac au drame. Un rédacteur de l'*Illustration* rappela que l'écrivain, dont les préférences aristocratiques étaient connues, était un ami de la famille. « Il n'était pas toujours heureux dans ses amitiés, témoin le notaire Peytel qu'il défendit à outrance et dont il essaya de réhabiliter la mémoire comme s'il s'agissait d'un Calas ou d'un Lesurques. Balzac donc, qui a bâti tant de châteaux dans ses préfaces, y a mis le château de Bury, et il dédia le livre qu'il y écrivit à la châtelaine, M^{me} de Bocarmé ». On alla jusqu'à rapporter des anecdotes relatives au séjour du romancier. Un jour qu'il avait abondamment parlé d'élevage à un propriétaire du pays, il se serait entendu proposer un marché. « Pour qui me prenez-vous ? fit-il indigné — Je vous prends, dit l'autre, pour ce que vos paroles prouvent que vous êtes : un gros marchand de bétail. ¹ »

Balzac ignora la sordide affaire du château de Bitremont, où d'ailleurs il ne mit jamais les pieds, pour la raison péremptoire qu'il était mort depuis trois mois quand elle éclata. Madame de Bocarmé lui survécut vingt-trois ans ; elle s'éteignit le 22 décembre 1873 dans le domaine de sa fille à Blevio, sur le lac de Côme.

1. A. Gallez : *Le sire de Bitromont*, Bruxelles. De Mègère, s.d.

SÉANCE PUBLIQUE DU 5 DÉCEMBRE 1970

en présence de M. Albert PARISIS,
Ministre de la Culture française

La littérature et les moyens modernes de diffusion

Discours de M. Charles BERTIN

Il y a quelques années, cédant à cette tentation que j'éprouve parfois de retrouver les émerveillements de mon enfance sur un jeune visage d'aujourd'hui, je commis l'imprudence d'interroger le fils d'un musicien de mes amis sur ses lectures. L'enfant avait alors dix ou onze ans. Il était beau, vif, intelligent, très normalement épris de motocyclettes et d'aventures. Je lui demandai s'il aimait Jules Verne. « Oh oui ! », me dit-il. « Et « L'Ile au Trésor » ? « Oh oui ! », me dit-il. « Et « Les Trois mousquetaires » ? « Oh oui !, me dit-il. Je connais très bien ! ». Et comme je m'émerveillais de l'étendue de sa curiosité et de son information, il ajouta triomphalement : « J'ai vu tous ces films à la télévision ! »...

J'avoue que ce fut un moment pénible pour moi. Je dus sans doute le laisser paraître, car l'enfant me regarda d'un air vaguement goguenard, comme l'élève qui a « collé » son professeur. Et c'est bien ce qu'il avait fait : j'étais là, démuni devant ses dix ans, inutile porteur d'une magie perdue, chargé de tout le poids de mes bonheurs désormais incommunicables, du souvenir des veilles clandestines de l'enfance, de la lampe de poche éclairant le livre sous les draps aux heures interdites, de ces plans de l'île que je dessinais et redessinais sur mes cahiers de brouillon pour suivre la marche des naufragés à travers le marais des

Tadornes et les bois du Jacamar de l'Ile Lincoln. Cet enfant était, je l'ai dit, le fils d'un musicien, et il ne connaîtrait jamais cela. Je me demande si c'est une consolation de penser qu'il ne saura jamais, non plus, ce qu'il a perdu.

Quand j'évoque aujourd'hui le souvenir de ce petit dialogue, où, sous le couvert de l'anecdote, deux générations ou, plutôt, deux mondes se trouvent confrontés, je ne puis m'empêcher de songer à ce dessin humoristique où l'on voit un Martien fraîchement débarqué sur la terre qui s'adresse à une pompe à essence et lui dit : « Voulez-vous avoir l'amabilité d'enlever ce doigt de votre oreille et d'aller prévenir vos chefs que nous sommes arrivés ? » Eh oui ! Ils sont bel et bien arrivés, nos successeurs, les hallucinés de la boîte à rêves, les drogués de l'image électronique, les mutants de l'ère audio-visuelle ! Mesdames et Messieurs, souvenez-vous de vos villes il y a seulement vingt ans, et regardez-les aujourd'hui ! Du jardin du château à Mons, au pied du beffroi, où j'allais, quand j'épelaï encore ma vie, contempler la marée blonde et rousse des toits entre les terrils de la plaine picarde, je n'aperçois plus, quand j'y retourne, que l'inextricable forêt métallique des antennes capteuses. La terre compte aujourd'hui près de 150 millions de postes de télévision et, chaque soir, dans le monde, vingt mille nouveaux récepteurs s'allument pour la première fois. Les statisticiens, qui sont à la fête devant toutes les proliférations d'allure microbienne, ont calculé sur leurs bouliers compteurs que chaque poste nouveau entraînait en moyenne la conquête de trois téléspectateurs supplémentaires. Ce qui signifie, en clair, ceci : chaque soir que Dieu fait sur la terre, la population tout entière d'une ville de moyenne importance vient s'ajouter à la foule des fidèles de la machine à moudre des songes. Soixante mille âmes ! Une ville comme Bruges, par exemple... Tout les soirs, dans le monde, une nouvelle Bruges, conquise jusqu'au dernier de ses écoliers, de ses vieillards, dépose son journal ou son livre, arrête ses conversations et ses jeux et délaisse ce qui faisait jusqu'alors sa vie, pour s'allumer dans l'ombre à la civilisation de la lucarne.

Pour les psychologues, pour les sociologues, pour les philosophes, quel prodigieux sujet d'étude que cette contagion foudroyante ! A côté d'elle, le progrès du cinéma et de l'auto-

mobile dans la première partie de notre siècle paraissent d'une bien sage lenteur. Je crois que, pour retrouver l'exemple d'une contamination plus vertigineuse encore, il faut remonter en fait aux grandes pestes du Moyen Age. Dois-je vous dire que ceci est une comparaison et non pas un jugement ?

Je sais bien, Mesdames et Messieurs, que mon propos n'est pas de commenter les raisons qui expliquent le succès de la télévision dans notre monde d'aujourd'hui, ni d'analyser les conséquences de ce succès sur la vie de notre société. Mon propos est d'envisager dans quelle mesure le développement des moyens modernes de diffusion, que la télévision domine de sa présence toute-puissante, influence le destin de notre littérature et l'étendue de son pouvoir sur le public. Et si un dialogue est possible, quelles en sont les conditions ?

Mais, pour imaginer un dialogue, il faut connaître les interlocuteurs. Et si la littérature est une très vieille dame qui n'a guère à être présentée, il n'en est pas de même sans doute de la jeune personne qui est venue s'asseoir à sa table. D'un côté, la distinction rêveuse et un peu fatiguée d'une femme qui a vécu une longue vie chargée de plaisirs et d'honneurs, qui a couru hardiment toutes les chances de sa beauté, qui a eu peur et soif, qui a su rire, aimer, gémir, qui a longuement rêvé sur les êtres et sur les choses, et à qui, enfin, la sagesse est venue sans joie. Il lui reste de belles mains longues qui, depuis longtemps, ont renoncé aux bagues, une intelligence dont la vieillesse n'a entamé ni la promptitude ni la férocité, mais qui sait, quand il le faut, se contraindre à l'indulgence, et cet extraordinaire regard bleu, si jeune, qu'assombrissent seulement, parfois, le regret de ce qui fut, la nostalgie de ce qui ne sera jamais, et l'insondable angoisse de cet âge que notre époque, amoureuse des précisions, appelle « le troisième ». Pour l'instant, la vieille dame regarde la jeune fille qui est assise en face d'elle, et qui mange avec un appétit qu'elle envie et des façons qu'elle condamne. Les coudes sur la table, les cheveux tombant sur les épaules dans un désordre qui, pour être calculé, n'en est pas moins du désordre, le buste moulé dans un pull-over qui accuse une insolence concertée (mais provisoire, pense la vieille dame), c'est une « teen-ager », comme on dit à la radio, qui essaie vainement de paraître plus

que son âge. Elle ferait bien d'enlever un peu du bleu dont elle a plâtré ses paupières, parle en franglais de chansonnettes et de westerns, et s'imagine qu'elle a inventé la liberté sexuelle. Mais elle a cette immense assurance que procurent la souplesse des jointures, l'ignorance des épreuves, et la certitude que la mort est l'affaire des autres.

Bien sûr, il y a un certain nombre de curieux dans la salle : la presse, qui en a vu d'autres, et qui s'est dérangée par tradition, par habitude, pour rendre compte de l'événement, — la radio, qui est toujours présente quand il se passe quelque chose, et qui est venue en voisine, pour cancaner et commérer un peu, — le cinéma, qui déplace beaucoup d'air, qui fait beaucoup de bruit, qui joue au frère aîné, mais qui dissimule mal, sous son air protecteur, un certain effarement. Oui ! Effarés, ils le sont tous ! Et il est difficile de déceler ce qui l'emporte en eux de l'étonnement, de la réprobation, de l'admiration, ou de l'inquiétude : « Elle s'est resservie trois fois de sauce ! » « Elle boit du coca-cola avec le pintadeau ! » « C'est sa deuxième glace à la pistache ! » Quelle vulgarité ! Mais quel appétit !

Devant un tel phénomène de jeunesse et de rapacité, la première tâche qui s'impose à l'analyste est de garder son calme et la mesure de son jugement. La télévision a ses laudateurs inconditionnels, dont une image poussée jusqu'à l'absurde nous est fournie par ce fermier américain qui prétend que le récepteur installé dans son étable augmente le rendement de ses vaches. Elle a ses opposants non moins inconditionnels, qui estiment, avec Salvador Dali, qu'elle constitue « l'instrument le plus perfectionné de crétinisation des masses » que l'homme ait jamais inventé. Entre ces deux extrêmes, il y a place sans doute pour un moyen terme difficile que chaque être humain capable de réflexion déterminera à sa convenance. Et d'ailleurs, même si Salvador Dali avait raison, même si, dans l'état actuel de ses programmes, la télévision était bien cet instrument de « crétinisation » dont l'efficacité n'est pas douteuse, est-il absolument exclu qu'elle cesse un jour de l'être ? C'est une question importante, mais nous en reparlerons, si vous le voulez bien, tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, et même si c'est à la manière de la langue d'Esopo, la télévision existe bel et bien, et de façon écrasante.

Elle existe, et, comme tous les organismes vivants doués de conscience, elle s'interroge. Elle s'interroge sur ses moyens, sur ses effets, sur ses fins. En fait, elle passe même une bonne part de sa vie à s'interroger. Je crois qu'aucun moyen d'expression au monde n'a multiplié à ce point les enquêtes, les sondages, les consultations d'opinions. Et cela sur les sujets les plus divers qui vont du passionnant au futile, du sérieux au grotesque. Un petit exemple à titre de digression — il faut bien sourire de temps en temps ! : selon le psychiatre Richard Fox, qui a procédé à une enquête très scientifique auprès des téléspectateurs britanniques, la télévision serait responsable de l'augmentation du prix des autobus, du nombre de divorces, des cauchemars nocturnes et des caries dentaires. Les gens mangent moins de poisson et de pommes chips, mais, en revanche, ils fréquentent davantage les courses hippiques. La télévision exercerait, d'autre part, une action bienfaisante sur les maladies mentales et sur la fréquentation des cours d'initiation à la poterie. Elle favoriserait l'adoption d'enfants et améliorerait le marché du meuble. M. Fox ne nous dit malheureusement pas si, parmi ces meubles, figure celui qu'on nomme « bibliothèque ».

Tout cela n'a pas beaucoup de signification. Ce qui en aurait davantage — mais qui intéresse visiblement moins les enquêteurs —, ce serait de connaître l'appel profond dont la télévision est la réponse. Sur quelle peur, quel désarroi, quels besoins, fonde-t-elle ses victoires ? Dans « Sparkenbroke », qui est un des livres qui ont fondé mon adolescence, le héros de Charles Morgan prononce cette phrase que je n'ai jamais cessé de méditer : « Il n'existe pas d'autre échec qu'une défaillance de l'imagination ». L'asservissement à la télévision est un échec de cette nature-là. (Je dis « l'asservissement », non « le goût »). Asservis, les époux — combien sont-ils ? — qui, le soir, n'ont plus rien à se dire ! Asservis, les enfants à qui l'on n'a pas su donner le goût des livres et des rêves que l'on s'invente ! Asservis, les adultes incapables de goûter la richesse d'être seuls ! Au centre d'un univers déraciné, désacralisé, jonché des décombres de nos vieilles certitudes et de la poussière de nos dieux, l'homme, détaché de toute appartenance et devenu l'esclave des esclaves techniques qu'il s'est donnés, regarde rougeoyer vers des lointains qui se rap-

prochent l'incendie des grandes catastrophes temporelles. Mais c'est Thierry la Fronde ou l'Inspecteur Bourrel qui disent la messe du soir. Défaillance de l'imagination, besoin de fuir sa vie, impuissance à s'assumer soi-même, désir de se fondre dans l'anonyme altérité, refus de l'effort, goût de l'instant qui masque demain, béatitude du néant ? Tout cela à la fois, sans doute. Les sociologues ont-ils déjà songé, par exemple, à établir entre l'empire que la télévision a conquis et les méfaits croissants de la drogue dans le monde, les correspondances qui me paraissent évidentes ? A partir d'un certain seuil d'intoxication, la télévision, comme la drogue, est liturgie de délices, rituel d'évasion, magie de l'hypnose. Et si l'une puise une part de sa séduction dans les prestiges de la voyance, il n'est guère contestable que l'autre relève, pour une part aussi, d'un certain « voyeurisme »...

Mais revenons à la littérature ! Il est vrai, hélas !, que l'homme lit peu, et qu'il n'a jamais beaucoup lu. D'après l'« Institut français d'opinion publique » 58 % des Français ne lisent jamais un livre. Il semble d'ailleurs, à notre honte, que la patrie de Racine et de Baudelaire soit, parmi les nations civilisées du monde, une de celles qui pratiquent le moins la lecture. On lit plus en Grande-Bretagne, en Suède, aux États-Unis et au Japon. Mais, dans ces pays eux-mêmes, les chiffres restent très faibles !

Il faut le dire clairement : La faute n'en est pas seulement à la télévision. Le divorce entre la littérature et le public résulte d'un certain nombre de facteurs qui ont été merveilleusement analysés par Robert Escarpit dans sa « Sociologie de la littérature ». Ils sont multiples et je ne puis m'y attarder ici. Mais comment ne pas dénoncer, par exemple, les carences qui existent dans les structures de diffusion du livre ? Le nombre des bibliothèques publiques et scolaires, des bibliothèques d'entreprises, des librairies dans les centres ruraux, des « bibliobus » circulant dans les campagnes, est insuffisant. La propagande en faveur du livre est mal pensée, mal organisée, et mal rentée. Et, surtout, l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire sont, sur ce point, inférieurs à leur tâche. Quelques exceptions merveilleuses ne changent rien à ce fait. L'an dernier, à cette même tribune, mes confrères Gaston Picon et Georges Sion se sont demandé s'il fallait enseigner la littérature. Je ne suis pas sûr

qu'il faille l'enseigner, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il faut la faire aimer. Et dès l'école primaire ! Dans la plus petite chanson du terroir de notre 16^e siècle, il y a toute la poésie du monde. Mais quel instituteur a la sensibilité qu'il faut pour l'y découvrir ? Comprenez-moi bien ! Ce que je demande, ce n'est pas plus de connaissances : c'est plus de passion. C'est cette vertu simple qui consiste à croire en ce qu'on fait. Le drame véritable — et c'est moins une boutade qu'il n'y paraît — c'est qu'on n'a découvert jusqu'ici aucun mode de recrutement plus efficace des professeurs que celui qui consiste à les choisir parmi les anciens élèves.

Cela dit, il paraît malheureusement que la télévision contribue à la désaffection d'une partie du public à l'égard du livre. Dévorant une part importante des heures accordées aux loisirs, elle diminue le temps que l'homme peut accorder à la lecture. Mais il semble aussi — et c'est tout aussi grave — qu'elle suffise à combler chez la plupart ce besoin de romanesque et d'évasion que satisfaisait naguère la littérature. Un mémoire d'une étudiante de l'Université de Liège, intitulé « Télévision et Vie quotidienne » nous apprend qu'avant de posséder un récepteur de télévision, 73 % des personnes interrogées au cours de son enquête lisaient de façon régulière : après l'achat d'un poste, le chiffre tombe à 21 %. Le déchet avoisine les trois-quarts. Une autre enquête faite à New-York auprès des lecteurs devenus téléspectateurs démontre que près de la moitié d'entre eux ont renoncé totalement à la lecture. En France même, 64 % des téléspectateurs avouent qu'ils lisent moins aujourd'hui qu'à l'époque où ils ne « possédaient » pas, comme on dit, la télévision.

Croyez bien, Mesdames, Messieurs, que je m'efforce de réduire autant que je le puis, la part que prennent les chiffres dans cet exposé. Ils sont aussi fastidieux à lire qu'à entendre, mais je crois que ceux-ci étaient nécessaires.

Chose étrange ! Les libraires ne se plaignent pas trop. La vérité est qu'ils ne vendent pas moins de livres, mais qu'ils ne vendent plus tout à fait les mêmes. Il semble y avoir à cela une cause principale : le fait — je l'ai déjà cité tout à l'heure — que la télévision semble satisfaire à elle seule le besoin de romanesque d'une partie du public, et qu'elle éveille en revanche, un goût nouveau

pour l'information historique, politique et sociale, un intérêt nouveau pour les arts, pour la géographie et les voyages, et même une certaine curiosité à l'égard de la critique littéraire. Les libraires vendent moins de romans, moins de livres où la fiction tient une part essentielle, mais on peut sans doute inscrire à l'actif de la télévision cette curiosité accrue des lecteurs pour les réalités du monde qui nous entoure.

Un autre phénomène, cependant, est venu bouleverser les données du problème et rendre plus difficile encore toute comparaison avec le passé : c'est l'extraordinaire, la merveilleuse efflorescence du « livre de poche ». Il a, à peu près, le même âge que la télévision, et, comme elle, il est né d'abord aux États-Unis, est passé en Angleterre, et est enfin parvenu chez nous. Je vous parlais tout à l'heure de « Sparkenbroke ». Il y a une autre phrase dans ce livre qui m'a toujours fait rêver. Quand Mary rencontre pour la première fois Spark dans le parc du château, il lui dit :

— « Un poète doit hurler de joie dans sa tombe quand de jeunes écoliers se lèvent et récitent ses vers, à leur banc, les mains nouées derrière le dos. Alors, il fait vraiment partie de la littérature. L'abbaye de Westminster n'est rien auprès de cela ! »...

Notre époque a inventé un autre moyen de réjouir l'écrivain mort, et même l'écrivain vivant. Le véritable Panthéon de la gloire, aujourd'hui, ce n'est plus l'Académie, ni le manuel scolaire, ni même le petit Larousse : c'est le livre de poche. C'est là qu'à l'abri des hasards et des remous de la vie littéraire, l'écrivain touche enfin ce vaste public sans visage qui s'appelle la postérité : l'étudiant et la jeune fille, le professeur et la dactylo, l'enfant et la vieille dame, vous, moi, chacun, tout le monde. Événement capital ! Le livre, enfin, à la portée de tous ! Non pas seulement parce que son prix a diminué, mais surtout parce que cette barrière mentale s'est abaissée, qui séparait la plupart des hommes de ces œuvres qui avaient été écrites pour eux. Apollinaire, Rimbaud, Valéry et Supervielle n'en sont pas devenus pour autant des rivaux de Dumas ou de Simenon, mais ils ont cessé du moins d'être ces beaux noms vagues qui servaient de mots de passe dans les conversations d'une certaine élite. Balzac, Stendhal et Flaubert conquièrent un nouveau

public sur les plages et dans les tramways. Mauriac, Giono, Colette et Camus ont décuplé les tirages qu'ils connaissaient à la N.R.F., chez Flammarion et chez Grasset. Et même, l'« Histoire de l'Art » d'Elie Faure, qui est une œuvre admirable mais difficile, a dépassé le demi-million d'exemplaires.

Il ne semble pas que la télévision ait contrarié ce mouvement. Au contraire ! Il est possible que ce soit en partie grâce à elle que la barrière intellectuelle et mentale, que j'évoquais il y a un instant, a disparu et que l'esprit, sous la forme qu'a popularisée le livre de poche, est entré dans la civilisation de consommation.

Et puis, il y a les émissions littéraires, comme « Lectures pour tous », hélas supprimée, « Livre mon ami », « A la vitrine du libraire ». Il y a les évocations occasionnelles d'un écrivain dans « Portrait-Souvenir ». Il y a les émissions dramatiques. Il y a les feuilletons dont les téléspectateurs sont si friands et qui découpent tel ou tel roman en tranches de dessert hebdomadaire. Il y a tout cela, et la télévision, qui n'a pas toujours très bonne conscience et qui est heureuse de faire valoir de temps à autre, des « alibis culturels », ne se fait pas faute de nous révéler que l'émission « Portrait-Souvenir » consacrée à Marcel Proust fit vendre en une semaine 40.000 exemplaires de « A la recherche du temps perdu ». Il est exact qu'Eugène Le Roy, qui, depuis le début du siècle, dormait d'un sommeil sans espoir dans sa tombe périgourdine, s'est réveillé soudain quand Jacquou le Croquant a fait flotter sur nos images le drapeau de la révolte et de l'aventure. Il est exact aussi que des millions de téléspectateurs de langue française épèlent chaque semaine, avec une passion que rien ne lasse, « La Saga des Forsyte », même si la plupart d'entre eux continuent à ignorer superbement que le principal auteur de leur émission préférée s'appelle John Galsworthy. Il est vrai, enfin, — et c'est André Malraux lui-même qui nous l'a dit — que l'émission de « Britannicus » à la télévision a réuni en un soir plus de spectateurs que la pièce n'en avait rassemblés au cours des mille soixante-dix représentations que la Comédie française a données depuis la création de l'œuvre en 1669.

Il est possible qu'ainsi brossé à grands traits, le tableau des libéralités que la télévision consent à la littérature paraisse

assez satisfaisant. Mais qui veut garder ses illusions est prié de ne pas le regarder de trop près. Car enfin, que représentent, dans le total des heures d'émission, ces quelques infractions à la loi générale ? Infractions, souvent mineures, de surcroît, car il apparaît difficile de soutenir que « Jacquou le Croquant », par exemple, soit une œuvre capitale de notre littérature. Quelques pour-cents ? Je n'ai pas fait le compte, mais c'est très peu. Et ces émissions littéraires, ou simplement culturelles dont je parlais tout à l'heure, il ne semblait pas déraisonnable, il semblait même légitime, d'espérer qu'ayant fait la preuve de leur intérêt, inscrites dans la tradition des programmes, adoptées par ceux qu'accablent à la longueur de soirée le torrent des « variétés », les films de troisième ordre et la tyrannie de la chansonnette, elles seraient maintenues et même développées. Or, que voit-on ? « Lectures pour tous », que la R.T.B. relayait, a été supprimé. « Livres-Service » devenu « Graffiti » puis « Bloc-Notes », a disparu à son tour. Il ne reste plus de tout cela qu'une rubrique bimensuelle qu'on a baptisée — ô ironie ! — « Signe des temps ». Si bien qu'à l'heure actuelle, à cette exception près, les programmes de notre télévision nationale ne comportent plus guère d'émissions dont le propos avoué est d'aborder en face les problèmes de l'esprit. Dans ce total, je compte pour ce qu'elle vaut sur le plan culturel — c'est-à-dire pour pas grand chose — cette émission appelée « Affiches », qui est une manière de hochepot plus laborieux que désinvolte, où, entre une chanteuse « pop » à la veille de son récital, un explorateur qui publie ses souvenirs de brousse et une société de jeu de fléchettes qui célèbre l'anniversaire de sa fondation, un directeur de théâtre est appelé à énoncer, en une minute et trente secondes, la nature, le sujet, la portée et les ambitions de son prochain spectacle, sans oublier, bien sûr, ces composantes techniques qui concernent la distribution, la mise en scène, les costumes, les décors, le lieu et les dates des représentations. Et, après tout cela, s'il lui reste du temps, rien ne lui interdit de parler de ses rêves !

Il y a quelques semaines, l'un des plus grands écrivains du monde, l'un de ceux qui ont chanté le plus juste et le plus haut la dignité et l'honneur d'être homme, s'est tu. La télévision belge a accordé au souvenir de Jean Giono, deux ou trois minutes

dans son journal parlé. J'aimerais savoir ce qu'elle aurait fait si un coureur cycliste était mort.

Je vous prie de croire, Mesdames et Messieurs, que je parle sans acrimonie. Je souhaiterais, croyez-le, que les considérations qui composent cet exposé n'aient pas à osciller constamment, comme le ludion qui monte et descend dans sa bouteille, entre le louange et l'accablement. Mais je cite des faits, et ils ne sont guère contestables.

A ces faits, je sais bien quel genre de réponses apporteront les avocats de la télévision. Il en est de toutes sortes, graduées selon les degrés que les argumentateurs ont été capables de franchir sur l'échelle de l'intelligence. Tout en bas, il y a les « ultras », façonnés à l'image du Dr Goebbels qui dégainait son revolver quand on parlait devant lui de culture : ceux-là estiment que tout est fort bien ainsi, que les intellectuels, derniers porte-parole privilégiés d'une civilisation aristocratique condamnée par l'Histoire, n'ont que ce qu'ils méritent, et qu'il conviendrait de les empailler dans leurs bibliothèques. Ce sont les plus bêtes, sinon les moins nombreux, et je n'en parle que pour mémoire. Un peu plus haut, il y a les « réalistes modérés ». Ils constatent. Ils constatent que « nous vivons dans une société de masse », que « nous sommes cernés par les communications de masses », que les masses sont avides de divertissement et non de beauté, et que, faute de contenter tout le monde à la fois, le principe éminemment démocratique du plus grand commun dénominateur impose d'imaginer des émissions capables de satisfaire en priorité ceux qui sont les plus nombreux. S'ils sont hommes de sensibilité et de goût, ils conviendront que c'est parfois dommage, et ils nous exhorteront à la patience. Tout en haut de l'échelle, là où l'air se raréfie, il n'y a plus beaucoup de monde. Mais il y a au moins M. Robert Wangermée, qui préside aux destinées de notre radio-télévision, et qui est, tout à la fois, un homme de haute culture et un redoutable plaideur. M. Wangermée a publié, en 1963, dans les « Cahiers de la R.T.B. », un admirable article intitulé « Y a-t-il un art de la radio et de la télévision ? », auquel je voudrais faire écho un instant, car l'auteur y formule de façon claire et nuancée les conditions à remplir et les étapes à franchir pour que la télévision, cessant d'être seulement un moyen de

diffusion, accède à une dignité nouvelle. Définissant d'abord l'art en général comme une activité dont les créations, utilisant un langage personnel, sont susceptibles de provoquer une expérience esthétique, M. Wangermée distingue les arts de diffusion (cinéma, radio, télévision) des autres arts « purs » ou « nobles » de la classification traditionnelle, et il en cite les caractères principaux : ils sont jeunes, ils s'adressent à l'ensemble de la société (c'est-à-dire à des publics essentiellement hétérogènes), ils sont liés à des techniques complexes et coûteuses, ils sont fonctionnels (ce qui signifie qu'ils ont pour but principal de meubler les loisirs, de distraire, d'instruire, d'informer), et leurs soucis esthétiques sont secondaires, ou, du moins, ils l'ont été jusqu'au jour où, nous dit M. Wangermée, « des préoccupations de langage sont venues s'insérer à côté des préoccupations relatives au contenu ». Cette analyse me paraîtrait en tous points excellente si elle ne concernait que la radio et le cinéma. Il est exact que la radio, dans ses œuvres les meilleures, a découvert un langage autonome, qui, par le jeu combiné des voix, de la musique, et des bruits, laisse à l'imagination créatrice de ses auditeurs cette liberté royale, sans laquelle il n'est pas d'art véritable, de concevoir et de ressentir bien au-delà du support sonore qui lui est proposé. Quant au cinéma, qui est aussi une industrie et qui rêve aussi de s'adresser à l'ensemble des hommes, il était plus jeune que notre télévision actuelle quand il s'est donné son Eisenstein, son Chaplin, son Griffith. Je ne parle même pas de Méliès, qui, dès les premières années de notre siècle, avait su ouvrir le champ de ses caméras encore balbutiantes, aux audaces et aux délires de la poésie fantastique. Et si la définition d'Emile Zola est juste, si une œuvre d'art est bien « un coin de la création vu à travers un tempérament », Fellini et Bergman ne sont-ils pas deux grands artistes d'aujourd'hui ? La télévision est loin du compte. Aussi longtemps qu'elle prendra son bien en dehors d'elle-même, elle restera un moyen de diffusion, mais elle aura peine à nous démontrer qu'elle est un art. Et comment le deviendrait-elle ? Vouée par nature à la fugacité, par profession au plaisir du plus grand nombre — donc, par destination, à la médiocrité —, par vocation au goût de l'instant qui passe, par tempérament, sinon par constitution, à marauder dans le

patrimoine de ses collègues du théâtre, du cinéma, du music-hall, de la radio et de la presse, les idées et les formes qu'elle a été jusqu'ici incapable de créer elle-même, elle a peut-être un vocabulaire, mais elle n'a encore ni morphologie, ni syntaxe. Son véritable royaume ne dépasse guère jusqu'à présent les frontières de l'information et du reportage. Il est vrai que, dans ce domaine, il lui est arrivé, certains jours où la planète entière s'abandonnait au deuil, d'atteindre, sur les ailes de l'événement, des hauteurs inhabituelles.

Pour le reste, il semble établi que la télévision n'accédera à cette dignité véritable dont je parlais tout à l'heure que si elle a le courage de se libérer, au moins partiellement, des contraintes démagogiques qui pèsent sur elle. Ces contraintes, inéluctables sans doute dans les pays où la radio-télévision, dépendant d'organismes privés, est soumise aux impératifs commerciaux de la publicité, il n'est pas tolérable qu'elles soient aussi sévères dans notre pays où, jusqu'à nouvel ordre, la télévision est un service public. La solution réside sans doute dans la création d'un deuxième programme ou d'une deuxième chaîne, dont la fonction correspondrait plus ou moins à celle des émissions radiophoniques transmises en fréquence modulée par France-Musique, France-Culture ou le troisième programme de la R.T.B. On imagine — rien ne nous interdit de rêver ! — le plaisir de haut vol que cette alliance de la télévision et de la culture procurerait à tous ceux qui sont fatigués par la tyrannie quotidienne de la bêtise. Que de sujets, que de richesses proposés à l'œil analytique de la camera ! Elle pourrait nous montrer la peinture comme nous ne l'avons jamais vue, les chapiteaux de Vézelay, de Saulieu ou de Saint-Benoît comme nous ne les avons jamais vus. Elle pourrait animer les bronzes de Donatello, caresser les femmes de Maillol, lâcher dans l'air les oiseaux de Brancusi. Elle pourrait être le répertoire vivant des grandes œuvres du cinéma et le terrain de manœuvre de son avant-garde, le refuge de la chanson de qualité, la confidente du céramiste, du potier ou du relieur au travail. Et, puisque nous parlons surtout littérature, ne pourrait-on souhaiter — nous rêvons toujours, n'est-ce pas ? — que la télévision ne se borne pas à puiser à la petite semaine dans l'immense musée imaginaire où les écrivains du

passé et du présent ont donné forme et couleur à leur goût de survivre, mais qu'elle songe d'abord à créer cette approche patiente, à ménager cet environnement chaleureux, qui tiennent lieu de politesse aux amants et de prudence aux programmeurs ?

Il y a quelques années, la télévision française nous a offert, en une grandiose et coûteuse émission, la tragédie d'Eschyle, « Les Perses » : masques antiques, chœurs chantés, costumes étranges et admirables, mise en scène somptueuse, interprétation de premier ordre... Ce fut un désastre. Si l'on en croit les enquêteurs, la plupart des spectateurs n'auraient rien compris : « Pourquoi ces gens chantent-ils ? » « Pourquoi portent-ils des masques ? » « Comme c'est bruyant ! » « Comme c'est lugubre ! » « Les variétés, c'est bien mieux ! » (Air connu).

En vérité, je crois que ce n'est pas cela qu'il fallait faire. Tout d'abord, une pièce comme « Les Perses » me paraît devoir être réservée, en raison de son austérité même, à ce deuxième programme dont nous rêvons ensemble. Ensuite, je pense qu'elle devrait être annoncée, précédée, préparée par une série d'émissions qui ne seraient, ni sottement ennuyeuses, ni banalement didactiques, mais qui pourraient constituer, au contraire, de l'excellente télévision : une manière d'enquête à travers le passé, dont le dossier serait nourri d'images. Qu'est-ce que la Grèce ? Qu'est-ce qu'une tragédie ? Pourquoi les masques ? Pourquoi les chœurs ? Pourquoi les chants ? Qui était Eschyle ? Quelle était la situation politique, économique et sociale de la Grèce à l'époque de Salamine ? Celle des Perses eux-mêmes ? Pourquoi la guerre ? Et quel est, enfin, le sujet de la tragédie ?

Je suis certain qu'ainsi éclairée, ainsi replacée dans son site mental et historique, ainsi redéfinie par référence à la civilisation qui l'a vue naître, la tragédie d'Eschyle aurait trouvé un public et des admirateurs parmi ceux qui, hier, l'ont rejetée sans la comprendre.

Je ne souhaite nullement, croyez-le, transformer la télévision en école du soir. Je souhaite seulement qu'elle respecte les spectateurs, sans les surestimer, ni les mésestimer, qu'elle cesse de décider que nous aimons tous la salade, ou que, si nous ne l'aimons pas, nous n'avons qu'à nous y faire, qu'elle se souvienne parfois qu'elle est un service public, et qu'elle donne à tous les hommes

une chance d'accéder à ce monde interdit de la culture dont, quoi qu'elle pense, chacun nourrit la confuse nostalgie.

Je sais bien qu'il y a un écueil : le péril inverse de la démagogie, c'est le mandarinat. A cet égard, le troisième programme radio-phonique de la R.T.B. est le modèle exact de ce qu'il faut éviter à tout prix. Je ne parle pas des disques, souvent excellents, qu'il nous permet d'entendre : Dieu merci, il nous reste la musique ! Je parle de cette extrême-gauche pseudo-lettrée qui s'empare du micro à certaines heures de la semaine, et qui, dans un « hexagonal » d'une pureté à faire pâlir de jalousie M. Philippe Sollers et ses amis, s'entretient paisiblement et indéfiniment avec elle-même. Ils sont là, trois ou quatre, à deviser sur le quai, en attendant le dernier bateau, qu'ils ne prennent d'ailleurs jamais, de peur de manquer celui qui passera peut-être demain ou après-demain. Personne ne les écoute, sauf quelques élus capables de décrypter leur langage, mais cet isolement n'est pas pour leur déplaire, car il leur permet de donner impunément licence au mépris qu'ils ont pour tout ce qui n'est pas eux-mêmes.

Cette expérience, d'autant plus regrettable qu'elle était conçue à l'origine pour « aider » la littérature, a eu comme seul résultat d'enlever au troisième programme de la radio une bonne part des derniers auditeurs qui n'étaient pas seulement curieux de musique. Son seul mérite est de nous apprendre ce que nous savions déjà : à ce que tout le monde entend, et qui est rarement de bonne qualité, il n'y a pas forcément lieu de préférer ce que personne n'écoute. J'ai essayé de montrer que la vérité se situait entre les deux.

Mesdames, Messieurs, j'arrive maintenant au terme de cet exposé. Comme vous l'avez constaté, la complexité du sujet et son ampleur, m'ont contraint d'opérer un choix entre les divers moyens de diffusion que l'époque contemporaine offre au plaisir des hommes et qui concurrencent ou sollicitent la littérature. Si j'ai fait la part belle à la radio, et, surtout, à la télévision, c'est qu'elles se font, elles aussi, la part belle dans notre vie. Je sais bien que j'aurais dû parler du disque et des divers procédés d'enregistrement : quoi qu'il y paraisse à première vue, ils sont les alliés de la littérature. Patiemment, dans l'ombre, ils l'aident à constituer cet émouvant musée qui nous conservera pour

toujours la voix de Colette et de Bernanos, celle de Pierre Fresnay lisant Pascal, celle de Madeleine Renaud jouant « Les Fausses confidences ». Oh ! Ce ne sont naturellement pas de grands succès du disque, et la moindre nymphe de la chansonnette 1970 sourirait de mépris devant leurs tirages. Mais la nymphe est provisoire et Pascal ne l'est pas. Et puisque nous parlons de chanson, il faut admettre aussi qu'il en est de bonnes, et constater que, de Brassens à Ferré, de Guy Béart à Hélène Martin, le disque est devenu le refuge d'une certaine poésie de nature orale et populaire, qui, grâce à lui, trouve ce vaste public pour lequel elle est faite.

J'aurais pu parler aussi de la « bande dessinée » dont l'origine remonte à la nuit des temps, mais qui connaît dans notre civilisation contemporaine une efflorescence étonnante. Elle a ses chefs-d'œuvre, qui ont délecté chacun de nous, et qui réussissent le miracle d'être passionnants sans bassesse et drôles sans vulgarité. Asterix et Tintin ne sont pas tout à fait sans rapports avec la littérature, dans la mesure où ils constituent une transposition simplifiée du roman d'aventures de notre enfance, qui aurait appris à sourire de lui-même, et où, pour mystifier tout le monde, l'illustration et le texte auraient fait l'échange de leur rôle et de leurs pouvoirs. Mais la plupart des bandes illustrées n'ont ni cette qualité, ni cet humour, et elles échappent tout à fait à notre domaine.

Quant à ce genre nouveau nommé le « roman-photo », qui fait la fortune de certains magazines, et qui nous prouverait, s'il en était besoin, que la midinette ne se porte pas trop mal en notre siècle, il ne nous concerne pas davantage pour l'instant. Ce serait un truisme de dire que sa bêtise est consternante. Mais comme tout est possible sur notre terre, il nous est loisible d'imaginer que si un photographe et un écrivain de talent unissaient un jour leurs efforts, ils mériteraient l'intérêt d'un public moins stupide dans le monde de demain.

Le monde de demain ? Dans ce très beau roman qui s'appelle « 1984 », George Orwell nous en trace un tableau effroyable et malheureusement plausible. Dans chaque pièce de chaque maison d'Océania, qui est un État dirigé par un gouvernement autocratique, il y a un écran qui ne s'éteint jamais : incessant porteur

d'images dirigées, il est aussi capteur, espion et dénonciateur à chaque seconde de chacun des gestes de la vie.

J'espère de toutes mes forces que la vision d'Orwell dépasse en horreur ce qui nous attend, mais je crois qu'il est inéluctable que la marée des « cultures de masses » recouvre un jour la terre. Et j'ai bien peur que la loi économique de Gresham — « la mauvaise monnaie chasse la bonne » — garde sa valeur en matière culturelle. De tout ce qui a fait notre honneur et nos raisons de vivre, une partie au moins périra.

Si vous me permettez une dernière confiance, le monde de demain, je ne suis pas de ceux qui rêvent de le connaître. Je ne suis pas de ceux qui trépignent de joie à la pensée du paradis communautaire des fourmis et des abeilles qu'on nous promet pour tout à l'heure. Je ne serai jamais prêt à résigner, sur l'autel des divinités collectives, le libre exercice de mon esprit et le plaisir d'aimer ce que j'aime. Ma faiblesse, sans doute, est de ne pouvoir vivre sans racines, d'avoir la modestie de croire que le monde n'a pas commencé avec ma vie, et de trouver mes plus hautes joies à ramasser les petits cailloux blancs que d'autres ont semés avant moi dans la forêt pour que je trouve mon chemin au retour.

Et je termine comme j'ai commencé, en pensant à ce petit garçon qui aimait les images et ignorait les livres. Je vous rassure : il a grandi, il a changé, — ce qui nous permet peut-être de rester optimistes. Quoi qu'il arrive demain, formons au moins le vœu que l'espèce humaine laisse toujours, à ces réfractaires que nous sommes, une dernière liberté : celle de croire qu'aucun « progrès » ne remplacera jamais le poids léger d'un livre dans notre main, le cercle doré que trace la lampe autour de notre solitude, et le souvenir de ces soirs où la page, comme l'écrivait Charles Plisnier, « faisait un bruit si doux qu'on tremblait de bonheur »...

Discours de M. Robert ESCARPIT

Contrairement à ce qui a été affirmé parfois de manière un peu hâtive, la lecture est un moyen de communication de masse à l'échelle de notre époque. Son importance ne cesse de croître dans un monde où l'analphabétisme recule d'année en année, où les études sont de plus en plus longues et de plus en plus généralisées, où le progrès technique fait de la connaissance une des conditions de la liberté et où les conquêtes sociales devraient procurer aux travailleurs des disponibilités toujours accrues.

Il est certain que les moyens de communication audio-visuels, récemment apparus, sont venus soudain satisfaire une demande latente depuis un siècle et qu'ils connaissent actuellement une période d'expansion brutale. Du fait de leur relative jeunesse ils ont des structures institutionnelles mieux adaptées à l'état actuel de nos sociétés que l'édition ou la presse. Cela leur permet des réactions plus immédiates et des adaptations plus rapides dans un monde dominé par le mouvement et la transformation. Ils jouent leur rôle d'une manière à la fois spectaculaire et plus efficace que les moyens de communication écrite.

Mais cela ne veut pas dire qu'ils se soient substitués à eux, ni même qu'ils aient entravé leur progression. Bien au contraire, ils l'ont favorisée.

Il est vrai que vers 1950, le monde disposait pour son information de 220 millions d'exemplaires de journaux quotidiens contre 180 millions de récepteurs de radiodiffusion, alors qu'en 1966, il y avait 601 millions de récepteurs pour 348 millions d'exemplaires.

La radiodiffusion a certes plus que triplé le nombre de ses points d'impact, mais le tirage de la presse a augmenté de 60 % en 16 ans et sa disponibilité est passée de 89 à 104 exemplaires par jour pour 1 000 habitants du monde, ce qui est une progression supérieure à celle du demi-siècle précédent. Ajoutons que dans le même temps le livre imprimé doublait sa production par

titres et, pour autant qu'on puisse l'évaluer, triplait sa production par exemplaires. Ce qui, compte tenu du phénomène de saturation qu'on observe un peu partout, est un accroissement supérieur à celui de la télévision.

Il se peut que des gens qui lisaient beaucoup lisent moins en acquérant la télévision. C'est peut-être qu'ils lisaient trop, parce qu'ils n'avaient que le livre à leur disposition. Ce qui est important c'est que davantage de gens lisent quand la télévision apparaît. On se lamente parce que 47 % seulement des français lisent. On oublie que si les statistiques avaient été faites il y a 50 ans, on en aurait sans doute trouvé 10 %

Ce qui est exact, c'est qu'à un niveau très élevé du développement l'information audio-visuelle a pris le relais de l'information écrite dans le domaine purement événementiel. Dès lors qu'il est possible à l'ensemble de la population d'être présente à l'événement au moment où il se produit ou dans les instants qui suivent, une certaine forme de presse n'a plus d'objet : celle notamment qui n'a d'autre préoccupation que de suivre l'actualité au plus près par des éditions successives. C'est ainsi que le tirage des journaux britanniques, qui avait dépassé vers 1950 le chiffre jamais atteint ailleurs de 600 exemplaires par jour pour 1 000 habitants, est redescendu à 488 en 1966. On observe des baisses analogues dans la plupart des pays développés, en particulier aux États-Unis, mais ce sont le plus souvent des baisses en valeur relative, non en valeur absolue.

Dès qu'il s'agit de fournir une information plus fine, plus détaillée, ou plus rapprochée, la communication écrite reprend ses droits. Elle les reprend d'ailleurs avec d'autant plus d'exigences que la communication audio-visuelle a posé devant le public un plus grand nombre d'événements et lui a fourni une représentation plus vaste et plus complète des choses tout en lui donnant le sentiment de leur urgence. Cette « présence au monde » est un des effets les plus caractéristiques de la télévision qui se révèle toujours, dès qu'elle apparaît dans un pays, comme une alliée de la lecture.

Cette lecture est celle qui va au-delà du pur événement, soit qu'elle cherche à l'expliquer ou à l'intégrer à un système de pensée, soit qu'elle le ramène aux dimensions de la vie

communautaire locale, soit au contraire qu'elle le prolonge vers la connaissance ou la littérature. D'une manière générale les journaux « de qualité » qui commentent l'information plutôt qu'ils ne la fournissent, tendent à progresser, alors que les journaux de faits-divers reculent ou stagnent. D'autre part, en France par exemple, la presse régionale l'emporte maintenant sur la presse nationale, jadis maîtresse du marché, moyennant une transformation de ses éditions locales, qui donne une place croissante à l'environnement économique et social du lecteur. Enfin le magazine illustré et, dans une phase ultérieure du développement, le livre de diffusion de masse prennent la charge, autrefois dévolue à la presse quotidienne, du grand reportage, de la vulgarisation historique ou scientifique et de l'étude idéologique. Ce phénomène est particulièrement net aux États-Unis où le prodigieux bond en avant du *paperback* depuis 1950 a détrôné le magazine et très largement compensé le manque à lire dû à la baisse relative des tirages de la presse quotidienne.

La communication écrite résiste d'autant mieux à la concurrence de la communication audio-visuelle qu'elle possède sur elle l'avantage de la rusticité. Elle n'a pas besoin d'une infrastructure coûteuse et encombrante. Elle peut même à la limite se passer de l'imprimerie. On a signalé le rôle important joué par le « transistor » dans des mouvements d'opinion dramatiques comme les événements de 1962 en Algérie ou ceux de 1968 en France, mais qu'on songe au rôle plus important encore joué dans les mouvements révolutionnaires actuels par le tract ronéotypé et l'affiche manuscrite : ils ont permis à des groupes minoritaires sans moyens matériels de remuer des foules plus efficacement que tout appareil des radiodiffusions et des télévisions.

Il n'est pas impossible d'établir un parallèle entre le réseau de télécommunication audio-visuelle et le réseau de communication imprimée en considérant le nombre moyen de points d'émission et de points de réception dont chacun d'eux dispose au cours d'une période de 24 heures. Il n'y a pas de difficulté pour la radiodiffusion et la télévision qui disposaient en 1966 de quelque 28 000 émetteurs dans le monde et de quelque 800 millions de récepteurs. Pour les journaux quotidiens, les périodiques et les livres on admettra par convention que chaque titre constitue

un point d'émission et chaque exemplaire un point de réception. En 1966, il paraissait dans le monde en moyenne chaque jour 16 000 titres de journaux, périodiques et livres correspondant à un tirage de 500 millions d'exemplaires.

Pour que la comparaison soit valable il faut nettement diminuer les chiffres du réseau audio-visuel. Beaucoup d'émetteurs déclarés comme indépendants fonctionnent le plus souvent en chaîne. De leur côté, les récepteurs de radiodiffusion et de télévision ne fonctionnent jamais tous en même temps : la chose est particulièrement évidente aux États-Unis où ils sont plus nombreux que les habitants. D'autre part, le document écrit est susceptible d'une réutilisation presque illimitée, ce qui n'est pas le cas du document audio-visuel.

Ces corrections étant faites, on peut donc admettre qu'en 1966, chacun des deux réseaux avait une importance à peu près égale correspondant à quinze ou vingt mille points d'émission pour un demi milliard de points de réception. On notera le rapport de 1 à 30 000 qui se retrouve dans divers autres aspects de la communication de masse.

On notera surtout que, même en tenant compte des réutilisations et des auditions multiples à partir d'un seul point de réception, chacun des deux réseaux est loin de desservir l'ensemble de la population du globe. Cela est d'autant plus vrai que leur densité est très inégale.

L'Afrique ne dispose que de 44 postes de radio et de 2 téléviseurs pour mille habitants alors que l'Amérique du Nord en dispose respectivement de 967 et de 277. L'Afrique ne consomme que 12 exemplaires de journaux par jour et pour 1 000 habitants et l'Europe 296.

La disproportion est plus grande encore en ce qui concerne le livre.

32 nations définies comme les pays européens, l'U.R.S.S., les États-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande et le Japon produisent 80 % des livres du monde alors qu'ils ne représentent que 30 % de la population du monde, 50 % des adultes alphabétisés et 50 % des enfants d'âge scolaire.

La satisfaction des besoins minimaux en livres n'est que de 15 % (15 % du minimum vital !) en Afrique noire. Dans l'ensemble du Tiers Monde elle est de l'ordre de 50 % à peine !

Cette pénurie affecte deux secteurs bien distincts de la production : d'une part les livres éducatifs, d'autre part les livres de lecture générale dont font partie les livres littéraires.

On voit donc que le vrai problème de la littérature dans le monde des moyens audio-visuels n'est pas de savoir si elle a une place, mais plutôt de lui donner la place grandissante qui doit être la sienne.

En effet, la « présence au monde » croissante de populations qui, dans les structures élitaires des sociétés du XIX^e siècle restaient incommuniquées assigne de nouvelles tâches à la communication écrite. Ces masses peuvent être aussi bien celles des pays en voie de développement que dans les pays développés celles des classes qui ont conquis au cours des dernières décennies le droit à l'éducation et à la vie intellectuelle.

Nous laisserons ici de côté les aspects fonctionnels et singulièrement éducatifs de la communication imprimée. Nous nous contenterons de souligner quelques-uns des problèmes que soulève ce qu'on est convenu d'appeler littérature.

Nous donnons à ce mot un sens très large : celui de matière à lire non fonctionnelle, non utilitaire, ce qu'on appelle parfois les livres de lecture générale.

Il existe en ce moment dans le monde une immense faim pour ce genre de livres. Elle ne cesse de s'accroître à mesure que l'analphabétisme recule et surtout que les moyens audio-visuels, plus rapidement développés, créent cette « présence au monde » génératrice de curiosité intellectuelle.

Il ne sert à rien de tirer une population de l'analphabétisme si on ne lui fournit un flot constant de matière à lire avec les moyens nécessaires pour l'utiliser et les motivations indispensables pour le vouloir.

Par paresse intellectuelle, par inertie administrative, ce fait fondamental est malheureusement trop souvent ignoré par les autorités responsables. Produire des manuels d'alphabétisation, des ouvrages scolaires et d'une manière générale des livres didactiques est infiniment plus facile, rapide et satisfaisant pour l'esprit que susciter dans un pays une production de livres de lecture générale à la fois abondante, variée et adaptée à l'environnement. C'est pourquoi les planificateurs — gouvernants ou

professionnels — ont tendance à donner au premier type de production une priorité absolue sur l'autre.

Cela se comprend car la planification ne peut s'appliquer qu'à des procédures programmées. Or, comme j'ai déjà eu l'occasion de le souligner ailleurs, l'acte de publication d'un ouvrage de lecture générale et singulièrement d'un ouvrage « littéraire » est inévitablement, dans la structure culturelle présente des sociétés, un acte d'édition non-programmée : « celui qui publie un livre ne peut prévoir avec certitude quel degré d'attention lui prêteront les lecteurs éventuels. Il peut faire des conjectures, voire des prévisions, mais il lui est impossible de tracer par avance son chemin à l'œuvre mise en circulation, de fixer les étapes et les limites de sa diffusion, en somme de lui établir un programme » écrivais-je dans *la Révolution du livre*.

C'est ce qu'ont affirmé en termes très clairs les experts sur la production et la distribution du livre en Asie réunis à Tokyo en mai 1966 : « On a reconnu que la demande d'ouvrages généraux, par opposition aux livres strictement éducatifs, dépend beaucoup moins de la volonté de la société dans son ensemble que de celle de chaque individu ». Cette distinction entre les livres « éducatifs » et les livres « généraux » n'est pas simplement théorique. En pratique, dans le cas des livres nécessaires à l'éducation, les nombres d'exemplaires nécessaires et des acheteurs éventuels peuvent être évalués à l'avance avec un degré de certitude raisonnable. Pour les autres publications qui dépendent du choix individuel du lecteur, les prévisions sont évidemment plus difficiles. Faute d'avoir pu trouver une solution originale à cette difficulté, les experts de Tokyo, sans aller jusqu'à donner la priorité au livre éducatif, lui reconnaissent tout au moins une antériorité de fait : « Il est certain que le développement de l'éducation, en créant l'habitude de la lecture, a un effet bienfaisant sur les publications d'ordre général. Les statistiques des pays les plus avancés le montrent clairement. Certes un laps de temps s'écoulera avant que l'influence de l'extension de l'éducation se fasse sentir. »

Les experts sur le développement du livre en Afrique réunis à Accra en février 1968 se sont montrés plus explicites, mais moins encourageants encore. Dans leurs débats se sont opposés les

deux points de vue de la parité des deux types d'édition et de la priorité à l'édition éducative, mais la quasi-unanimité de la réunion a considéré que pratiquement l'édition éducative conserverait la priorité dans un avenir prévisible.

On peut redouter qu'une telle attitude ne conduise à des déceptions graves. Comme l'a montré un des experts d'Accra, tout choix entre les deux types de production conduit à s'enfermer dans un cercle vicieux. Cela revient à se demander s'il faut créer le public lisant avant de produire les lectures ou préparer des lectures à l'intention du public qu'on crée. Nous entendons montrer ici qu'alphabétisation, édition de livres éducatifs et production de lectures générales, notamment (mais non exclusivement) littéraires, doivent avancer de front. Et dans la mesure où la production de lectures générales pose des problèmes plus difficiles parce que moins définis et plus longs à résoudre, il faut s'attaquer à elle en priorité.

Mettre un matériel de lecture adéquat à la disposition du nouveau lecteur est d'ailleurs une nécessité aussi bien pour les pays développés que pour les pays en voie de développement. Qu'il s'agisse d'apprentissage de la lecture au niveau de la scolarisation primaire ou de campagnes d'alphabétisation au niveau de l'éducation des adultes, la rechute dans l'analphabétisme menace toute entreprise qui ne tient pas compte de ce fait. L'enquête sur les jeunes recrues du Sud-Ouest de la France menée en 1962 par le Centre de Sociologie des Faits Littéraires de Bordeaux a montré qu'une forte proportion de ces jeunes gens — environ 10 % — qui ont fait des études primaires au moins jusqu'à 11 ans dans la pire des hypothèses, se retrouvent techniquement analphabètes à 19 ans, c'est-à-dire incapables de lire et d'écrire couramment. Cela s'explique par le fait que pendant leur adolescence ils n'ont jamais eu accès à un matériel de lecture assimilable par eux. Dans le cas de la France il ne s'agit évidemment pas d'un manque de matière à lire, mais d'une mauvaise répartition sociale et territoriale du réseau de production et de distribution.

On pourrait observer des faits analogues dans la plupart des pays développés si les données étaient accessibles. Malheureusement ces pays, forts d'un taux de scolarisation voisin de 100 %,

considèrent à tort que l'analphabétisme n'est plus un problème et ne publient plus de statistiques à son sujet.

On imagine donc les ravages que peut faire le manque de matière à lire dans un pays où la lecture a toute la fragilité d'une acquisition récente. Il arrive qu'une diminution apparente du taux d'analphabétisation global dissimule en réalité une stagnation ou même une rechute dans l'analphabétisation d'une partie importante de la population adulte.

Une analyse de la production mondiale au cours des années 60 montre que trois catégories de livres s'en partagent de manière sensiblement égale les deux tiers. A très peu près l'ensemble du monde produit annuellement 20 % d'ouvrages de sciences sociales, 20 % d'ouvrages de sciences appliquées et 20 % d'ouvrages de littérature. Cette dernière catégorie incluant aussi bien la fiction que l'essai et la critique.

Mais rien n'est moins clair que l'appellation « littérature ». Par définition restrictive au sens élitaire du mot, elle ne devrait comprendre que les textes reconnus comme étant de qualité suffisante par le consensus des lettrés. En ce cas, la plus grande partie de la production devrait être éliminée. On peut aussi concevoir que la qualité « littéraire » d'une œuvre se caractérise non par certains traits objectivement constatés, mais par l'usage qu'en font les lecteurs. La lecture littéraire par laquelle le lecteur, poussé par des motivations personnelles, fait une démarche libre qui le porte au devant de l'écrivain et l'amène en quelque sorte à collaborer avec lui, s'opposerait ainsi à la lecture fonctionnelle, utilitaire, qui est le simple décodage d'une information. Mais là non plus les choses ne sont pas claires. L'acte de lecture varie considérablement selon les milieux et les niveaux de culture et un critère applicable à l'homogénéité relative d'un pays donné devient sans signification à l'échelle mondiale. Ce qui est littérature ici peut ne l'être pas ailleurs, ce qui n'est pas réputé littéraire dans tel environnement peut servir de lecture littéraire dans un autre.

Cette double incertitude de la qualité et de l'utilisation apparaît nettement au niveau des traductions. S'il faut s'en remettre aux statistiques officielles plus de la moitié des traductions publiées dans le monde appartiennent à la catégorie littérature :

20 179 sur 39 620 en 1966. Cela reviendrait à dire qu'environ un ouvrage littéraire sur cinq publiés dans le monde est une traduction.

Or un examen attentif de l'*Index Translationum* montre qu'il est très difficile de se fier à ce chiffre. La classification d'un livre traduit dépend de la façon dont il a été perçu, accueilli et publié dans le pays traducteur. En 1966, par exemple, le *best-seller* de Cornelius Ryan, *Le jour le plus long*, a été classé « histoire » en Roumanie et en Islande et « littérature » au Portugal et en Corée. Les charmants et savants ouvrages du naturaliste autrichien Konrad Lorenz sont considérés tantôt comme sciences appliquées, tantôt comme sciences exactes et naturelles, tantôt comme philosophie, alors que leur très grand succès en librairie dans la plupart des pays vient de ce qu'ils ont été perçus et accueillis par le grand public comme lectures de type littéraire.

Inversement on a tendance à se servir de la catégorie littérature comme d'un fourre-tout et à y entasser tout ce que refusent les filtres savants, technologiques ou philosophiques des autres catégories, c'est-à-dire essentiellement la fiction narrative. Or, il n'y a pas de limite à ce qui peut être admis comme fiction narrative jusques et y compris l'anecdote de commis-voyageur et le récit publicitaire. Les filtres esthétiques, moraux ou doctrinaux qu'on peut essayer d'imposer à ce type de production sont tous l'expression de conventions sociales étrangères à son élaboration ou à sa perception. C'est dire qu'ils varient de façon totalement arbitraire.

L'*Annuaire statistique de l'UNESCO* publie chaque année une liste des auteurs les plus traduits dans le monde. Un effort de filtrage y est fait, mais il serait tout à fait absurde d'ignorer la popularité authentique et la vaste diffusion des romans de Ian Fleming, Jean Bruce ou Stanley Gardner. Ils figurent donc sur la liste avant même Platon, Sartre ou Zola. Dès lors, où situer la limite ? Comment dire que tel roman d'aventures, tel roman policier est plus « littéraire » que tel autre, et cela pour tous les pays, pour tous les publics, pour tous les niveaux de culture ? En fait, c'est le hasard d'appréciations subjectives qui décide.

Certaines années on sera surpris de découvrir entre Hemingway et Gorki le nom d'Estefania Lafuente ou entre Tchékhov et

Andersen celui de Corin Tellado. On chercherait en vain ces femmes-écrivains dans un manuel de littérature espagnole. Pourtant l'une et l'autre ont été publiées en espagnol, mais n'ont été traduites qu'en une seule langue, le portugais. Elles appartiennent à la chaîne de production d'une usine littéraire hispano-portugaise qui alimente le marché ibérophone en romans populaires de tous genres : romans sentimentaux, romans policiers, romans d'action. Ce sont de petits ouvrages de 120 à 150 pages qui se vendent 8 *escudos* au Portugal, soit quelque 30 *cents* américains. Il existe dans la péninsule ibérique plusieurs usines de ce type. La plus importante emploie une trentaine d'écrivains qui pour la plupart portent des pseudonymes anglo-saxons, mais publie aussi des traductions d'ouvrages du même type en provenance de Grande-Bretagne, de France, d'Italie et d'Allemagne. Sa seule production représente un tiers des livres de la catégorie littérature publiés au Portugal.

C'est dire que le rendement est considérable. En dix ans on a traduit de l'espagnol au portugais 255 romans d'Estefania Lafuente, dont 53 en 1965, et 309 romans de Corin Tellado, dont 49 en 1965, ce qui, même en tenant compte d'éventuelles rééditions, suppose une production pour le moins impressionnante.

Les remarques qui précèdent ne sont faites dans un esprit ni de dérision, ni de critique. Elles tendent surtout à montrer combien il est difficile de déceler les déséquilibres et les carences dans la matière à lire dès qu'un besoin fonctionnel évaluable n'est plus en cause. Mieux valent certainement des romans à la chaîne pour tous les lecteurs possibles que quelques lectures de haute qualité réservées à une élite. Associer les deux n'est en tout cas pas une solution. C'est le malheur des pays développés que leur élite intellectuelle est numériquement assez importante pour constituer un marché du livre relativement rentable. Cela permet d'avoir deux secteurs, celui de la « vraie » littérature et celui de la littérature industrielle. A côté des quelques cinquante écrivains responsables de la masse des lectures « populaires », le Portugal a aussi traduit en 1965 Honoré de Balzac, Pearl Buck, Albert Camus, Dostoïevski, Dos Passos, Federico Garcia Lorca, Graham Greene, Hemingway et quelques dizaines d'autres auteurs

« nobles », mais évidemment avec une distribution beaucoup plus réduite et à des prix plus élevés.

Nous avons mis le mot « populaire » entre guillemets car en fait la répartition sociale des lecteurs n'est pas du tout évidente. Bien plus encore qu'au Portugal que nous avons simplement pris comme exemple, dans tous les pays du monde de l'abondance le livre de poche a mis la littérature « noble » à la portée d'une immense masse de lecteurs silencieux qui n'ont pas de moyen de dialogue et dont on ne connaît ni le langage, ni les réactions. Inversement, il n'est que d'observer dans les wagons de première d'un train de luxe quelles sont les lectures de l'« élite » pour s'apercevoir que la littérature industrielle la plus stéréotypée possède en elle une constante et fidèle consommatrice.

Le fait n'est pas nouveau. Il en allait déjà ainsi en France du temps de la Bibliothèque Bleue et des almanachs diffusés par les colporteurs. La consommation culturelle a toujours été très homogène et c'était un même public qui applaudissait les bateleurs du Théâtre de la Foire et les comédiens du Théâtre Français. C'est l'appareil de production et de distribution, avec ses circuits de retour, son opinion, ses échanges, qui reproduit les structures sociales de subordination.

Pourtant les romans de la Bibliothèque Bleue et la science modeste des almanachs ont certainement beaucoup plus fait pour l'élévation culturelle des masses françaises du XVI^e au XIX^e siècles que tout l'appareil de la littérature officielle. Avant l'apparition des écoles publiques c'est à travers eux que quelques grands écrivains, quelques grands savants, quelques grands penseurs, ont pu obtenir avec les masses la communication.

Michelet était de cet avis qui, défendant le livre de colportage et la presse, écrivait en 1892 : « Je voudrais des livres attractifs dès la première page. Il ne suffit pas d'apprendre à lire au peuple, il faut lui faire désirer de lire (...) Il est indispensable de lui enseigner ce qui est lui-même (...) La première condition pour agir vite et bien, ce sera de grouper les jeunes écrivains qui ont le sens nouveau, de les lancer vivement, tout en ayant l'œil sur eux, mais sans les gêner dans leur essor (...) Les masses ne sont d'ailleurs préoccupées de ce qui fait l'objet de nos disputes. Il ne faut leur donner que l'actuel et l'utile ».

Il serait tout à fait exact et injuste de prétendre que ces quelques extraits représentent toute la pensée de Michelet. Nous avons sauté à dessein tous les passages où s'exprime l'idéologie de la grande bourgeoisie libérale de la fin du XIX^e siècle, mais le modèle fondamental reste valable et peut fournir en notre siècle un début de solution aux pays en voie de développement dont les masses sont affamées de lecture.

Il est clair, cependant, qu'un tel schéma ne peut s'appliquer à la littérature traditionnelle. Il est clair aussi qu'il n'est pas applicable seulement à ce qu'on est convenu d'appeler la littérature. C'est en fait la manifestation au niveau de la communication par la lecture d'une exigence des temps modernes qui concerne tous les types de communication et d'une manière générale l'environnement culturel. C'est celui de la participation de l'ensemble des individus à l'ensemble de la communication. Mais il n'est pas certain que l'art ne puisse se définir comme l'éphémère aimé par le plus grand nombre.

Le problème se pose de manière très différente pour les pays anciennement développés et pour ceux qui n'ont eu accès au développement qu'après l'apparition des moyens de communication de masse. En ce qui concerne la matière à lire les premiers ont à opérer la massification de leur culture élitaire, c'est-à-dire à rompre les barrières qui séparent, de manière plus ou moins nette et plus ou moins perméable d'ailleurs, les circuits lettrés où les conditions du dialogue existent entre écrivains et lecteurs, et les circuits industriels où l'on distribue unilatéralement une production de série qui permet quelquefois des actes de lecture littéraire mais ne leur donne aucune autre possibilité de réponse qu'anonyme, mythique ou statistique.

Dans les pays où la culture de masse est en développement ou en gestation, le problème de la matière à lire ne peut être résolu par un équilibre artificiel entre des catégories qui reflètent des situations sociales et économiques étrangères à la réalité historique de ces pays. Un prix littéraire, un *best-seller* de qualité consacrent un écrivain aux yeux d'une élite mondiale, mais n'enrichissent pas forcément le trésor où peut puiser la masse de ses compatriotes.

Les vrais problèmes sont ailleurs, parfois dans les dimensions du groupe linguistique, parfois dans la structure sociale qui situe l'écrivain dans un autre univers que l'éventuel lecteur populaire. Ils ne peuvent être résolus que dans le cadre d'une politique culturelle d'ensemble, c'est-à-dire d'une politique tout court. Cette politique touche aussi à la fabrication, à la distribution, à la promotion du livre, à l'éducation du lecteur, mais s'il faut la définir en ce qui concerne la production de matière à lire, disons qu'elle doit se garder des tentations de la directivité, surtout quand cette dernière se manifeste par des impératifs importés de pays dont la situation est toute différente, disons qu'elle doit se déduire d'une perception à la fois humaine et compréhensive de la réalité vivante. Les pays en voie de développement n'ont aucune raison, bien au contraire, de suivre le difficile cheminement des pays qui se sont développés avant d'en avoir les moyens culturels et se sont enfermés en fin de compte dans une impasse dont ils auront du mal à sortir. On a dit que la civilisation industrielle avait détruit la faculté de création collective. Ce n'est pas tout à fait exact : le cinéma, la télévision en sont la preuve, mais elle a certainement fait de la littérature un art solitaire. Dans la mesure où précisément ils ont gardé le sens du collectif, les peuples que tenaille en ce moment la faim de lire doivent refuser cette solitude et rechercher dans le bouillonnement de leur vie commune l'aliment dont ils ont besoin.

M. Albert Parisis, ministre de la Culture française, qui avait bien voulu prendre place au bureau de cette séance publique pour présider à la remise des prix du Concours scolaire, tira les conclusions du débat sur « la littérature devant les moyens modernes de diffusion ». Il souligna la valeur de bilan que confère à cette confrontation d'idées sa physionomie de contraste ; il fit le partage entre la réaction essentiellement littéraire de M. Charles Bertin et la préoccupation prospective du sociologue chez M. Robert Escarpit. Il félicita particulièrement notre hôte de nous avoir apporté, sur un problème qu'il a fait sien, une documentation statistique aussi actuelle.

Le Concours scolaire de 1970

Rapport présenté par M. Adrien JANS

Secrétaire du Jury

La tâche à laquelle est invité chaque année le jury du concours scolaire de notre académie suscite en celui-ci autant d'intérêt qu'elle lui apporte de joie : l'intérêt d'un contact avec les jeunes, la joie de découvrir parmi les concurrents le double souci de bien penser et de bien s'exprimer, servant ainsi ce qui nous est si précieux : la langue française et la culture dont elle est le moyen d'expression.

Les candidats qui sont de rhétorique ou de poésie, nous viennent d'institutions aussi bien francophones que néerlandaises. Dans chacun des deux régimes, les auteurs des neuf meilleures compositions participent ensuite à une épreuve définitive dans les locaux mêmes de l'Académie, où un sujet leur est imposé. Le jury est chargé de choisir parmi ces dix-huit compositions les trois meilleures dans chaque section, française et flamande.

Cette année, un thème très actuel avait été choisi. Il est aussi celui de cette séance : *La littérature et les moyens modernes de diffusion*. Il était clair, il ne fut cependant pas compris par tous et d'aucuns s'égarèrent dans des considérations étrangères à ce sujet. On se jette parfois à l'eau sans réfléchir... Et l'on y perd le souffle.

Deux écueils sont encore à éviter : celui des fautes d'orthographe, celui des mots redondants qui font savants, mais auxquels on prête une signification qu'ils n'ont pas. N'oubliez pas, chers concurrents, que l'Académie compte parmi ses membres des philologues dont leurs confrères, les écrivains, écoutent les leçons... Ne négligez pas la rigueur dans l'écriture : l'esprit en tire parti.

Ceci dit, nous avons eu le bonheur de lire, parmi les compositions, qui ont meublé quelques-unes de nos soirées, des pages qui prouvent combien les jeunes ont le souci de bien écrire, combien ils tiennent à cœur d'enrichir leur esprit au contact des grands auteurs, *depuis Chrétien de Troyes jusqu'à Camus*, comme l'écrit l'un d'eux. Nous n'avons pas moins aimé chez les meilleurs l'intelligence avec laquelle ils s'étaient posé la question contenue dans le thème qu'ils avaient à développer. Ils ont le sens de la culture, ils se rendent compte de ce que nous devons faire, de ce que nous avons à défendre : la beauté, la liberté d'expression, la connaissance des valeurs humaines. Ils mesurent l'importance des moyens de diffusion au service de celles-ci, mais aussi les défaillances dans leurs applications. Ils nous disent que trop souvent ceux qui pratiquent ces moyens cherchent à flatter les goûts du public plus qu'à l'améliorer, plus qu'à faire goûter *par tous* ce qui mérite de l'être. Oui, par tous, — c'est là une pensée très répandue parmi les candidats : que la culture, grâce à la radio et à la télévision, grâce aux bibliothèques publiques, grâce aux éditions à bon marché, ne soit plus le privilège de quelques-uns.

Il y a là une prise de conscience que nous sommes heureux de pouvoir souligner car elle est pour nos années une raison d'espérer.

Vous voyez, Mesdemoiselles et Messieurs qui avez participé au concours scolaire de l'Académie, créé grâce à la Fondation Paschal, que si nous sommes heureux de pouvoir vous accueillir dans notre maison pour vous féliciter et vous remettre les prix que vous avez si justement mérités, vous nous avez aussi offert l'occasion de vivre quelques moments avec chacun d'entre vous et de communier dans votre pensée.

Il m'est donné maintenant de proclamer les noms des lauréats, auxquels j'exprime les vœux de notre compagnie :

Régime français :

1^{er} prix : Stéphane GRÉGOIRE de l'Athénée Royal de Pont-à-Celles.

2^e prix : Daniel GELIBTER de l'Athénée royal de Saint-Gilles.

3^e prix : Philippe DUBOIS de l'Athénée royal de Verviers.

Régime néerlandais :

1^{er} prix : Marc BERGMANS du Koninklijk Atheneum te Brussel.

2^e prix : Brigitte VAN RYCKEGHEM de l'Athénée royal de Courtrai.

3^e prix : Christine DONJEAN de l'Athénée royal de Furnes.

Supplément à la correspondance de Max Elskamp à Jean de Bosschère

par M. Robert GUIETTE

Lorsqu'en 1962 je préparai l'édition de la *Correspondance* entre Max Elskamp et Jean de Bosschère que l'Académie a publiée, il m'apparut que le dossier qui m'avait été remis, n'était pas complet.

Dès l'abord, on pouvait s'apercevoir que l'enchaînement était rompu : certaines lettres répondaient à des questions que l'on ne voyait pas poser, et dont on n'ignorait non seulement les termes, mais aussi l'occasion. On dut se résigner à des lacunes dont l'importance, à tout prendre, était difficile à évaluer.

Il arrive qu'un heureux concours de circonstances, ou tout simplement le hasard, nous fasse connaître une lettre encore inédite et qui renouvelle l'éclairage de l'ensemble, ne fût-ce que par la reprise de certains thèmes. En tout état de cause, il est souhaitable que le document voie le jour. Voilà qui justifie la présente publication.

Un jeune chercheur, qui s'est intéressé d'abord à Max Elskamp¹ et qui poursuit aujourd'hui des recherches sur Jean de Bosschère, M. Christian Berg, me communique — ce dont je le remercie très vivement — le texte d'une lettre inédite de Max Elskamp. Il l'a retrouvée à la Bibliothèque Littéraire J. Doucet à Paris, où elle fait partie du fonds André Suarès, sous la cote : Ms. 1603. Ce sont quatre pages², sur papier personnel de Max Els-

1. Christian Berg, *Max Elskamp et le Bouddhisme*. Nancy, Centre Européen, 1969. — *Max Elskamp et l'esthétique fin de siècle*. Bulletin de l'académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, 1969.

2. Quatre pages (recto et verso), 11 × 17,5 cm.

kamp, papier à monogramme gravé sur bois et imprimé en jaune.

Nous sommes autorisé par les héritiers des deux poètes, ainsi que par M. François Chapon, au nom de la Bibliothèque, d'en reproduire ici le texte. ¹

Anvers, le 11 février 1919
Boulevard Léopold 138.

Mon bien cher Jean,

Je t'envoie mon salut fraternel et le plus aimant. Non, rien n'a changé, du moins en ce qui nous touche : On ne transmute, du reste, rien en ce monde qui n'est que la cornue de l'alambic, où pêle-mêle, et, dans d'abominables contacts, si amèrement et si lentement, nous nous distillons.

Comme nous éprouvons, si j'ose dire, l'opération — (dans le sens de la sentir) — ça prouve que nous sommes encore très loin du but de nos philosophies et des fins qu'elles promettent, il nous faut attendre encore et toujours, pour nous sublimer ; conscients de notre état d'âme, nous ne pouvons donc nous irradier, mais j'ai des trésors de patience parce que je sais que tout vient en son temps, comme dit l'Ecclésiaste.

Je n'ai plus fait aucun progrès moral dans la vérité, et c'est là un avertissement pour moi, qui me dit que mon temps approche, que mon heure vient, que peut-être ma résidence, ici, n'est plus utile ou nécessaire au dépouillement de mon âme. J'en aurais joie, car ce serait une marche de franchie, sur les mille et mille qui m'attendent après celle-ci.

Mon cher Jean, ces jours subis, à Anvers, de l'occupation allemande m'ont physiquement très affaibli ; cela a été hideux, ignoble, les perquisitions auxquelles ces brutes de Boches se sont livrés dans ma pauvre maison.

Un sale bavarois, qui devait être un lettré, car il connaissait Mallarmé, Verlaine, Claudel, a fourragé dans ma bibliothèque so-disant pour y trouver des objets en cuivre ou de la laine. Il a froissé, avec mépris, ces livres qui m'étaient chers, et croyant faire de l'esprit (il parlait français) m'a dit :

« Littérature française,
littérature mauvaise ! »

1. Madame Elisabeth d'Ennetières, M. Damiens.

Il est vrai que sur une plate-forme de train, un de ces sales animaux a eu un peu plus d'esprit, celui-là : comme j'allumais une cigarette, il m'a dit : « Donnez-moi un cigare, car je suis Alsacien Lorrain. » !

Mon cher Jean, il y a toujours un côté grotesque, même dans les pires choses que font les Allemands, et Mara en eux s'avère, et se révèle.

Vale, mon cher Jean, je te souhaite la paix intérieure, et clair et lucide travail. Et je t'embrasse, Frère, en t'attendant sur la route.

Max Elskamp.

On n'attend pas de nous que nous présentions les deux amis. Ils sont assez connus. Nous nous contenterons d'attirer l'attention sur certains points de la lettre que nous venons de reproduire.

Lors du bombardement d'Anvers, en 1914, Max Elskamp — on s'en souvient, — avait quitté son hôtel du boulevard Léopold. Il s'était réfugié en Hollande, à Berg-op-Zoom, « une lugubre petite ville », dit-il, qui lui demeura « étrangère ». Jean de Bosschère, de son côté, s'était réfugié en Angleterre.

Au début de 1915, Elskamp et Bosschère purent échanger quelques lettres. J'en ai publié ce qui a été retrouvé ¹. Dans une lettre datée du 14 mars 1915, Elskamp parle de ce qui constitue la grande préoccupation de sa vie. « ... Mon cher Jean, dit-il, j'arrive néanmoins à m'abstraire ici quelque fois, rarement il est vrai, mais alors je m'élève sur mes grandes ailes. Quantitativement, ce bonheur m'est donné moins souvent qu'à Anvers ; mais qualitativement, je sens qu'ici j'ai touché quelquefois à des plages plus hautes, et que j'ai entrevu de plus près les châteaux clairs du soleil. Je dois cela, je pense, aux contingences fatales de cette terrible guerre, à ces pauvres morts de chaque jour, qui me font songer à la permanence de la grande Mort, qui est la clef de la Douleur. » ²

En octobre 1916, leur correspondance fut interrompue par le retour d'Elskamp en Belgique occupée. Il s'y tint comme cloîtré dans sa maison, au milieu de ses souvenirs et de ses col-

1. *Correspondance*. Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1963, p. 56-59.

2. *Correspondance* p. 57.

lections. Il y reprit dans le silence et la solitude sa quête de la Vérité. Reparcourut-il la voie suivie naguère, la voie suivie à travers les philosophies — Platon surtout, mais aussi Schopenhauer, très à la mode à l'époque —, et les mystiques, — Jean de la Croix, sainte Thérèse, — les occultistes et les Rose-Croix, — Papus, Guaïta, Eliphas Lévy, — l'astrologie, l'alchimie, voire le spiritisme, et encore (ce qui l'avait tant préoccupé) l'étude des religions, du Tao, Mencius, Confucius, Shuita ? Cela n'est pas douteux, mais il connut aussi les retours momentanés à l'Évangile, à l'Éclésiaste (qu'il avait fait imprimer à 25 exemplaires dans la traduction de David Martin)¹, aux petits prophètes, eux chemins de Bouddha. Il poursuivait « le chemin vrai de la vie » (la Voie du Milieu) sans renoncer à ce qu'il appelait « notre atavisme chrétien ». Il est malaisé de préciser les phrases et les degrés de son initiation.

La lettre que nous publions aujourd'hui fait état de tout cela, qui était bien connu de son correspondant.

Si Elskamp parle de transmutation (le Grand-Œuvre), cette transmutation est, à ses yeux, toute spirituelle. Il procède au dépouillement de l'âme, dans l'ascétisme et la souffrance.

Parmi les choses pénibles qu'il a subies, il fait une place importante aux « abominables contacts ». L'occupation allemande, à laquelle le pays, en 1918, vient d'échapper, lui rappelle des souvenirs anecdotiques. Il ajoute, on l'a noté sans aucun doute : « il y a toujours un côté grotesque, même dans les pires choses que font les Allemands, et *Mara* en eux s'avère et se révèle ». *Mara*, ici, plutôt que la Mort, le grand dieu qui domine le monde, est, comme dans l'histoire de Çakya-Mouni, le démon tentateur, régnant sur une troupe de monstres.

Que Max Elskamp ait donné à Jean de Bosschère le nom de « Frère », cela signifie-t-il qu'ils aient appartenu à un même ordre, la Rose-Croix, par exemple ? C'est fort possible, leurs rapports avec les sociétés secrètes datant sans doute des premières années du siècle. Mais avant tout, — et peut-être uniquement, — le terme manifeste l'affection entre les deux hommes. Quoi qu'il

1. *Le Livre de l'Éclésiaste, revu sur les originaux et retouché dans le langage pour David Martin, Ministre du Saint Évangile à Utrecht, pour Max Elskamp, le Pauvre Homme de Flandre.* Le passage cité se trouve au ch. 3.

en soit, on relève le mot « Frère » dans le poème dédicatoire des *Fleurs Vertes* ¹ que j'ai cru devoir reproduire lors que j'ai publié la *Correspondance* ², et à plusieurs endroits de son œuvre, notamment dans *Sous les tentes de l'exode*, l'appliquant alors à ses compagnons d'exil ³. La formule « salut fraternel », elle aussi se rencontre dans les lettres ⁴. Et il convient de noter que Jean de Bosschère traite Elskamp de « mon doux frère » dans une lettre qu'il date de vers 1922 ⁵.

Entre ces deux hommes si différents de nature, une réelle fraternité existait. Cette fraternité que l'on peut découvrir parfois dans l'œuvre poétique, malgré sa diversité apparente, mais surtout dans un même besoin de « se sublimer », d'atteindre, chacun, à son unité profonde au for d'une illumination. Il s'agit d'un sens religieux de la vie, hors de la rigueur des dogmes : la passion de s'accomplir.

C'est dans son être moral, dans l'existence de sa pensée que Max Elskamp cherche son absolu. Et cet absolu, c'est dans son œuvre peut-être que Jean de Bosschère tente de l'atteindre.

Les deux amis pouvaient-ils se rencontrer plus complètement qu'ils ne l'ont fait ?

Le Bouddhisme comme tel tient moins de place dans l'œuvre de Max Elskamp, du moins dans l'œuvre achevée et publiée avant la maladie finale, que dans la vie de sa pensée. Il l'affirme dans certaines de ses lettres, celle du 6 mars 1913 par exemple, où il écrit : « tu peux te libérer en chantant, à cette condition que tu voies en ce chant non un but absolu, ou mieux une fin dernière, mais bien une modalité de ton être *présent*, qui *doit* s'extérioriser ; et il est bon et utile, alors, que tu chantes. Si un jour je sentais à nouveau le besoin de chanter, je chanterais. *Car nous devons nous alléger de tout ce qui nous pèse.* » Libre comme il l'était, Jean de Bosschère, affamé d'espoir et voyant, allait s'avancer sur sa voie propre. Ce n'était pas la voie du silence.

1. *Les Fleurs vertes*. Bruxelles, Nouvelle Société d'édition ; 1934, pp. 11-13.

2. *Correspondance*, pp. 62-63.

3. *Sous les Tentes de l'Exode*. Bruxelles, Robert Sand, 1921. p. 11-1 ; 109.

4. *Correspondance*, Passim.

5. *Ibid.*, p. 64.

6. *Ibid.*, p. 43.

Chronique

Séances mensuelles de l'Académie

Le 19 septembre 1970, l'Académie a entendu une communication de M. Eugène Vinaver sur « La Légende de saint Julien l'Hospitalier et le problème du roman ». Elle a décerné le prix Vossaert à M. Albert Gérard pour son ouvrage : *Les Tambours du Néant*. Elle a décidé l'attribution de subsides ou de primes à des revues et à des auteurs d'œuvres inédites, suivant les propositions de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

A la séance du 10 octobre, M. Roland Mortier a présenté une communication intitulée « Deux rêveries devant le promontoire : Hugo et Rimbaud ».

Le 14 novembre, l'Académie a chargé son bureau de remettre à M. l'Ambassadeur de France le texte d'un hommage à la mémoire du général de Gaulle.

Elle a entendu une communication de M. Carlo Bronne sur « Balzac et la Belgique ».

Elle a formé son Bureau et ses Commissions pour 1971. Par acclamation, M. Fernand Desonay a été élu directeur, et M^{me} Suzanne Lilar vice-directeur. Les mandats de MM. Carlo Bronne et Joseph Hanse ont été renouvelés pour la Commission administrative, ceux de MM. Albert Ayguesparse et Carlo Bronne pour le Comité de gestion du Fonds National de la Littérature. Pour faire partie en 1971 de la Commission consultative de ce Fonds National ont été désignés MM. Adrien Jans, Henri Cornelus, Christian Hubin et Fernand Verhesen.

En séance du 12 décembre ont été formés les jurys des prix académiques pour 1971. L'Académie a décerné les prix suivants : à M. Claude Raucy, le prix Nicole Houssa, pour son recueil intitulé « Maraudes » ; à M. Michel Stavaux, le prix Polak, pour son recueil intitulé « Des cactus que la mer rejettera demain » ; à M^{me} Marianne Pierson-Piérard, le prix Denayer, pour l'ensemble de son œuvre romanesque ; à M. Guy Rollmann, le prix De Wever, pour son recueil intitulé « La Chambre

des Cartes » ; à M. Jean Stiénon du Pré, le prix Davignon, pour son recueil intitulé *Elégies finales* et pour son essai sur Thomas More.

Des primes et subventions du Fonds National de la Littérature ont été attribuées conformément aux propositions de la Commission consultative.

Un hommage à M. Marcel Lobet

A l'occasion de son élection à l'Académie, M. Marcel Lobet a été fêté officiellement le dimanche 15 novembre 1970, à l'hôtel de ville de Braine-le-Comte, sa ville natale, qui avait pavoisé aux couleurs nationales, locales et wallonnes. M. Lobet a reçu le titre de citoyen d'honneur, symbolisé par une médaille d'argent aux armes de la cité.

Après une allocution de M. l'échevin Potvin, M. Maurice Tonnoir, conseiller communal, qui avait connu Marcel Lobet à la rédaction du journal *Le Soir*, a rappelé la carrière journalistique et littéraire du nouvel académicien. Celui-ci fut ensuite salué par M. Robert Goffin, directeur en exercice de notre Compagnie, laquelle était aussi représentée par M. Edmond Vandercammen.

Enfin, M. Lobet évoqua des souvenirs d'enfance et de jeunesse, tout en indiquant l'influence que peuvent exercer les sites de la province sur une œuvre d'essayiste requis, lui aussi, par l'image et le concret.

Le Président Senghor et l'Académie

Au cours de sa visite officielle en Belgique, et pour marquer davantage encore l'intérêt qu'il porte aux travaux de l'Académie, M. le Président Léopold Sedar Senghor a tenu à honorer celle-ci en conférant à son secrétaire perpétuel le rang de grand officier de l'Ordre du Mérite du Sénégal.

Table des matières

TOME XLVIII - ANNÉE 1970

SÉANCE EXTRAORDINAIRE

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 21 OCTOBRE 1970, en présence de
M. Léopold Sedar Senghor, Président de la République du
Sénégal.

Allocution de M. Robert Goffin, directeur en exercice	137
Communication de M. Maurice Piron : Francophonie et Francité	139
Intervention de M. le Président Senghor	150

SÉANCES PUBLIQUES

SÉANCE PUBLIQUE DU 29 AVRIL 1970 : réception de M. Roland
Mortier

Discours de M. Gustave Vanwelkenhuyzen	45
Discours de M. Roland Mortier	62

SÉANCE PUBLIQUE DU 7 NOVEMBRE 1970 : réception de M. Marcel
Lobet et de Mgr Charles Moeller

Discours de M. Albert Ayguesparse	152
Discours de M. Marcel Lobet	165
Discours de M ^{me} Suzanne Lilar	177
Discours de Mgr Charles Moeller	192

SÉANCE PUBLIQUE DU 5 DÉCEMBRE 1970 : La littérature et les
moyens modernes de diffusion

Discours de M. Charles Bertin	241
Discours de M. Robert Escarpit	258
Le Concours scolaire de 1970. Rapport de M. Adrien Jans	271

HOMMAGE

Benjamin Mather Woodbridge, par M. Gustave Vanwelkenhuyzen	5
--	---

COMMUNICATIONS ET ARTICLES

Une secte littéraire : les anti-Waterloo. (Communication de M. Marcel THIRY, à la séance mensuelle du 14 février 1970)	8
Variation pour les deux mains. (Communication de M. Carlo BRONNE, à la séance mensuelle du 14 mars 1970)	22
Le théâtre à l'âge du désarroi. (Communication de M. Georges SION, à la séance mensuelle du 13 avril 1970)	74
La légende de saint Julien l'Hospitalier. (Communication de M. Eugène VINAVER, à la séance mensuelle du 19 septembre 1970)	107
Deux rêveries devant le promontoire : Hugo et Rimbaud. (Communication de M. Roland MORTIER, à la séance mensuelle du 10 octobre 1970)	123
Balzac et la Belgique. (Communication de M. Carlo BRONNE, à la séance mensuelle du 14 novembre 1970)	228
Une lettre inédite de Van Lerberghe à Gabrielle Max, par M. Jacques DETEMMERMAN	84
Complément à la correspondance entre Max Elskamp et Jean de Bosschère, par M. Robert GUIETTE	274

CHRONIQUE

Séances mensuelles de l'Académie	35, 98
Hors de Belgique	37, 99
Distinction	777
Le centenaire de Louis Delattre	99

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*. Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960. 35 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 110 —
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 240 —
- ANGELET Christian. — *La poétique de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 110 —
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. 8° de 248 p. — 1968 180 —
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 250 —
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 180 —
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960. Tome I (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1958. 1 vol. in-8° de VII-304 p. 180 —

- Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. I vol. in-8° de xxxix-219 p. 250 —
- Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1968. I vol. in-8° de xix-310 p. 250 —
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. I vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 150 —
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, I vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 150 —
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. I vol. in-8° de 203 p. 200 —
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. I vol. in-8° de 306 p. — 1933 210 —
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. I vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 200 —
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition I vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 130 —
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie*. I vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 150 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique*. I vol. in-8° de 423 p. — 1931 300 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national*. I vol. in-8° de 546 p. — 1948 300 —
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)* I vol. in-8° de 116 p. — 1959 140 —
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 110 —
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. I vol. in-8° de 270 p. — 1955 210 —
- COLLOQUE BAUDELAIRE. — *Actes*. Namur-Bruxelles, 10-13 octobre 1967. (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyes, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Robert Scheuren, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John L. Brown, Jan Vladislav, Georges Poulet). I vol. 8° de 248 p. — 1968 180 —
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. I vol. in-8° de 156 p. — 1958 180 —

- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952 160 —
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 90 —
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 150 —
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957 300 —
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 175 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre*. 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 210 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève*. 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 240 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène*. 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959 300 —
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 110 —
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938 160 —
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle*. 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963 180 —
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Burg-Jargal »*. 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923 160 —
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956 140 —
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 130 —
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936 300 —
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 240 —
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 130 —
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 75 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 180 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 240 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 140 —

- GUILLAUME Jean, S. J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 180 —
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 180 —
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 130 —
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 150 —
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 140 —
- LECOCQ, Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. 250 —
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 110 —
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 240 —
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 110 —
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 300 —
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 210 —
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 180 —
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 90 —
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages. — 1932 200 —
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 180 —
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 160 —
Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 210 —
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 180 —

- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). I vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 150 —
- REMACLE Louis. — *Le parler de la Gleize*. I vol. in-8° de 355 p. — 1937 240 —
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. I vol. in-8° de 213 p. — 1954 180 —
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 150 —
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. I vol, in-8° de 200 p. — 1953 180 —
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges SION. I vol. in-8° de 382 p. 275 —
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. I vol. in-8° de 420 p. — 1962 300 —
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960 110 —
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (nouvelle édition revue). I vol. in-8° de 152 p. — 1955 160 —
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. I vol. in-8° de 200 p. — 1937 160 —
- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. I vol. in-8° de 319 p. — 1970 275 —
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 247 p. — 1943 185 —
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 150 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 240 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 130 —
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969. 130 —
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 110 —
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8° de 296 p. — 1965 210 —
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 160 —
- VIVIER Robert. — *Traditore*. I vol. in-8° de 285 p. — 1960 210 —

« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961	95 —
WARNANT LÉON. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949	210 —
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941	150 —

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.

PRIX 40 Fr.